

**EXPORT 500**



**EXPORT 500 - LA PREMIÈRE BATTERIE FRANÇAISE**  
vous est proposée : complète avec cymbales et accessoires pour **SEULEMENT :**  
320 Fr. au comptant, solde par crédit en 12 ou 21 mois.

## LA LUTHERIE MODERNE

LE PLUS GRAND SPÉCIALISTE DE MATÉRIEL D'AVANT-GARDE  
TOUTES LES GRANDES MARQUES D'INSTRUMENTS, D'APPAREILS D'AMPLIFICATION  
ET D'ÉCLAIRAGE POUR ORCHESTRES ET DISCOTHÈQUES

**MATÉRIEL NEUF ET D'OCCASION**

**LOCATION — LOCATION-VENTE — CRÉDIT A LONG TERME**

**VENTE PAR CORRESPONDANCE**  
**CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE**

*la* **Lutherie**  
**moderne**

LA LUTHERIE MODERNE - 14, RUE DE DOUAI - PARIS 9<sup>e</sup> - Tél. : 744-73-21  
874-19-50

# rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

## LES BEATLES DIX ANS APRES

JAMES BROWN

L'AFFAIRE  
BEE GEES

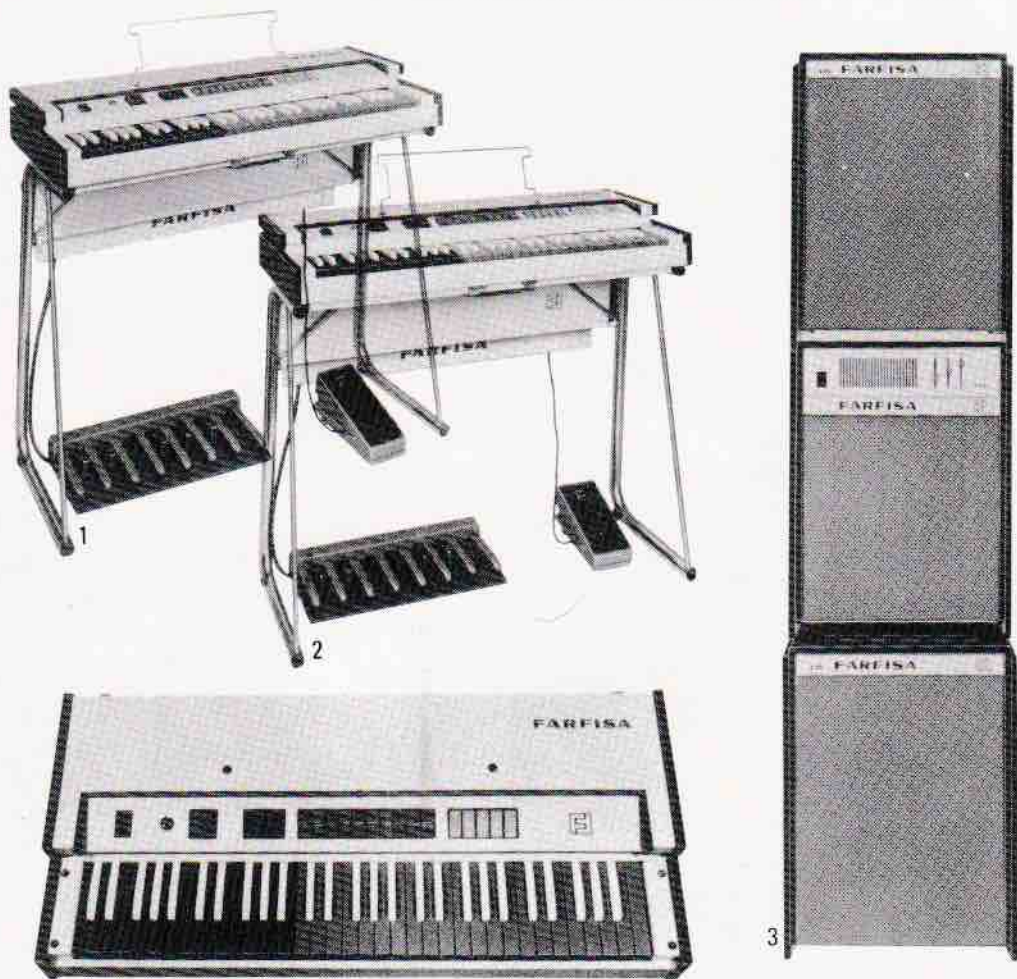
les  
yippies

DICK RIVERS

SIMON & GARFUNKEL

eddy mitchell





## PRESTIGIEUX!

### Farfisa FAST 4 (1)

Sans aucun doute le Compact Fast 4 est le plus complet des orgues électroniques, car il comprend les tonalités aiguës et incisives de la musique « Beat », les tonalités rondes et mélodieuses des orgues traditionnels et les sons extraordinaires et personnalisés des « Rhythm and Blues » et du « Jazz ». Le Compact Fast 4 offre une très vaste gamme de registres, des flûtes d'une pureté extraordinaire et également deux registres de mixture (quinte de 5<sup>1/2</sup> combinée à une quinte de 2<sup>1/2</sup>). La gamme des caractéristiques est complétée par les vibratos ainsi que par une octave de basses à main pouvant être étendue à 2 octaves; un pédalier de 13 notes peut être livré en op-

tion. Exceptionnelle dans cet orgue est la percussion. Cet effet peut être utilisé sur tous les registres ou bien uniquement sur les registres de quinte.

### Farfisa FAST 5 (2)

Il est entièrement nouveau et s'ajoute à la gamme fameuse des orgues électroniques Compact Farfisa. Il offre une merveilleuse gamme de tonalités, des flûtes d'une très grande pureté, des mixtures admettant les combinaisons les plus belles et les plus nuancées, 5 registres de percussion agissant sur toutes les tonalités ou sur les mixtures seulement. Le vibrato a 4 positions; l'octave des basses à main peut être étendue à 24 notes. Le pédalier de 13 notes est livré en option. 3 re-

gistres de Sustain (son soutenu) donnent à la musique une valeur accrue, une coloration des tonalités variée et fascinante. C'est l'instrument idéal pour tous les genres de musique: Beat, Pop, Jazz, Rhythm and Blues. Un instrument pour le musicien toujours jeune.

### Farfisa ABL 73 (3)

Trois unités composent le système d'amplification ABL 73. Ces unités peuvent être fixées l'une sur l'autre formant ainsi une colonne, ou au contraire éloignées l'une des autres pour une plus large diffusion du son. • Impédance — 100 Kohm  $\pm$  10% • Sensibilité — 10 mV<sub>rms</sub> • Signal d'entrée maximum — 1,4 V<sub>rms</sub> (4 V<sub>pp</sub>) • Puissance de sortie RMS continue (distorsion 1%) —

25 W (A 73) - 50 W (A 73 + B 73) • Distorsion harmonique: 0,80 % pour 40 W à 1.000 cycles • Courbe de réponse: 20 - 40.000 cycles avec tonalités en position linéaire • Température: de -30°C à +50°C • Haut-parleurs: 30 cm - 7 Ohms - 30 watts • Consommation — 90 watts • 220 volts - 50/60 cycles • Finition: Les trois unités sont recouvertes d'un tissu plastique lavable et fournies avec leur housse. Elles s'adaptent très facilement l'une sur l'autre.



DOCUMENTATION COMPLÈTE ET GRATUITE SUR SIMPLE DEMANDE A: G. BECKER 99, R. DE PARIS - BOULOGNE-92 - TÉL. 825-73-80 & 73-21

## ROCK & FOLK ACTUALITES



SERGE GAINSBORG, LUCIEN RIOUX, JOSE ARTUR.

# POP CLUB AN 5

Le roi Artur n'est pas à proprement parler un gai. Ce serait même plutôt un triste. Il a des tas de problèmes. Il voudrait sans doute rêver un peu plus, s'enfouir dans les bouquins dont l'inondent les services de presse...

— Tu téléphones à Hachette, hein, parce que là, alors, je vais sérieusement me mettre en colère, hein Jacques, il faut qu'ils m'envoient le Baudelaire et le Balzac, moi, je ne peux pas en parler comme ça. » ...services de presse, donc. Mais c'est un consciencieux. Alors, il cherche à régler tous ses tas de problèmes. Il est responsable. Parfois il doute, souvent il s'inquiète, tout le temps il s'interroge.

— Le pop, bien sûr, je pourrais l'abandonner maintenant, en pleine splendeur, j'aurais des débouchés pour assurer mes vieux jours, ça c'est sûr, (...) me prendrait, ou (...) me proposerait un truc, ou même (...) chez qui j'ai dîné hier soir. Mais quoi? Me faire ch... épouvantablement, et puis j'aurais un patron, tout le temps un mec sur le dos, enfin j'aurais des comptes à rendre. » O.R.T.F.ment parlant, José n'en a pas tellement à rendre. C'est un réformiste,

pas un révolutionnaire, si un révolté. Il s'en excuse, puis passe un coup de fil à l'administration tentaculaire et engluante.

— Il faut le payer, ce type, il nous fait du bon boulot. Ah, mais, je ne pouvais pas prévoir plus tôt... Ça s'est passé trop vite... Mais il faut bien travailler... Allez, un bon mouvement... C'est ça... Oui... Merci... Ça ira... Ah, ma chère Simone, si vous et moi faisons équipe, ça serait formidable... Au revoir. »

Le téléphone n'a-rrê-te pas. — Oui, mais moi, tu comprends, c'est comme si, comme si, tu tu tu demandais à un laïc, un vrai, tu vois c'est pas pareil, parce que. » Tourbillon de mots, il est comme au micro, vif, virevoltant, le cerveau grand ouvert. Il faut happer la pensée de l'autre, là où elle se cherche, mais rester clair, précis, exposer sans indisposer.

Il y a en fait cette peur de l'ennui. Passés les stimulants... — Le fric, je ne sais pas pour toi, mais alors, quelle obsession. ...et autres joies espacées — l'excitation d'une conversation, un bon disque — il y a ces moments où tout se déchire et ne subsiste qu'un vide. Il s'y

complaît parfois, Chateaubriand du pop qui, à la campagne, s'isole dans une grange pour y bricoler des heures — tel Boris Vian quand il voulait se retrouver.

Pas dupe, oh, si peu dupe du « Salut, coco, on se fait une bouffe? », loin, si loin des rires forcés pour avoir l'air dans le coup et se croire les plus drôles, les plus géniaux, les plus réussis. Non. C'est différent. La sensibilité se barde de cynisme.

— L'autre jour, j'ai bouffé avec Lancelot. J'ai été très brillant parce que le restaurant était très bon. Je ne vole pas les gens. Plus le restaurant est cher, plus je suis drôle. » Et puis s'y mêle une espèce de franchise à rebrousse-poil, celle du sceptique qui veut être assez fort pour s'accorder avec lui-même, sortir de l'hypocrisie générale ou devancer la critique.

— Je suis très prévoyant. J'ai reçu Floriot et Isorni. Les deux pourront me servir un jour. Inquiétude à nouveau.

— (...) fait une meilleure émission que la mienne.

— Mais tu ne l'as jamais écoutée?

— C'est vrai.

par Jacques Barsamian, Jocelyne Boursier, F.R. Cristiani, Maurice Cullaz, François Jouffa, Philippe Kochlin, Françoise Seloron, Jean Tronçot, Jacques Vassal, Claude Villers.



Il a mis trois ans à reconnaître les Beatles.

— John Lennon, Paul McCartney, Ringo et Machin Truc. Il aime, mais il se sent plus proche des comédiens, ceux de sa génération, son monde. Pour jazer, poper, rocker il y a Lattes — au courant de tout. Il y a Jacques Morice, il y a Bernard Saussin (qui a remplacé Claude Villers).

— Claude Villers, c'est chouette ce qu'il a fait. Pour un même de vingt-trois ans, tout plaquer, parce qu'il gagnait sa vie au Pop Club, aller apprendre la télé aux U.S.A. en bouffant de la vache enragée. Et puis ses papiers sont chouettes. »

Inquiet encore. — En fait, il faut être conscient de ses limites. Ça n'est jamais gagné. (...), il est beaucoup plus intelligent que moi, (...) aussi. »

Tollé poli, un tantinet faillot. Artur s'en fout. Il raconte déjà une histoire de bagnole, qu'il a failli se tuer avec Jean Cosmos à ses côtés et que Cosmos, au moment M, a simplement dit: « Ça y est. » Très calme. Et ensuite, ils se sont saoulés.

Le réparateur du radiateur trinque avec nous et une dame en visor vient pour voir l'appartement parce qu'il va déménager. La dame dit: « C'est charmant », l'amie de José se marre, et lui la reçoit comme au Pop Club. Il fait des mots et l'on s'attend à voir quelque micro jaillir du plafond, mais non, c'est pour nous, pour la dame, pour lui.

Un soir, au Pop Club, il y a peut-être deux ans. Artur et Villers se sont mis à faire les imbéciles. Bonasse, je rigolais. Et à un moment, Artur s'assied, et il dit: « Qu'est-ce que je fous là? » Fugace nostalgie des pantoufles. La vie est compliquée. — PHILIPPE KÉCHLIN.

## Paxton à Paris

Le samedi, Tom triomphait à Londres devant un Royal Festival Hall entièrement loué (trois mille places) depuis dix jours; le dimanche il se reposait, et le lundi il atterrissait à Orly. Avec quelques



TOM PAXTON  
Faire plaisir.

amis et trois représentants des disques Vogue, nous nous dirigeons illico vers les studios d'Europe N° 1, en vue d'un enregistrement spécial pour « Campus », puis nous nous retrouvons au Centre Américain pour une sorte de répétition technique. A 21 heures, la salle était bondée, bien au-delà de nos plus folles espérances: il fallut même, bien à regret, refuser une cinquantaine de personnes.

La première partie était assurée avec beaucoup de brio par deux habitués des mardis soir de Lionel Rocheman (qu'il faut remercier ici pour sa contribution discrète mais efficace à notre campagne). Les deux artistes en question ne sont autres qu'Alan Stivell et Steve Waring, qui furent parfaits et enchantèrent le public, comme à l'accoutumée, par leur musique si attachante (à propos, tous deux préparent un 30 cm, chacun de son côté).

Enfin, moment tant attendu: un rideau parisien s'ouvrait devant Tom Paxton qui démarrait très fort sur « Morning again ». Il chanta pendant une heure quinze exactement, sans relâche, alternant des chansons de son dernier album, comme « Mr. Blue » ou « Clarissa Jones » avec des classiques, comme « The last thing on my mind » ou « Rambling boy ». Il nous gratifia aussi de plusieurs chansons encore jamais enregistrées telle l'émouvante « About the children », probablement l'une des plus belles mélodies qu'il ait jamais composées. Le public réclama en bis « What did you learn in school today? » qu'il exécuta avec gentillesse, bien qu'il en soit, selon son propre aveu, « devenu fatigué ». Par contre, une chose dont Tom paraît ne jamais se lasser, c'est de faire plaisir aux gens. D'abord, parce que sa présence seule impose la sympathie. Ensuite, eh bien ses chansons font le reste, ainsi que son jeu de guitare (qu'elle était belle, cette Martin!). De tout cela les spectateurs du Centre Américain ont été bientôt convaincus et même envoûtés.

La soirée avec Tom Paxton se poursuivait au Pop Club, dont il honora la troisième heure, en compagnie d'Antoine qui se déclara ravi de ce spectacle

exceptionnel. Les deux artistes furent enchantés de faire connaissance. Le lendemain matin (déjà!), nous reconduisons Tom à l'aéroport, car des engagements l'appelaient de nouveau en Angleterre, et il ne resta donc que vingt heures en France. Et quant à ceux qui ne purent être de la fête, rassurons-les tout de suite, car Tom Paxton a promis de revenir dans notre pays. Quand? On ne le sait pas encore en détail, mais il a dit « dès que possible ». En attendant, il est allé porter la bonne parole à Belfast, dans plusieurs villes écossaises, à Copenhague, à Stockholm..., et à New York.

Tom nous a enfin raconté pourquoi il était si heureux de sa première expérience française: c'est que la première fois qu'il chanta en Angleterre, il eut une cinquantaine d'auditeurs, et maintenant il en a des milliers. A Paris, il a débuté devant trois cent cinquante personnes environ. C'est donc de bon augure pour la suite. Et c'est aussi, pour certains autres chanteurs américains un peu trop gourmands lorsqu'ils envisagent de débiter en Europe, un exemple à méditer... — JACQUES VASSAL.

## Adieu les Cream

Le 26 novembre, à Londres, il pleuvait, comme tous les mardis. Des milliers de jeunes gens entouraient l'austère bâtisse du Royal Albert Hall, s'abritant de leur mieux. A 17 h 15, les portes s'ouvrirent: le premier concert allait commencer. La salle était comble, du parterre au poulailler, et bien des amateurs n'avaient pu se procurer de billet. Il aurait fallu dix concerts pour satisfaire tout le monde. Les couloirs étaient calmes et l'on pouvait y voir passer quelques tignasses célèbres. Plusieurs guitaristes bien connus étaient là: ils venaient voir celui qui fut un peu leur maître.

Le spectacle est présenté par John Peel, le top D.J. anglais. Verve et humour. « Yes », c'est le nom du groupe qui commence le spectacle. On les connaît déjà bien, en Angleterre. Très efficaces, ils se

préparent sans doute une bonne carrière. Après eux vint ce qui est une des révélations de l'année: « The Taste ». Ils sont trois, ils jouent le blues avec une petite pointe de jazz et de musique moderne. Le public les applaudit à tout rompre, sans impatience; le public anglais aime et respecte la bonne musique. Les « Taste » en font. On branche les amplis. Voici les Cream, groupe défunt mais qui ne le sera jamais dans nos cœurs. Simplement vêtus, Eric en blue-jeans et veste orange, Ginger en chemise blanche, pantalon foncé et foulard rouge sur la tête, Jack en costume de velours bleu. Les guitares de Jack et d'Eric sont chacune branchées sur deux amplis, imaginez le son... Et il n'y a pas moins de quatre micros autour de la batterie de Ginger. Un bruit de fusée, à peu près. Je ne me rappelle pas vraiment par quoi ils ont commencé (j'étais trop fascinée), peut-être par « I'm so glad ». Peu importe, ce qui compte c'est que, ce soir-là, ils étaient en grande forme et qu'ils n'ont fait qu'aviver nos regrets de les voir se séparer. Spectacle d'une extraordinaire qualité, pas un accroc, pas une fausse note, la perfection.

« Sunshine help me », « Crossroads », « Toad » (bien meilleur lors du premier concert), « Sitting on the top of the world », « Spoonful » qui n'a été joué que lors du second concert. Pas de rappel pour les trois rois. Ils disent au revoir et merci et s'en vont. Inutile de vous décrire le son produit par les Cream, vous les connaissez. Et peut-être avez-vous écouté la retransmission au Pop Club, c'est tout le mal que je vous souhaite. Sinon, offrez-vous « Wheels of fire » (Polydor 583.031).

En tout cas, cela valait largement le dérangement. — JOCELYNE BOURSIER.

## Elvis à la T.V.

On annonce de plus en plus sa venue en Europe pour 1969 et plus particulièrement en Grande-Bretagne. Le King paraît avoir pris de sérieuses résolutions, les Américains s'en sont aperçus le 3 décembre dernier dans le cadre de son



BARRY RYAN

Il y a quelques années, des jumeaux, Paul et Barry Ryan, nés à Leeds (Yorkshire) le 24 octobre 1948, se lançaient dans la chanson, prenant le nom de leur mère, Marion Ryan, chanteuse assez connue. Composant une partie de leur répertoire, ils eurent un bon succès avec « I love how you love me », « Keep it out of sight ». Puis il y eut une éclipse. Paul fatigué par la vie de tournées, de galas, décida de se retirer de la scène, Barry continua à chanter tandis que Paul composait son répertoire, loin de la foule. Le premier disque de Barry, « Eloise » allait dépasser les espoirs des jumeaux: numéro 1. Bientôt va sortir un 33 t, peut-être avec un nouveau hit. — JO. B.

« Elvis TV Special » présenté par la NBC, et produit par Steve Binder.

Le visage ruisselant, vêtu de cuir noir, dansant et jouant de la guitare, il plaisait même allégrement avec le public et déclara qu'en douze ans, il y avait eu beaucoup de changement, que la ppo-music s'était améliorée, qu'il adorait particulièrement les Beatles et les Byrds, que le rock était basiquement du gospel et du blues autour desquels les gens avaient fait une série d'expériences musicales.

RCA VICTOR vient de mettre en vente outre Atlantique un album souvenir de ce spectacle que j'ai eu l'occasion d'écouter (1). Ce 33 t comprend: « Trouble, Guitar man, Lawdy miss Clawdy, Baby what you want me to do, Heartbreak Hotel, Hound dog, All shook up, Can't help fallin' in love with you, Jailhouse Rock, Love me tender, Where could I go but to the Lord up above my head (un gospel), Saved (de Lavern Baker), Blue Christmas, One night, Memories, Nothing ville (deux nouveaux titres), Big boss man, Little Egypt, If I can dream (son nouveau simple) ». Elvis est accompagné par plusieurs de ses anciens musiciens (2), soutenus par une grande formation.

A propos de son émission, le journal américain Record World a écrit: « Elvis a chanté avec beaucoup de conviction et de sensualité. Cela nous change de ses films mièvres. Il demeure un showman de grand instinct et l'intensité de cette

production devrait avoir de bonnes répercussions pour lui dans les semaines à venir »; l'hebdomadaire anglais, sous la plume d'Harry Robinson, son correspondant à New York a commenté: « Elvis grâce à cette télévision a fait de Jim Morrison, le chanteur des Doors, un tout petit garçon ». 1968 fut l'année des Doors, 1969 sera-t-elle l'année du renouveau d'Elvis Presley? — JACQUES BARSAMIAN.

(1) Grâce au « Treat me nice fan club », c/o Jean-Marc Gargiulo, 306, rue de Belleville, Paris-20<sup>e</sup>.

(2) Scotty Moore, Charlie Hodge (gtrs); Flyod Cramer (piano); D. J. Fontana (dms); Jordanares (vocal group).

## Vartan et Hardy



SYLVIE VARTAN  
Du yéyé au show.

Vartan et Hardy. Pas Françoise, Oliver. Voilà le nouveau couple de la chanson française. Oliver Hardy, c'est Carlos. Vartan, c'est Sylvie, bien sûr, et leur tube, c'est « Un petit peu, beaucoup ». Une chanson drôle et légère, sur un rythme 1925, avec un petit numéro de claquettes; dans la lignée de « 2/35 de bonheur ». Les apparitions de Carlos sont vraiment les moments les plus inénarrables du show Vartan! Mais, même quand Carlos est en coulisses, Sylvie Vartan n'est pas seule sur la scène. Perdue dans un décor très Broadway, le grand orchestre de l'Olympia

## Fervent Smith

On a souvent épilogué sur la manière dont Jimmy Smith se sert de l'orgue, mais un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est le swing fantastique de l'organiste. Tout ce que fait Jimmy swingue d'une façon inexorable et intense, et tout est imprégné de cette notion de soul dont Jimmy se réclame à juste titre. Le concert de Pleyel l'a prouvé. Que ce soit une ballade, que



JIMMY SMITH  
Je n'oublie jamais.

ce soit « Satin doll » ou « Mack the knife », tout est funky et bluesy; quant aux blues proprement dits, Jimmy les joue avec autant de ferveur et d'authenticité que Big Bill Broonzy ou T. Bone Walker. Nathan Page est, lui aussi, un soul guitariste, un musicien très inspiré, mais assourdi par le Leslie (qui chatouillait et saturait dans les fortes et les aigus), n'entendant, en fait, qu'un fracas d'express passant sur un pont métallique, il joua plusieurs fois un peu faux. Entendu dans de bonnes conditions, Nathan Page doit être un très sérieux client. Charlie Crosby accompagnait fort bien ses deux partenaires. C'est le drummer solide et sobre qui convient à la nature bouillonnante de l'organiste.

Le premier thème que j'ai entendu, en disques, joué par Jimmy Smith, était « See see rider ». J'ai usé ce 45 t simple jusqu'à la corde. Dès que j'eus fait la connaissance de Jimmy à Antibes, je ne cessai de lui réclamer « See see Rider », qu'il ne jouait jamais d'ailleurs. Je dois dire que je fus très ému et transporté de joie lorsqu'à Pleyel, il attaqua avec un swing triomphal, majestueux, ce beau thème de blues.

« Tu vois que je n'oublie jamais rien » disait Jimmy, dans les coulisses, à l'issue du concert, en riant et en soulevant dans ses bras (c'est beaucoup plus facile à faire qu'avec moi) la femme de ma vie.

Après dîner chez Leroy Haynes, après aube au Living Room, après adieux et départ. — MAURICE CULLAZ.

## F.R. bien parti

Les radios diffusent actuellement fréquemment ses deux derniers titres « Bal joli bal »



## pop potins par françois jouffa

John Lennon devait être le papa du bébé de Yoko Ono. Cette dernière devait accoucher en février mais le bébé est mort né avant terme, le 21 novembre. L'artiste japonaise, qui a 34 ans, était sous contrôle médical à la Queen Charlotte's Maternity Hospital de Londres depuis 3 semaines quand « l'accident » est arrivé. John avait passé plusieurs nuits dans un sac de couchage au pied du lit de Yoko. Il était avec elle quand son divorce d'avec Cynthia est passé à la Divorce Court. Quand Yoko avait dit au Beatle qu'elle était enceinte, il avait déclaré: « Les bébés contribuent à rendre le monde meilleur ».

Quant à Marianne Faithfull, elle a perdu de la même façon un bébé de 5 mois et demi dont le papa devait être Mick Jagger, le chanteur des Rolling Stones.

Marianne avait dit à la presse qu'elle n'épouserait pas Mick. Mick, lui, voulait trois enfants de Marianne.

Marianne et Yoko ont vécu leur drame à 24 heures de différence. Mick Jagger et Marianne Faithfull avaient eu maille à partir avec la justice, après la découverte de drogue dans leur villa.

John Lennon et Yoko Ono, pour les mêmes motifs, ont été condamnés par les juges à perruque à 150 livres d'amende, une semaine après « l'accident ».

### LES WALKER BROTHERS RÉCONCILIÉS

La brouille entre Scott et John Walker avait été si longue que les Walker Brothers avaient descendu un à un, les barreaux de l'échelle du succès.

Le mois dernier, Scott manquant écraser un jeune homme barbu dans une rue de Londres se dit: « J'ai déjà vu sa tête quelque part ». C'était John. Les deux anciens partenaires se sont reconnus, sont allés prendre un pot et devant une bière, ils se sont rendus compte que leur querelle, comme leurs anciens tubes, devait être rangée au musée des souvenirs. Le résultat de la plus grande réconciliation de l'histoire de la pop-music (tant que John Lennon ne réépouse pas Cynthia) ce sera la sortie d'un disque.

De retour dans les studios

d'enregistrement, les frères Walker sont devenus artiste et directeur artistique. Scott a produit le come-back de John: « Woman », une chanson écrite par John lui-même.

Mais aura-t-on la chance, le plaisir et l'avantage de revoir les Walker Brothers comme groupe?

— C'est très peu vraisemblable », dit John.

### LA MARIYEYEA DE GEORGIE

Le home de Georgie Fame a été fouillé de fond en comble par la police londonienne. D'après un voisin qui a assisté à la scène, « les coussins étaient éparpillés, éventrés par terre; les tiroirs étaient ouverts et tout était sens dessus dessous » (« Topsy Turvy » comme dirait le batteur Cozy Cole).

Pour entrer dans l'appartement, sis Stewart's Grove à Chelsea, les policiers avaient, bien entendu, ce fameux mandat de perquisition délivré grâce à la nouvelle loi qui a déjà bien apporté des tracas aux Stones, la fameuse Dangerous Drugs Act.

Une jeune fille de 22 ans, Senorita Carmen Isabella Jimenez qui vivait chez (ou avec?) Georgie Fame, a été arrêtée après la découverte de la marijuana.

Georgie Fame qui était en tournée pendant le raid de la police, doit être entendu par les hommes de loi. D'avoir composé la ballade de Bonnie and Clyde, des tueurs de flics, ne va sans doute, pas lui rendre service.

### TITI TATATA TITITI TATITI... Interdit

Dépolitiser la musique populaire, c'est la nouvelle tâche dont s'est chargée la direction de la BBC. Jusqu'à maintenant quand un meneur de jeu d'une radio française se faisait sermonner par un directeur des programmes pour avoir trop commenté le sens du « Revolution » des Beatles ou pour avoir osé parler du « Ce n'est qu'un début continuons le combat » d'Evariste ou de « Paris Mai » de Nougato, il se disait, ce speaker à la botte: « Ah! si je travaillais à Londres, je serais plus libre ».

Car liberté de pensée et objec-

tivité étaient les deux mamelles de la British Broadcasting Corporation, l'ORTF britannique. Et bien c'est fini. N.I. NI. Des nouvelles règles interdisent aux disc-jockeys de la chaîne Pop, Radio One, de mêler à leurs émissions, des commentaires politiques.

Par la faute de John Peel, 28 ans. John avait invité un humoriste, John Wells dans son programme de Night Ride. Si vous voulez, l'équivalence de José Artur invitant à son Pop Club, un humoriste du Canard Enchaîné, genre Bacri.

John Wells avait ouvertement critiqué, entre deux disques de rhythm'n'blues, l'attitude d'Harold Wilson, premier ministre anglais, face à la guerre du Biafra.

Le Directeur de Radio One, Robin Scott a présenté des excuses à son gouvernement. Il a non seulement promis que cela ne se reproduirait plus, mais encore qu'il veillerait à ce que le moindre bout de bande magnétique faisant allusion à la politique soit banni des studios.

Le « Street fighting man » des Rolling Stones n'est pas prêt d'être programmé.

### LES STONES PRODUCTEURS DE TÉLÉ SHOW

Les Rolling Stones produisent leur propre émission de télévision. Le beau Mick Jagger a décidé que l'on n'était jamais mieux servi que par soi-même. La série de films une fois terminée, sera vendue à toutes les TV du monde. Les Stones estiment ainsi, après une sérieuse étude de marché, récupérer 250 mille livres sterling (3 millions de francs) pour une dépense de 20 mille livres (240 mille francs). Les Stones ne se contenteront pas de chanter « Factory girl » ou « Street fighting man ». Ils présenteront dans leurs programmes, d'autres musiciens pop. Ils ont même promis à leurs jeunes fans des scènes de cirque avec des animaux, des clowns et des nains. Le spectacle sera mis en scène par Michael Lindsay Hogg, un grand monsieur qui a révélé des dizaines de chanteurs (surtout des Rockers) dans son ancien show télévisé « Ready, steady, go! ».

### DIVORCE A L'AMÉRICAIN

Nancy Sinatra et Lee Hazlewood ont rompu leur collaboration. C'est Lee qui avait écrit et produit le premier et le plus grand tube de Nancy: « Ces bottes sont faites pour marcher ». Leurs noms ne seront plus associés dans les Hit-parades.

D'après Lee, il a l'intention de: « se dévouer corps et âme à sa nouvelle maison de disques et Nancy a l'intention de se dévouer (tout court) à son nouveau petit ami ».

« Quand le cœur n'y est plus, les affaires vont mal », dirait Confucius.

### VÈRA, NOUVELLE POULICHE DES BEATLES

C'est la petite guerre à l'intérieur des diverses sociétés des Beatles. La Société Apple se fait beaucoup de money avec « le temps des Fleurs », chanté dans plusieurs langues par une petite Ève qui, dit-on, n'a jamais croqué la pomme, Mary Hopkin.

Monsieur Vic Lewis, le managing director de Nems Entreprises — une autre Société qui contrôle pas mal d'affaires d'éditions et de merchandising de Paul, George, John et Ringo — s'est lui aussi trouvé une fillette, une jeune Tchecoslovaque.

Elle a 18 ans. Elle se nomme Vera Navratzlova. Pour elle, Vic Lewis dépense 25 mille livres sterling pour la faire connaître en Angleterre et en Amérique. (Depuis sa dévaluation la livre vaut environ 12 francs; si le franc ne bouge pas, si le Deutschmark n'est pas réévalué et si le pont de Londres est bien vendu).

Pour le public, la minette tchèque (c'est dur à prononcer) s'appellera Vera Maria. C'est aussi rose et virginal que Mary Hopkin.

La gravure de son premier 45 t simple sera la composition de Lennon-Mc Cartney: « Martha my dear », Martha étant le nom du vieux berger (toutou) anglais de Paul.

Vera, qui a étudié la musique classique en Tchécoslovaquie, a déclaré: « Je ne suis pas, vraiment, arrivée en Grande-Bretagne à cause de la situation politique dans mon pays, mais je ne pense pas que j'y retournerai y vivre ». Ave Maria.

et « Je veux mourir un jour dans un monde d'amour » — qu'il a également enregistré en italien, anglais et allemand. Les téléspectateurs vont souvent le voir sur le petit écran début 69, début 69 qui marquera également ses débuts de vedette à galas.

Je l'ai rencontré il y a quelques jours alors qu'il s'apprêtait à traverser la Manche afin de mettre en boîte un nouveau 45 t simple. F. R. David est né le 1<sup>er</sup> janvier 1947 en Tunisie. A cinq ans, il obtient un rôle principal dans une opérette jouée par des enfants et dirigée par l'école religieuse où il faisait ses études dans la banlieue de Tunis. Mais celles-ci ne durent pas longtemps: « Je ne pouvais pas supporter une discipline, quelle qu'elle soit. J'attendais impatiemment le jour où professeurs et élèves se parleraient d'égal à égal ». Musicien-né, il préfère sa guitare aux livres d'école.

En 1957, il a quitté la Tunisie avec sa famille qui s'installe à Paris. En 1963, quelque temps après avoir arrêté ses études, il se produit dans plusieurs clubs avec un orchestre, l'un d'eux s'appellera les Boots. Il accompagne aussi divers chanteurs comme Christophe et Monty. Un jour, il rencontre Eric Charden qui lui propose de chanter seul et de s'occuper de sa direction artistique. Quinze jours plus tard, il enregistre « Symphonie » à Londres, agréablement surpris par l'accueil réservé à ce disque. C'est le début d'une carrière ascendante. F.R. David a un programme quotidien bien établi: il joue chaque jour durant plusieurs heures de la guitare, tous les midis après avoir déjeuné, il prend son café à la Chope, bar situé à quelques mètres du Lycée Claude Monnet: « Il y a un juke-box extra et des clientes ravissantes ». Le soir, il sort souvent en club pour écouter les dernières nouveautés pop. Sachez aussi que lorsqu'il en a le temps, il pratique son sport favori, l'équitation. — JACQUES BARSAMIAN.



Il est difficile de mettre les Pentangle dans une catégo-



LES PENTANGLE  
Folk, jazz, pop, blues.

rie particulière. Disons qu'ils jouent du folk, un peu dans la veine de Peter, Paul and Mary; folk-song teinté de jazz, de pop et de blues.

Les Pentangle viennent de sortir deux disques en France sous le label Young: un 45 t avec « Travellin' song », l'une des chansons favorites actuellement de toute l'équipe de Campus, Michel Lancelot en tête, et, un album 33 t avec « Way behind the sun » que José Artur, Pierre Lattès et Bernard Saussin avaient choisi comme disque Pop du Pop Club fin novembre. En Angleterre plusieurs quotidiens de renom leur ont consacré des articles enthousiastes. Ainsi dans l'Evening News on a pu lire: « Les Pentangle sont bien les meilleurs »; dans le Daily Mirror: « Les Pentangle constituent un groupe mystique miraculeux ». Leur premier album: « The Pentangle » s'est classé pendant plusieurs semaines dans les charts anglais et ils ont rempli très fréquemment le Royal Festival Hall où ils ont fait un triomphe. Le groupe a été formé par les guitaristes Bert Jansch, natif de Glasgow qui joue de la guitare depuis l'âge de 16 ans. Son style mi-blues, mi-folk est repris actuellement par de nombreux solistes outre-Manche. John Renbourn, le second guitariste a joué dans divers groupes rock. Il est très copain avec Bert. D'ailleurs ensemble, ils avaient enregistré un LP intitulé « Bert and John ».

Danny Thompson, le bassiste, a fait partie de plusieurs orchestres de jazz, ainsi ceux de Freddie Hubbard, Stan Tracey, Tubby Hayes et John Dankworth. Il a aussi accompagné Donovan, Alexis Korner et Bobbie Gentry. Terry Cox, natif du Buckinghamshire, chanta dans les chorales de la cathédrale de Canterbury et de l'abbaye de Westminster. A 14 ans, il se mit à taper sur une batterie, débuta un peu plus tard au Marquee Club de Londres avant d'accompagner Roy Orbison et Alexis Korner. Jacqui McShee naquit un jour de Noël dans le sud de Londres. Un soir, elle rencontra John Renbourn. Il proposa à cette ravissante blondinette de jouer avec son groupe. Les Pentangle étaient nés... — JACQUES BARSAMIAN.



BRIGITTE FONTAINE  
Les sonorités.

C'est pas de la tarte, Brigitte Fontaine. C'est encore moins du nougat. D'ailleurs, elle a horreur du nougat. Elle fait des cauchemars de nougat en forme de bornes kilométriques. Elle a horreur d'un tas de choses, des compliments, de raconter sa vie. Le passé ne l'intéresse pas. Les expériences ne lui semblent pas profitables. Elle a horreur des ambiances favorables, des publics acquis. Pourtant, elle a terriblement peur d'entrer en scène. Mais une fois qu'elle a passé la zone floue qui sépare l'ombre des coulisses des lumières de la scène, elle est, dit-elle, dans une espèce d'état second merveilleux. C'est ainsi qu'elle a accepté un jour d'aller chanter, elle qui est une chanteuse pour public privilégié et averti, à la Salle Wagram, pour un gala organisé par Sciences Po'. Les extrêmes l'attirent. Et toute sa personnalité, toute sa personne est dans les extrêmes. Des yeux asiatiques, un long cou de femme girafe, de longues jambes que, d'un côté, elle semble aimer découvrir en portant des jupes très courtes et, de l'autre, dissimuler en les couvrant de ces longues bottes de cuir souple que l'on nomme « cuissardes ».

Elle surprend, intrigue, séduit. Étrange, inclassable, d'une élégance magique. Elle est là. Et même un peu là. C'est tout.

Elle chante les textes qu'elle écrit parce que c'est plus simple, parce qu'elle ne peut pas écrire pour les autres. On le lui a demandé. Elle n'a pas pu. Elle écrit instantanément sans jamais revenir en arrière. Le premier jet est toujours le bon ou alors elle jette le texte au panier et n'y pense plus. Ce qu'elle aime ce sont les sonorités, les mots, et les alliances difficiles entre eux. C'est pour ça que, si elle apprécie les Beatles et les Rolling Stones pour leurs sonorités et leurs répétitions de phrases sonores, elle a une grande admiration pour Donovan, devenu maître dans l'emploi magique des mots. Mais j'essaie de vous la décrire et c'est impossible. Brigitte Fontaine est quelqu'un qu'on ne peut pas raconter. Elle n'aime pas se raconter. Elle a souffert le martyre quand je l'ai forcée à écouter son disque. Il m'a été impossible d'en tirer des faits précis, des anecdotes pour illustrer sa vie et ce papier. Elle prépare un récit au Théâtre 140 de Bruxelles qui, petit à petit, devient le creuset de la chanson, le bouillon de culture de la musique, le lieu géométrique de tout ce qui se



JEAN-CHRISTIAN MICHEL  
Le 16 novembre, Paris-Match sortait un article intitulé « La clarinette et le bistouri ». Le tout à propos d'un spectacle donné à l'église Saint-Roch dans lequel il n'y avait à voir que du silence et du recueillement. Jean-Christian Michel, le responsable de cet événement, découvrit l'orgue à 7 ans, le jazz à 14 et la médecine un peu plus tard. De l'amour passionné de Bach et Louis Armstrong naquit un quatuor (Jean-Christian Michel, clarinette; Monique Thus, orgue plus contrebasse et batterie) devenu la formation instrumentale la plus populaire de France, selon les ventes de disques. « Ma musique est jeune, vivante », dit J.-C. Michel. Elle est celle de la génération actuelle parce qu'elle répond à ses aspirations. « A ses besoins ». Tentative de fusion de jazz et de musique sacrée. Le jeune chirurgien marseillais, au risque de friser la monotonie, s'exprime par une polyphonie mystique et incantatoire. Les huit récitals qu'il a donnés en l'abbaye Saint-Victor de Marseille se sont déroulés à bureau fermé. On peut être prophète en son pays. — J. T.



## nouvelles de new york par claud villers

• **PRISONS / ARETHA FRANKLIN** (qui vient de se séparer de son imprésario et mari **TED WHITE**), a donné un concert gratuit à la prison fédérale de McNEIL ISLAND près de SEATTLE (Washington). Les 1129 prisonniers lui ont fait un triomphe. Un triomphe qui faillit bien tourner à l'émeute. Lorsque le public se précipita à l'assaut de la scène installée dans le réfectoire, les gardiens s'élancèrent, la matraque haute. « Il y a de l'électricité dans l'air remarqua un condamné à mort... » Vous prendrez bien une chaise... lui répondit un garde !

• **SOUVENIRS - SOUVENIRS** : D'un revers de main, l'homme à gauche de l'écran de mon téléviseur, remettait discrètement un reste de gomina sur ses cheveux « bombés ». Panoramique sur l'assistance. Ils étaient tous là : Le couple « middle-Age du middle-West », de passage à « Beautiful Downtown Burbank » (la banlieue de Los Angeles où se trouvent les studios de N.B.C.-T.V. Burbank, c'est SAINT-OUEN). Les petites filles de 30 ans ; Les adolescents de 60 ; Les autres sièges étant occupés par des figurants, à moins que ce ne soit des militaires ; enfin des acteurs quoi ! Zoom avant. Gros plan sur la mère de SHEILAH en train de mordre un mouchoir en gémissant (bruits de sanglots amplifiés par le micro caché sous son chemisier). Le visage de l'idole apparaît en surimpression. Fondu-enchaîné. Il chante.

**ELVIS PRESLEY**, alias **THE KING** « does his thing ». Une heure de T.V. SPECIAL sur N.B.C. (habituellement « The best » en variété), à 21 heures, la bonne heure quoi, un mardi soir, le soir de la semaine où les cinémas et les restaurants font le plus mauvais chiffre d'affaires dans tous les pays du monde, donc le bon soir. De Denver à Saint-Louis, en passant par New York ou

Miami, les « Teenagers », la graine de violence, les « blou-sons noirs », les « jeunes voyous » de la grande époque, devenus contremaitres chez General Motors, gantiers à Lansing (dans le Michigan, bien sûr), cadre chez I.B.M., flic à Chicago ou journaliste au Daily News (le Paris Jour local) ; il n'en manquait pas un, paré au poste pour revivre l'heureux temps de la chaîne de vélo, du « cran » dans la botte, des « coups » du samedi soir, du cuir noir, du jean et des seins un peu mous de la fille qu'on embrassait dans la voiture et qui aujourd'hui est votre femme, parce que c'était le seul moyen d'aller plus loin.

— Tu te rappelles Cathy, au « drive-in » de Grand-Rapids, — Tu te rappelles de « Hearth-break Hotel »... — Et de « Hound Dog »... — Et de... — Et de... Eh bien, il les a toutes rechan-tées ce mardi soir là, en cou-leur sur N.B.C. Et puis aussi, hélas, les nou-velles. C'était sa première apparition dans un show télévisé, depuis 10 ans. C'est long 10 ans. En 10 ans, on a le temps de se forger des souvenirs. De beaux souvenirs, bien cise-lés, dans lesquels on se retire parfois.

Quand on regrette d'avoir giflé son fils parce qu'il a dit un gros mot à table ; Quand on passe le dimanche à rêver dans sa villa aseptisée, d'une banlieue aseptisée ; Quand on a des remords d'avoir des regrets ; Quand on oublie les deux voitures et la machine à laver non finies de payer ; Quand on ne pense plus au match décevant des « Giants » de dimanche dernier ; Quand on oublie qu'on a voté pour Nixon...

Mais ce retraité de 33 ans (qui est pourtant toujours parmi les premières ventes de disques dans le monde), avec violons, ballets tournoyants et décors de carton-pâte, c'était donc la « leur », « votre », « notre » idole ? Allons donc ! l'espace fugitif

d'un cuir noir sur une peau dégoulinante de sueur, accom-pagné de « Jailhouse Rock » l'illusion avait presque fait effet, mais la boutique de gui-mauve a rouvert ses volets... et pffft ! envolée la belle image. Pleurez amours d'antan. Le roi en exil a raté son coup d'État.

Vive la République ! Qu'il s'en retourne en son palais de Memphis ! Mais attention, la garde se meurt et se rendra bien un jour. P.S. — N.B.C., qui croyait vraiment nous gâter, nous offre ensuite le Show Brigitte Bardot (vu en France, l'hiver dernier). Pauvre petite bête, il ne lui manque vraiment que le silence.

• **VALEURS** : On parle beau-coup de **MOTHER EARTH**, un groupe de la côte Ouest, qui pourrait bien remplacer très vite le bientôt défunt **BIG BROTHER & THE HOL-DING CO.** Il faut entendre **NELSON** chanter **DOWN SO LOW !**

• **IMPORT - EXPORT** : **MELVIN VAN PEEBLES** est revenu en enfer. Abandonnant son exil volon-taire à Paris, il est rentré au bercail ici, pour, comme il dit : « ... gagner un peu d'argent et revenir en France pour ren-flouer l'économie... » Monsieur le Ministre des Finances (un fidèle lecteur de R & F) sera content d'apprendre que tout va effectivement pour le mieux. Cet Américain qui écrit en français, a dû retraduire en anglais ses romans « Un ours pour le F.B.I. », le « Chinois du XIV<sup>e</sup> », etc... tous sont aujourd'hui ici, aux vitrines des libraires. « La Permission » (Three days pass Story) est toujours à l'affiche des cinémas. Et les disquaires ont mainte-nant son nom dans leurs catalogues. Melvin a en effet enregistré son premier 33 t (chez A. & M., la compagnie d'Herb Alpert) « B'ERER soul » (brother soul). Vous avez d'ailleurs pu en-tendre un extrait du disque en direct de New York, au cours du **POP CLUB** de

**José ARTUR**, avec traduction simultanée de l'auteur sur un titre de 9 minutes : « Tenth and Greenwich » (10<sup>e</sup> rue et Greenwich, la prison de femmes de N.Y.). A signaler aussi : « **LILI DONE THE ZAMPOUGHI, EVERY TIME I PULLED HER COAT-TAIL** » et « **CATCH THAT ON THE CORNER** ». Très bon « fond » sonore par **COLERIDGE PERKINSON** (piano et orgue), **WARREN SMITH** (drums et percus-sion), **HERB BUSHLER** (basse), **CARL LYNCH** (gui-tare), **NAT WOODARD** (trompette), **AL GIBBONS** (ténor et flûte) et **HOWARD JOHNSON** (baryton et tuba). De la belle ouvrage Monsieur !

• Une fois de plus, les **BEATLES** ont fait des petits. On constate une recrudescence du double-album 33 t sur le marché du disque. **ERIC BURDON, CANNED HEAT, RICHIE HAVENS** entre autres. Ce dernier d'ailleurs, ne cache pas son admiration au célèbre groupe. Et lui rend un hommage en chantant à sa manière : « **STRAWBERRY FIELDS FO-REVER** », « **LADY MADON-NA** », « **SHE'S LEAVING HOME** » et « **A LITTLE HELP FROM MY FRIENDS** ».

• J'ai retrouvé par hasard, un disque que certains amateurs aimeraient certainement beau-coup posséder. (Je ne vends pas) « **3 KINGS and THE QUEEN** », (3 rois et la reine), est le titre d'un 33 tours pratiquement hors commerce (édité à compte d'auteur), qui réunit ces monstres du blues que sont « **BIG JOE WILLIAMS** », « **LONNIE JOHNSON** », « **ROOSEVELT SYKES** » et « **VICTORIA SPIVEY** ». Trois rois, la reine, plus un « joker » si vous découvrez que le monsieur qui joue de l'harmonica dans « **SITTING ON TOP OF THE WORLD** » et « **WICHITA** » avec Big Joe Williams, n'est autre que **BOB DYLAN** (dont on entend aussi la voix dans le premier titre). Intéressant, non ! **HAPPY NEW YEAR** ; see you soon... — **CLAUDE VILLERS**.

fait d'intéressant en Europe. Elle a seulement voulu me dire ce que ce ne sera pas. Ce ne sera pas une manifestation culturelle, pas un spectacle à message, pas un récital solen-nel, pas un tour de chant pour les copains. Entourée de trois musiciens, elle entrera sur scène, en sortira, chantera, dansera, jouera. Et, elle aime-rait que cela puisse se terminer par une pluie de confettis. « J'aime les choses qui tombent et flottent, dit-elle ». Person-nage flottant, étrange elfe, cygne à la dérive, Brigitte Fontaine vient de débarquer dans la chanson comme un pavé dans la mare. Et la blancheur éclatante de sa personnalité extra-ordinaire n'a pas fini d'écla-bousser la terne grisaille des petits canards. Brigitte Fontaine est complètement « in »... in-adaptée ! — **PIERRE CHATE-NIER**.



A propos de Pierre Henry

On assiste actuellement à un élargissement de la notion de musique. Les barrières tombent entre la variété expérimentale et le classique d'avant-garde. L'osmose se fait autour de trois pôles : l'assimilation des traditions musicales d'Afrique et d'Orient, les découvertes électro-acoustiques, l'évolution du concert, lieu désormais ouvert aux recherches audio-visuelles, à la liberté d'exécu-tion, à la liberté d'écoute. L'exotisme et la technologie rejoignent ensemble une cer-taine célébration musicale orga-nique, explosive, comme libé-rée des genres et des hié-rarchies. Un même public et un public jeune sent les Rolling Stones et Xénakis. Les disciples de Messiaen ont découvert la rythmique orientale et les per-cussions, les Beatles ont dé-couvert le sitar et la m'lodie hindoue, Yehudi Menuhin enre-gistre avec Ravi Shankar, les groupes de Pop-Music dé-laissent la guitare électrique pour les « sons blancs » pro-duits par les générateurs d'os-cillations électriques. Les res-sources électriques ont cessé d'être utilisées comme appoints d'amplification pour devenir objets sonores, mêlés aux voix et aux instruments. Les créa-

teurs de musique « classique d'avant-garde » ont à cet égard ouvert la voie. — **F. SÉLORON**.

Vingt-six heures de concert ininterrompu, c'est le pari que Pierre Henry, jeune compo-siteur de musique « électro-acoustique » vient de tenir et de gagner au théâtre de la musique, clôturant ainsi les Journées de Musique Contem-poraine qui se sont déroulées à Paris du 25 au 31 octobre dernier. Marathon d'endurance physique et performance musi-cale. Pierre Henry a voulu faire entendre d'une seule traite au public l'ensemble de ses œuvres, de la « Symphonie pour un Homme Seul » (1950) à « L'Apocalypse de Jean », donnée en création mondiale, et achevée deux jours à peine avant le concert.

Le dispositif technique mis en place pour cette unique audition est exceptionnel : une douzaine de pistes indépen-dantes, une cinquantaine de haut-parleurs, un réseau in-nombrable de fils reliant entre eux de véritables « blocs opéra-toires » et le pupitre principal où Pierre Henry, dos au public, mène sa musique, non à la baguette, mais « au bouton » ; il actionne de haut en bas 8 ma-nettes blanches, qui sont autant de filtres de contrôle des sons aigus, graves et médians ; c'est à ce niveau-là que se situe le libre jeu de l'interprétation de l'auteur qui devient le ma-nipulateur de son œuvre « pré-fabriquée » et restituée à lui, comme à nous, sur bande magnétique.

Qu'il en réfère à la mystique chrétienne (Messe de Liver-pool, Musiques pour les Evan-giles, Credo de la Messe Electronique), à la mystique hindoue (« Voyage », inspiré du Livre des Morts Tibétain), ou à ses obsessions d'homme contemporain (Symphonie pour un homme seul, Varia-tions pour une porte et un soupir), (Messe pour le Temps Présent), Pierre Henry a le pouvoir de créer une matière sonore où la voix humaine — halètement, murmure, cri, réci-tatif lent, dialogues enche-vêtrés — les bruits concrets, grincements, gouttes d'eau qui tombent, portes qui claquent, oiseaux, insectes — et les sons électro-acoustiques purs se surimpressionnent en une trame si serrée, si envoûtante qu'on ne distingue plus le bruit naturel du son fabriqué, et cela n'a pas d'importance ; seul compte le déferlement l'architecture sonore et l'espace soudainement habité ; comme



PIERRE HENRY Déferlement magistral.

si le monde, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, se mettait à battre à des niveaux également audibles. Sirènes. Récitant. Murmure grandissant des voix, hurle-ments à la mort. Silence

## entendu sur campus

Michel Lancelot, animateur de Campus (Europe 1, tous les soirs de 20 h 15 à 22 h 25) a consacré le mois dernier plusieurs émissions au Christ, dont le but était d'éclairer le mieux possible ses auditeurs sur la personnalité de celui qui demeure la plus presti-gieuse figure de l'Occident. Il a fait le point historique sur : 1) L'existence et la non existence exactes du Christ : fils de Dieu ou simple mortel, prophète mystique ou révolutionnaire, initié ou mystificateur de génie. 2) Son rôle exact dans la pensée occidentale moderne, qu'elle soit religieuse ou non. M<sup>r</sup> R. Dupuy, franc-maçon, Grand Maître de la Grange Loge de France ; le Professeur Carrez, exégète Protestant ; le Révérend Père Grelot, exégète Catholique ; Si Hamza Boubaker, Recteur de l'Institut Musulman de France ; Jean Guittou, de l'Académie, historien ; Monsieur Eisenberg, exégète Judaïque ; Monsieur Aury de l'Institut positiviste Ernest Renan ; le Père de Serteau, jeune jésuite, Théolo-gien de l'Archevêché et le Révérend Père Bruckberger, aumônier de la Résistance ont animé les débats de Michel Lancelot sur ce thème. Michel a également réuni à son micro le mois dernier Jacques Prévert et Jean-Marc Tennberg, Tennberg ayant enregistré de nombreux poèmes de Prévert. En outre, chaque mercredi, il poursuit son émission spéciale intitulée « Radio Psychose » au cours de laquelle un psychana-lyste analyse un chanteur-auteur-compositeur à travers son œuvre. Parmi les récents invités, citons Pierre Barouh, Raymond Devos, Françoise Hardy et Claude Nougaro. A propos de « Toulouse », Claude Nougaro a dit : « J'ai vécu à Toulouse dans un quar-tier qui s'appelle le quartier des Minimes, un faubourg pauvre en ce temps-là, tous les émigrés de la Révolution Espa-gnole. Toulouse est une ville

désertique, sidéral, chargé de bruissements transparents, la « lente sucée du souffle », « batterie fugace ». La lente aspiration du vide. Effarement. Tourbillons. Messe écartelée. Jerks électroniques. Cheval. Femme. Slogans absorbés par la chevauchée d'amour. Abso-lument. Cœur battant sur rouages d'acier. Départ. Soleil étourdissant. Vagues. Transe. Râles. Mirage. A minuit, les bourgeois sont allés se coucher. Le théâtre s'installe pour la nuit. Le public est jeune. On se ballade selon l'humeur et l'acoustique de la scène aux corbeilles. Atmosphère d'Odéon culturel. Un étudiant a installé un matelas pneumatique et duvet. Chacun peut délirer, rêver, écouter, compter les paliers de la perception à l'état de veille. Pierre Henry a pris soin de ponctuer ses œuvres de commentaires descriptifs. L'his-toire importe peu ; mais la lecture de la musique permet

violente, j'ai donc été immédia-tement pris en charge par une certaine brutalité ». A propos d'« Armstrong », il a répondu au docteur : « C'est une chanson raciste car je suis raciste, pro-raciste, c'est-à-dire que j'aime les races dans la mesure où elles sont l'appari-tion du spectre créateur et spirituel qui ne m'a pas été apporté, par exemple, par ma race, la race française ». A propos du cinéma, il a rétorqué à Michel Lancelot : « Je suis un homme qui vit la nuit parce que la nuit, j'ai des possibilités de contact que je n'ai pas le jour. « Le cinéma », c'est l'histoire d'un garçon timide qui se fait son cinéma ». Quant à « La petite fille », c'est une femme mal-aimée qui s'enfuit en pleurant devant l'homme coupable dé-missionnaire. Il a confirmé que « Paris mai » était une chanson qui avait trouvé son amorce dans les événements de Paris ; mais que, bien plus qu'un malaise politique, c'était celui de l'homme, du jeune homme dans une société où il ne trouve plus sa place. « Le jeune homme dit : Je ne veux plus cracher dans la gueule à papa, c'est-à-dire je ne veux plus de conflit entre les générations. Ce n'est pas une chanson engagée mais au contraire la chanson du désengagement ». Au cours des semaines passées, l'animateur de Campus a aussi présenté plusieurs disques en exclusivité. Ainsi, le concerto pour piano de Beethoven dans un enregistrement allemand ex-traordinaire (disque Electrola). Interprétation dirigée par le plus grand chef d'orchestre actuel, Otto Klemperer ; les premiers titres de José Feliciano réalisés à Newport en 1964 (« La bamba », « I'm satisfied with my baby », etc...) ; et surtout, avant tout le monde... les trente titres du 33 t de Paul, John, George et Ringo. Enfin, Michel Lancelot continue à écrire la nuit ses deux pro-chains livres. Le premier sortira avant le printemps. Thème : La crise de civilisation : la violence est-elle une solution ?



de dépasser son propre envahissement et de diriger ses divagations où la fatigue ajoute son voile. Il y a un degré de saturation au-delà duquel l'écoute n'est plus possible. Pierre Henry en est conscient. Lui-même n'a pas « senti » et « interprété », de façon égale, toutes ses œuvres; mais il est présent; gestes mesurés. De temps à autre, il marche, lentement, mais rejoint très vite son tableau de bord. Une sorte de familiarité respectueuse s'installe. On a l'impression de vivre 26 heures avec le meilleur de sa vie. Elève de Messiaen, il a travaillé avec Pierre Schaeffer au Studio d'Essai de la Radiodiffusion Française. Depuis 1958, il travaille pour lui seul, créant le premier studio français indépendant consacré aux musiques expérimentales. Il a travaillé pour le cinéma (une trentaine de musiques de films, seize dessins animés réalisés avec Siné pour la télévision italienne, de très nombreux films publicitaires) pour le théâtre, notamment avec Béjart dont il est le musicien attitré. L'« Apocalypse de Jean » est sa première commande officielle. Quand on pense que Stockhausen a son « temple électronique » à Cologne, on se demande comment les stuks et les dorures et les balcons à l'italienne du théâtre de la Gaîté Lyrique ne se sont pas écroulés de stupeur sous les déferlements apocalyptiques de Pierre Henry. Cela aurait eu l'avantage de poser concrètement le problème de la création d'un lieu ouvert et enfin adapté, pour le créateur et le public, à la diffusion de la musique contemporaine. — FRANCOISE SÉLORON.

## Cap de nuit...

« C'étaient les prévisions météorologiques de l'Institut Royal Belge pour la journée de demain. Il est vingt-trois heures et huit minutes ».

La RTB, en quelques minutes, évolue de dix années. La voix anonyme et fade se fait. Désormais, un jingle — frais, tonifiant, dynamique, — annonce « Cap de Nuit ».

« Cap de Nuit », une émission pas comme les autres, du Sieur Benoît Quersin, en collaboration avec Christine et Marc-Henri Moulin. « Cap de Nuit », un an d'existence, et déjà toutes ses dents. Plus que nécessaire pour grignoter 43 secondes par ci, 39 secondes par là. Coincée entre l'interminable concert de Musique Classique, et l'heure fatale de l'interruption des programmes, « Cap de Nuit » s'est quand même imposé!

Emission de jazz assez spécialisée — chaque soir à 23 h, 250 mètres petites Ondes — « Cap de Nuit » s'est tout de suite ouverte aux différents styles de la « Musique d'aujourd'hui ». « Rock et Folk » a ainsi droit à son petit quart d'heure de bafouille.

Le patron, c'est Benoît Quersin. Un spécialiste de la musique ethnique. Aussi l'un des meilleurs contrebassistes de jazz. Il travailla avec Sidney Béchét, Bobby Jaspar, René Thomas. En 1961, il lançait le jazz à la RTB. Depuis, La Grande Maison a dû s'offrir un nouvel immeuble. Pour y caser le bureau A 121 et ses dépendances.

Benoît et son équipe ont récemment mis au point un super « Cap de Nuit », intitulé « Now ». Sur le troisième programme, chaque mercredi à 20 heures.

Christine. Elle ne connaît les disques que par leurs pochettes. Ancienne élève de Delvaux — en peinture monumentale —, elle se remarque par sa voix douce, caressante et sensuelle. Marc-Henri Moulin est le rédacteur en chef de « Musique d'aujourd'hui », dont il est avec Jo Dekmine, l'un des promoteurs. Musicien de jazz — pianiste — il a introduit le pop dans l'émission. Cap de Nuit donne le ton. La preuve? Connaissiez-vous Barry Booth? — JEAN-NOËL COGHE.

## le bloc-notes d'henri leproux

Le Golf Drouot, 2, rue Drouot, Paris-9<sup>e</sup> est ouvert tous les jours (sauf le mardi) de 15 h à 20 h, le vendredi de 21 h à 2 h et le samedi de 21 h à 5 h. Chaque mois Henri Leproux fait ici le point sur les activités de son célèbre club.

8 novembre : Le Bunch of Soul et le Royal Show, deux groupes de Soul.

9 et 10 novembre : Passage d'un groupe anglais, les Cherry Blossom Clinic et d'un des derniers orchestres de rhythm'n'blues, Le Harvey Brooke's Skuttle.

15 novembre : Retour d'un chanteur que l'on peut qualifier de professionnel averti, Jacky Gordon qui avait gravé il y a quelques années plusieurs disques chez Polydor et fait diverses tournées à l'étranger. Les Red and Blues et les Maginal Sound complétaient le programme.

16 et 17 novembre : Week-end de blues avec les Clashes et surtout les We Three qui ont la super-cote au Golf. Les We Three sont : J.-P. Auffredo, 15 ans, guitariste; Sylvain Duplant, bassiste et Armand Lederman, 18 ans, batteur.

22 novembre : Une formation dont le light-show fut particulièrement apprécié, les Frogeaters, anciens hippies, très connus dans la région parisienne et dans le Nord; dans le métier aussi, puisqu'ils ont participé à différentes émissions télévisées dont « Tilt Magazine ». Les Frogeaters partageaient la vedette avec les Cruciferius Lobenz, quatre jeunes auteurs-compositeurs-interprètes qui ont une couleur très personnelle.

23 et 24 novembre : Les Blues Makers et les We Three.

29 novembre : Gros succès de Robbie Lorr, qui était accompagnée par les Winton's, réunion d'anciens membres du Mayfair Group et des Murators. (A propos de Robbie Lorr, une question me trotte dans la tête : comment se fait-il qu'aucune maison de disques ne s'intéresse à elle? C'est à mon avis la meilleure chanteuse en France). Gros succès aussi pour Tony Gatt, un très bon chanteur anglais, soutenu par les Triffids.

JO  
chanteur des Variations



30 novembre et 1<sup>er</sup> décembre : quatre musiciens qui ont pris pour nom les Devotions. Johnny Hallyday est venu les entendre : il a particulièrement apprécié leur soliste. L'affiche de ce week-end était complétée par les Graceful Light, autre groupe de blues style anglais.

6 décembre : Bœuf monstre de blues patronné par le magasin d'instruments de musique, Music Center, bœuf présenté par Serge Morali. Cette soirée très réussie nous permet d'apprécier une dizaine de formations : les Devotions, les We Three, Le Cruciferius Lobenz, les Wimbles, ... et surtout les Variations, Papillon, bassiste de Johnny Hallyday et les Sandrana.

Les Variations sont quatre garçons : Jo, chanteur; Marc, soliste; Jacky, bassiste et Jacques, batteur. Ils venaient juste de tourner une séquence télévisée pour le show du 31 décembre sur la seconde chaîne et s'apprêtaient à partir dans la région de Mègeve afin d'y animer un club. Le 6 décembre au Golf Drouot, nous avons beaucoup aimé leurs versions de « If you need me » (Fats Domino), « Reconsider baby » (Presley, L. Fulson), « Rock me baby », (B.B. King).

Les Sandrana sont six garçons et deux filles, issus de milieux totalement différents ayant abandonné tout pour se consacrer à leur secte, secte dont le but est d'essayer de rétablir le théâtre ou plutôt de coopérer à sa progression. Ils pensent que le théâtre tel qu'il est actuellement ne correspond plus au goût des jeunes. Ainsi ont-ils constitué une communauté vivant selon des principes d'ascétisme dans une région abandonnée de la France (l'Aveyron). Les Sandrana luttent contre les excès, les drogues, les plaisirs imposés par notre société de consommation. Ces jeunes gens, dans la tradition des véritables hippies, puisqu'ils n'admettent aucun confort, ont voulu prouver que cette vie spirituelle n'était pas simplement individuelle, mais était aussi susceptible d'être vécue par un important groupe d'individus, comme le public du Golf Drouot. En utilisant le moins possible la parole dite intellectuelle, avec des sons, des bruits, des rythmes, ils ont réussi à établir un rapport cosmique entre les gens, la nature et eux-mêmes, rénovant ainsi le théâtre, en faisant un spectacle neuf et vivant. Souhaitons que les principes spirituels orientaux qu'ils utilisent pour créer ce « New Theatre » se développent dans notre pays.

7 et 8 décembre : Week-end dansant animé par le Tac Poum Système et les Clashes. Signalons avant de vous souhaiter une bonne année qu'à lieu tous les mercredis une réunion du Club Chouette. On a ainsi pu voir : Maurice Genevoix, secrétaire de l'Académie Française; Jean Richard et Antoine dont c'était la première visite au Golf Drouot.

## avis au rockers !

Poursuivant son œuvre : promouvoir des artistes rock jugés insuffisamment commerciaux auprès du grand public, Georges Collange a ouvert une souscription dont la clôture est fixée au 15 janvier pour le nouvel album « Rock and blues with Screamin' Jay Hawkins » que l'on ne pourra obtenir que par l'intermédiaire de son club en lui écrivant à son adresse : 10, avenue Paul - Delorme, 69 - Sathonay Camp. Screamin' Jay Hawkins est, rappelons-le, un chanteur qui

naquit en 1929 dans l'Ohio, fut d'abord boxeur avant d'enregistrer son premier disque en 1951, participa à divers galas en compagnie de Fats Domino et reste avant tout le créateur de « I put a spell on you » qui figure au menu de ce 33<sup>e</sup> complété par : Little Demon, Frenzy, Person to person, Alligator wine, Every thing I do is wrong, Give my boots and saddle, Swinglow sweet chariot, Ol' man river, Oh darling please forgive me, Yellow cat et Hong Kong. — J. B.

BUFFET  
Champion  
PARIS

18, 20, Passage du Grand Corf  
PARIS-2<sup>e</sup> - GUT. 88-77 et 78



## LE DERNIER TUBE AMÉRICAIN

En tête du HIT-PARADE  
SUZY Q

CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL



America - 45 Tours Single 17005  
Distribution MUSIDISC-EUROPE

Une certaine confusion s'est produite dans l'esprit de nos lecteurs au sujet des annonces parues en page 48 de notre numéro 23, la firme FUZZ (cambon-musique) nous prie de préciser que la proposition de remise de 25% ne saurait les engager, émanant d'une société complètement différente.



guitares  
amplis  
sonos  
effets spéciaux  
batteries  
orgues

tout ce matériel  
à votre disposition  
pour l'essayer seul  
ou en formation.

location  
location-vente  
occasion  
reprise

, une ambiance  
**fuzz**

dépositaire Fuzz à paris :  
cambon-musique, 49, rue cambon, paris 1<sup>er</sup> (face à l'olympia), tél. 742.93.57

## rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Bee Gees	1		Monsei-Studio Leloir
R & F Actualités	3 à 10		
José Artur	3	Kœchlin	Foulquier
Tom Paxton	4	Vassal	Ducourant
Cream	4	Boursier	
Presley	4	Barsamian	
Sylvie Vartan	5	Cristiani	Leloir
Jimmy Smith	5	Cullaz	Lejoir
F.R. David	5	Barsamian	
Pop potins	6	Jouffa	
Pentangle	7	Barsamian	
Brigitte Fontaine	7	Chatenier	X
New York	8	Villers	
Pierre Henry	9	Seloron	Massal
Telegrammes	14	Barsamian	
Courrier	16		
Référendum	18		
Beatles	20, 22, 23, 24, 25	Constantin Mohr, Kœchlin	Lionel Cyrollalanza Mathieu
Dick Rivers	27	Paringaux	Rancurel
Bee Gees	30	Cristiani	Monsei-Studio Leloir
Yippies	36	Vassal	Aronson
Disques	40		Leloir
Simon & Garfunkel	49	Barsamian	CBS
Eddy Mitchell	51	Barsamian	Leloir
Londres	53	Ducourant	Ducourant
Memphis Slim	57	Cullaz	
Disques du mois	59		

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>, Tél. : 674-44-82 et 71-37.

Parus mensuelle, Numéro 24, Janvier 1969.

Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin, et Jean Tranchot.

Service Photo : Jean-Pierre Leloir.

Abonnements : France et zone franc, 1 an (11 numéros) : 22,50 F - 6 mois (5 numéros) : 13 F.

Étranger : 1 an : 32,50 F français - 6 mois : 18 F français. Voir bulletin d'abonnement page 60.

Éditions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Directeur : Robert Soudet, Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin, Secrétaire Général : Jean Tranchot.

Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Editions du Kiosque 1968.

à l'avant-garde de la percussion

**ROGERS**  
U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

**CAISSE CLAIRE DYNA-SONIC**  
**ACCESSOIRES SWIV-O-MATIC**

Catalogue gratuit et adresse  
de nos revendeurs sur demande à

**SOCARO**

Importateur exclusif pour la France

18, rue La Vieuville, PARIS-18<sup>e</sup>  
Téléphone : 606-68-06



DAVE CLARK a choisi l'ensemble Londoner.





télégrammes

FRANCE

En 1969, ils misent sur : Julien Clerc, Simon & Garfunkel (Claude Chebel - ORTF) ; Gilles Dreu, Herbert Léonard (Michel Desrochers - Europe 1) ; Gilles Dreu, Janis Joplin (Jean-Bernard Hebey - RTL) ; Claude Nougaro, les Bee Gees (Gérard Klein - RTL) ; Claude Nougaro, José Feliciano (Michel Lancelot - Europe 1) ; Richie Havens, Laura Nyro (Pierre Lattès - ORTF) ; Beaucoup de journalistes ont fait leur mea culpa vis-à-vis de Sylvie Vartan suite à son passage à l'Olympia ; Jacques Brel est sorti sous les applaudissements des spectateurs du Théâtre des Champs-Élysées venus voir « L'homme de la Mancha » le dimanche 8 décembre ; Cinq rappels pour Guy Bontempelli lors de la première du Spectacle Régine-Devos à l'Olympia ; Eddy Mitchell, vedette d'un western (Taïaut-O-Tayaut) auquel participent aussi Antoine, François Hardy, Herbert Léonard et que l'on verra à la TV au début de l'année ; Les Sunlights, qui ont vendu plus de 150.000 exemplaires de « Quand on est musicien », démarrent très fort avec « Les majorettes » ; RCA VICTOR pense que 1969 sera l'année Noël Deschamps ; Jacques Loussier : concert à la Salle Pleyel le 6 février ; C'est Bernard Saussin, du Pop Club de José Artur qui a donné l'adaptation de « Que calor la vida » à Marie Laforêt, dont c'est le dernier succès ; Après un mois de tournée en province et en Italie, Vigon s'est produit à l'Alambic du Roy (Enghien) le 20 décembre devant la presse ; « Il neigeait sur le Danube bleu », dernier tube d'Herbert Léonard ; Nina Simone sort « I ain't got no »/« I got life », deux extraits de la comédie musicale « Hair » ; Françoise Hardy est apparue en brune aux cheveux courts sur le petit écran pour les fêtes de fin d'année ; Guy Marchand ferait le rallye de Monte-Carlo ; Nana Mouskouri part le 20 janvier pour trois mois aux États-Unis où elle participera à de nombreux galas et TV ; Gilles Dreu sera dans le programme Adamo-Nicoletta à partir du 8 janvier à l'Olympia ; Dick Rivers pense que les studios CBE sont mieux équipés que les studios anglais ; Jacques Dutronc a passé une bonne partie de décembre à faire

sa tournée des banlieues parisiennes ; Léo Ferré, à Bobino le 7 janvier, a mis en musique plusieurs poèmes d'Appolinaire ; Les Enfants Terribles ont renoué avec la tradition des chanteurs de rues en donnant des aubades dans plusieurs villes de province ; AZ a sorti pour les fêtes un 45 t d'un abbé : Noël Colombier, qui interprète « Bal de société » (style révolutionnaire) et « Merci Brassens » ; Le nouveau simple de Gilles Marchal : « La valse à quatre pattes » contient des aboiements de chiens et des cris d'enfants ; On verrait Raimon et Taj Mahal sur le petit écran le 22 janvier ; « Éloïse » (Barry Ryan) : tube de fin d'année chez Polydor ; Stone sort un nouveau 45 t : « Bonjour la vie » ; Hugues Aufray se repose actuellement dans sa nouvelle maison de campagne dans l'Ardeche ; Aznavour, de son côté, est parti en vacances à Papeete ; C'est Michel Polnareff qui a écrit la musique de « Rabelais », comédie musicale, mise en scène par Jean-Louis Barrault, que l'on peut voir à l'Élysée Montmartre ; Barclay sort un coffret de quatre 30 cm de Léo Ferré (Œuvre littéraire de Léo Ferré) ; « Joseph », titre principal du 45 t de Georges Moustaki ; Si les Français n'ont pu voir le Fleetwood Mac sur le petit écran, c'est parce que leur jeu de scène a été jugé trop obscène ; Eddy Mitchell, avant d'aller voir Sylvie Vartan à l'Olympia, a fait un tour au Golf Drouot, il a déclaré qu'il était très fier du téléphone installé dans la salle de bains de sa nouvelle propriété ; Énorme succès pour Jean-Christian Michel du 3 au 8 décembre à l'Abbaye de Saint-Victor (Marseille) ; Marie-Lore, quatre fois gagnante à Télé-Dimanche, chante « Chanson de Karola » dans le film « Mayerling » ; Dick Rivers vient de terminer son album « L'2 », comédie musicale pour laquelle il est accompagné par 70 musiciens et dont la musique est de Gérard Manset ; Musicoramas à l'Olympia en janvier : le 4, Sergio Mendès ; le 13, Nana Mouskouri et le 27, Claude Nougaro ; Toujours fana de foot ball, Antoine a donné le coup d'envoi du mach Red Star-Ajaccio ; Tous les 15 jours, Jean-Claude Thomas convie les habitués de l'Alambic du Roy à une sangria-partie ; Nino Ferrer a repris du poil de la bête avec « Mama dou mémé » ;

Le Marathon, groupe qui accompagne Herbert Léonard, a sorti un 45 t plein d'humour « Dee duck » ; Les premiers enregistrements de Vince Taylor ressortiraient chez Byg, firme de disques qui se consacre au rock, folk, blues et RNB de qualité ; Johnny Hallyday a confié à Henri Leproux qu'il était décidé à faire un maximum de british blues ; « La Simone », dernier simple de Leny Escudero ; Suite à son succès, la tournée de Serge Reggiani est prolongée jusqu'au 12 janvier ; Titre qui se détache sur le nouvel LP de Françoise Hardy : « Comment te dire adieu », signé Serge Gainsbourg ; Triomphe de Sullivan lors de son passage au Trident le 1<sup>er</sup> décembre ; Graeme Allwright, qui a vraiment la bougeotte, part deux ans, sac au dos, aux Indes ou au Mexique, tout dépendra de la première voiture qui le prendra ; Le Pop Club de José Artur a consacré une séquence importante à l'anniversaire de la mort d'Otis Redding le 9 décembre dernier ; Georges Chelon bat actuellement tous ses records de ventes disques ; Excellent : le premier 45 t français du Jethro Tull ; Julien Clerc : révélation de la tournée Adamo ; Quant à son compère, Gérard Manset, il vient de graver « Le père ».

GRANDE-BRETAGNE

Résultats du Référendum annuel du New Musical Express : Elvis Presley (1<sup>er</sup> chanteur mondial), Lulu (1<sup>re</sup> chanteuse) et les Beatles (1<sup>er</sup> groupe) ; Le producteur Mickie Most pense que Donovan est nettement en avance sur les Beatles dans ses enregistrements ; Les trois concerts publics des Beatles se dérouleraient vraisemblablement en janvier ; Les Gun, qui font un tabac avec « Race with the Devil », jouent « A day in the life » sur scène ; Stevie Nicks a particulièrement apprécié Ravi Shankar lors de son passage au Royal Festival Hall de Londres ; Les Move ont des ennuis avec la justice : on les accuse d'encourager la perversion ; Va-t-on vers la mode Ska (mélange de RNB et de Calyso) ? Les disques Pama sortent d'excellents titres dans ce genre ; Très bon démarrage, ici, des Aphrodites Child avec « Rain and tears » ; Barry Ryan a refusé des propositions cinématographiques pour se concentrer sur sa

télégrammes

carrière de chanteur ; John Lennon écrit un nouveau livre ; « Hey baby »/« When the train comes back », dernier 45 t des Chicken Shack ; James Taylor, nouveau chanteur lancé par Apple ; Les Beach Boys ont sorti « Bluebird over the mountain » qui coïncidera avec leur venue en Angleterre ; Donovan va se faire construire une propriété sur les terres qu'il vient d'acquérir en Écosse ; Les Pentangle se produiront dans l'enceinte de la Cathédrale de Coventry le 29 janvier ; Séparation du Traffic : on parlerait même d'une association Stevie Winwood-Eric Clapton ; Vince Melouney, ex-Bee Gees a formé son propre groupe qui va sortir un LP chez Apple ; Nouveau 33 t pour les Moody Blues enregistré en janvier ; Les Love Sculpture sont montés au hit-parade avec leur arrangement sur « La danse du sabre » de Katchaturian ; Julie Driscoll aurait choisi une composition de Mike Nesmith (Monkees) pour son prochain 45 t. Titre : « Listen to the band » ; « Point me to the sky », dernier simple des Nice ; Excellentes critiques dans les revues spécialisées pour « Sweet child », second album des Pentangle ; « Albatross », 45 t du Fleetwood Mac a fait son apparition au Top 30 du Melody Maker ; Super-succès à l'Albert Hall pour le concert d'adieu des Cream le 26 novembre 1968 ; Tandis que les Marmalade ont enregistré « Ob-la-di, Ob-la-da », Cliff Bennett s'est attaqué, lui, à un autre titre du nouvel LP des Beatles : « Back in the USSR » ; C'est le jazzman Ronnie Scott qui a découvert les Gun, trio originaire d'Ilford ; Marianne Faithfull et Yoko Ono ont perdu leurs bébés ; Barry Gibb malade, les Bee Gees ont dû interrompre leur dernière tournée allemande ; Jimi Hendrix se produira dans huit villes importantes britanniques en février ; Donovan au Royal Festival Hall de Londres le 31 janvier ; 53 mille Anglais ont vu la tournée Johnny Cash-Carl Perkins ; Jo-Ann Kelly : une nouvelle chanteuse de british blues dont on va parler cette année ; Brigitte Bardot, Jane Fonda, Taj Mahal, Traffic, John Lennon, les Who, Eric Clapton, Jethro Tull, les Who et Doctor John sont quelques-uns des invités de « Rock'n'roll circus », le programme TV produit par les Rolling Stones ; Le 5 avril, à l'Empire Pool de Wembley :

festival de Country and western. On compte sur la présence de Johnny Cash, Bobbie Gentry, Marty Robbins, Hank Locklin, Conway Twitty, Slim Whitman, etc... ; Grande tournée mondiale ce mois pour les Rolling Stones ; Triomphe pour le festival de blues du Melody Maker avec John Mayall, Aynsley Dunbar et Muddy Waters ; Junior Walker en Angleterre à partir du 10 janvier ; Les organisateurs du Festival de Jazz de Newport comptent sur la présence de Julie Driscoll, Brian Auger and The Trinity cet été ; « Blues from Laurel Canyon », nouveau LP de John Mayall.

ÉTATS-UNIS

Séparation des Animals : Eric Burdon va faire ses débuts cinématographiques, il vient d'écrire le scénario d'un western en instance de tournage. On dit même qu'il quitterait définitivement la chanson ; Les Jefferson Airplane, de leur côté, sont prévus pour le premier film américain de Jean-Luc Godard ; Les Canned Heat ont sorti un 45 t avec les Chipmunks pour Noël ; « Gloria 69 », dernier 45 t des Shadows of the Knight ; B.B. King a un programme de début d'année très chargé sur la Côte est ; Les Young Bloods : révélations du spectacle du Fillmore East alors que les Canned Heat et le Iron Butterfly étaient les têtes d'affiche ; Nouveaux 45 t country : Jerry Lee Lewis (To make love sweeter for you) et Conway Twitty (Darling, you know I wouldn't lie) ; Wilson Pickett a gravé « Hey Jude » et Arthur Conley, « Ob-la-di, Ob-la-da » ; Aretha Franklin, dans le plâtre, se produit actuellement en chaise roulante. On compte pourtant sur sa présence au MIDEM ; Le pianiste Herbie Hancock a quitté Miles Davis pour former son sextet ; Bob Dylan : rentrée sur scène au printemps. Il demande 50.000 dollars ; Little Richard et les Four Tops en Europe ce mois-ci ; Graham Nash, ex-Hollies ; Dave Crosby, ex-Byrds et Stephen Stills, ex-Buffalo Springfield ont formé un nouveau groupe ; Van Morrison vient de sortir un LP « Astral weeks » chez Warner Bros ; Fleetwood Mac en tournée ici jusqu'au 25 janvier ; Montée au Top 100 de « Season of the witch », compo-

sition de Donovan, par les Vanilla Fudge ; Retour de Dion avec « Abraham, Martin & John » ; Réveil de la Tamla au sommet des best-sellers avec Marvin Gaye, Stevie Wonder et les Supremes ; Les Iron Butterfly ont reçu un disque d'or pour les ventes de leur 33 t « In a gadda de vida » ; Jimi Hendrix a dit lors de son récent passage au Philharmonic Hall de New York : « Cela fait pas mal de temps que nous n'avons pas répété, alors faisons un bœuf ». Cela n'empêcha pas l'Experience de faire un triomphe ; On parle beaucoup à New York de Rod McKuen, chanteur-auteur-compositeur ; Gary Burton, élu jazzman de l'année au référendum de Down Beat ; Un RNB qui monte : « Rockin' in the same old boat » par Bobby Blue Bland ; José Feliciano ne veut pas retourner en Angleterre. Le gouvernement de ce pays lui interdit une dérogation à la quarantaine des animaux visiteurs, pour son chien ; Les Canned Heat traverseraient l'Atlantique pour participer au MIDEM ; Beaucoup de gens ont été voir Little Richard à l'Aladin Hotel de Las Vegas ; Les Gun seront sur la Côte ouest à la fin du mois ; Joan Baez, qui vient d'enregistrer 2 LPs country, s'est fait couper les cheveux ; Bill Haley enregistre maintenant chez United Artists ; Grosse publicité dans toutes les revues musicales pour les Pentangle ; Sur leur nouvel album (Love is), Eric Burdon et les Animals interprètent « River deep, mountain high » ; Slim Harpo a fait ses débuts newyorkais fin novembre au Steve Paul's Scene ; James Brown a réuni pas moins de 18.000 admirateurs au Madison Square Garden (New York) où il a triomphé ; « Le blues est ma seule âme, ma guitare, mon seul amour », a dit Bobbie Parker ; Après les succès remportés par les double-albums des Cream, Beatles et Jimi Hendrix, celui des Canned Heat « Living the blues » paraît voué au même sort ; Excellentes ventes pour Judy Collins avec « Both sides now » ; Les versions de « I put a spell on you » (Screamin' Jay Hawkins) par Arthur Brown et le Creedence Clearwater Revival ont fait leur apparition au Top 100 du Cashbox ; Diana Ross et les Supremes ont gravé plusieurs titres avec les Temptations. — JACQUES BARSAMIAN.

LES ÉDITIONS  
FRENCH MUSIC  
PRÉSENTENT  
LE DERNIER  
ALBUM  
DE  
CHARLES AZNAVOUR



Paroles de  
CHARLES AZNAVOUR  
Musiques de  
GEORGES GARVARENTZ  
Arrangements et Direction Musicale  
1. CLAUDE DENJEAN  
2. CHRISTIAN GAUBERT  
3. PAUL MAURIAT  
3. JE N'OUBLIERAI JAMAIS 5'10  
1. L'AMOUR 2'58  
2. LA LUMIÈRE 3'30  
2. DÉSORMAIS 3'06  
Photos  
Régie - CHARLES AZNAVOUR  
Intérieur - PATRICK BERTRAND  
Prise de son  
CLAUDE ACHALLE  
Réalisation artistique  
RICHARD MARSAN



PAROLES  
DE  
CHARLES AZNAVOUR  
MUSIQUES  
DE  
GEORGES GARVARENTZ

2 x 45 tours  
61.014 - 61.015



BLUES A POINT

J'ai fait un récent séjour en Angleterre, j'y ai vu quelques groupes plus qu'intéressants : Jethro Tull, qui est à mon avis la réplique anglaise du Captain Beefheart Band. Les quatre membres du groupe sont bourrés de talent, mais je pense surtout à Mick Abrahams, formidable soliste, excellent sur scène, et bien sûr aussi à Ian Anderson qui, à lui tout seul, est... un numéro. J'ai rapporté leur premier album « This was » (Island ILPS 9085) que j'ai aussitôt recommandé à mes amis. Et puis le ramage se rapporte au moins au plumage... — Aynsley Dunbar Retaliation, qui est l'un des nombreux disciples de Maître Mayall et certainement l'un des tout meilleurs avec Fleetwood Mac. Dunbar et sa bande ont sur scène un jeu étourdissant. J'espère toutefois que Mayall n'était pas dans la salle quand ils ont joué un « Dunbar quits » plutôt ironique. Enfin, après six mois d'obscurité, les voilà arrivés à point. (BYG Records 529.002).

A quand un petit mot (plus approfondi que les précédents) sur ces deux groupes ?

Amitiés à toute l'équipe.

Claude Vanzavelberg,  
18, rue Marcel-Leclerc,  
62 - Angres.

A quand ? A dans quelques pages, cher lecteur (Ph. P.).

ZAPPA BOMBE H

Passionnant, l'article sur les Mothers of Invention ; d'abord il nous éclaire une bonne fois sur l'ambition de ce groupe, dit provocant, à juste titre d'ailleurs puisqu'il est la synthèse sophistiquée d'une société ou plus généralement d'une civilisation malade. Venons-en à la théorie de Frank. Celui-ci suppose que la société, horrifiée de se voir sous ses véritables formes, crèvera d'elle-même. Belle théorie, indéniablement puisqu'elle ne nécessite aucune supposition. Si l'on considère aujourd'hui que la société se sait déjà malade et prête demain à guérir ou mourir : tout le monde « sent » que « cela ne tourne plus rond » et qu'il se passe quelque chose mais personne ne sait quoi. Nous vivons le crépuscule d'une civilisation de 2.000 ans d'âge.

Frank Zappa, à mon sens, se veut jouer le rôle de la bombe H.

Amitiés.

J.-Y. Harscoet,  
22 - Squiffiec.

**Zappa sophistiqué ? Allons bon. Et je ne crois pas, comme vous le faites, que la société se sache vraiment malade. Elle commence seulement à s'en apercevoir grâce, justement, à des gens comme Zappa. Les Mothers sont un miroir (à peine) déformant. Bien peu sont encore ceux qui osent s'y regarder.**

MASOCHISTES

Nous, lecteurs, en temps qu'avaleurs passifs d'articles (société de consommation !) avons un certain côté masochiste. Il nous plaît d'être bousculés dans nos idées toutes faites. Je voudrais un bouquin qui soit un peu ce que les Mothers sont à la musique : une permanente remise en question de nous et un miroir de nos refoulements. Une certaine violence, souvent véhémence, une certaine agressivité, un certain culte de l'insulte doivent se refléter dans vos articles ; ça nous changera des produits douceâtres et aseptisés que nous dilue la télévision. Ne soyez plus les anti-conformistes du conformisme ; mouillez-vous, jetez-vous à l'eau à fond ; je suis sûr que ça rapporte. Salut.

Bertrand Gonon,

Les Granettes,

13 - Aix-en-Provence.

**Un « Enragé » de la pop-music, en somme. Bonne idée, mais croyez-vous que nous pourrions tous retrouver du travail... d'ici deux ou trois mois ? Et puis je ne crois pas que nous soyons aussi conformistes que vous le laissez entendre. Pourquoi assassiner d'un seul coup la petite graine qui pousse ?**

J'AIME

Chers Messieurs, comme d'habitude de bonnes et de moins bonnes choses

dans votre dernier numéro (n° 23). Je trouve d'abord — aussi bien au nom d'un jugement objectif qu'au nom de mes goûts personnels — que Sylvie Vartan n'a pas sa place dans Rock & Folk. Certes, elle a énormément progressé, certes ses chansons font preuve d'une « certaine » qualité, mais croyez-vous qu'il y ait dans sa musique une quelconque recherche transcendante qui justifie sa présence dans Rock & Folk ? Vous me direz que, si ce « canard » n'était réservé qu'aux gens pratiquant réellement une sérieuse et profonde recherche musicale, il y aurait très peu de noms au sommaire de votre magazine. C'est vrai. Je considère personnellement que Rock & Folk devrait être essentiellement fait pour dissenter sur des musiques comme celles des Cream, du Jefferson Airplane, Pink Floyd, Soft Machine, Jimi Hendrix et de quelques autres encore. Bien sûr, tout cela n'est pas très commercial, mais c'est tellement meilleur ! Vous êtes obligés d'en convenir. Les deux meilleurs articles de votre dernier numéro me semblent être « Yellow Submarine » de l'excellent Alain Dister, et l'article du non moins excellent Philippe Paringaux sur le LP « Cheap Thrills » du « Big Brother et son Holding Company ». Pour terminer, sachez que j'ai 20 ans et suis étudiant en 2<sup>e</sup> année de Lettres, pour vous montrer qu'on peut avoir 20 ans, être étudiant en Lettres, habiter la province française qui plus est — et aimer — que dis-je ? adorer ! — les Cream et le Jefferson Airplane — c'est d'ailleurs la preuve de la valeur réelle de cette musique. Bien sincèrement à vous.

Olivier Bulard,

11, rue Cubain,

45 - Angers

**La preuve ? je vous trouve bien immodeste... Mais je suis d'accord avec vous.**

QUI EST VINCE ?

Il y a quelques temps, au cours d'une soirée consacrée au rock à la T.V., un des musiciens de Vince Taylor déclarait : « Maintenant Vince dort toute la journée, quand il se lève, il mange des œufs, il se nourrit presque exclusivement d'œufs. Ensuite il va chanter quand il en a l'occasion et se recouche »... Pour l'homme de la rue, Vince Taylor est un chanteur maudit, c'est celui qui a saccagé le Palais des Sports, c'est l'idole des mauvais garçons, ou encore c'est un drogué.

Dix ans de mensonges et de publicité honteuse, quand cela cessera-t-il ? Qui êtes-vous Vince Taylor ?

**Un homme qui n'a plus ni foi, ni ambition, peut-être... Mais il n'est pas le seul responsable, c'est exact.**

ELECTRIC LAYLAND

Je tiens tout d'abord à vous remercier

pour tous les articles que vous avez pu écrire jusqu'à ce jour sur Jimi Hendrix. J'espère que vous parlerez de son « Electric Ladyland » dans votre prochain numéro ; j'aimerais également quelques précisions sur les querelles entre Jimi et Noël Redding. Est-ce dû au fait que Noël était avant soliste ? Et pour quand un Jimi Hendrix Fan's Club en France ? Je ne tiens pas à ce que ma lettre paraisse, mais je veux seulement vous montrer que les fans d'Hendrix sont plus nombreux que l'on croit.

**Votre lettre paraît. Et un article sur Hendrix. Nous comblons nos lecteurs. Quant aux querelles entre Hendrix et ses accompagnateurs, elles n'ont pas grande importance dans la mesure où il n'y a qu'un Jimi Hendrix et beaucoup de Redding ou de Mitchell de par le monde de la pop-music.**

EDDY FANS CLUBS

Messieurs, nous tenons tout particulièrement à vous remercier aujourd'hui. Oui, car grâce à votre soutien les jeunes fans de Schmoll pourront voir la naissance de leur Club ; en effet le « Eddy Mitchell's World Fan Club » ouvrira ses portes au mois de janvier 1969, et c'est à vous et à vos sympathiques lecteurs que nous devons cette réussite. Donc, un grand merci au nom de tous les amis d'Eddy Mitchell. Amitiés les plus... Schmoll.

Freddy Krausshaar,

38b, route de Hausbergen,

67 - Schiltigheim.

VRAIE MUSIQUE

Il serait sans doute excellent que Rock & Folk élimine certains chanteurs moyens pour se consacrer à des artistes comme les Cream, le Jefferson Airplane, le Pink Floyd, John Mayall, Jimi Hendrix Expérience et autres groupes Underground ainsi qu'aux Folk Singers. Tous ces gens-là font de la vraie musique.

Eudes Bulard,

11, rue Cubain,

45 - Angers.

**Sélectionner, d'accord. Tomber dans le sectarisme, non. Il est probable que d'autres lecteurs qualifieraient les artistes que vous citez de « moyens ». Mais ce numéro devrait vous satisfaire, si vous n'êtes pas de ceux qui crachent toujours dans leur soupe, même (surtout) quand elle est bonne.**

Le 20 janvier  
à l'Olympia, musico-  
rama

RAIMON

OFFRE SPÉCIALE

**Profitez de notre tarif d'abonnement inchangé depuis deux ans pour vous abonner en janvier avant le changement de prix (30 F. février). Pour 22,50 F., vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et vous pourrez choisir quatre n° anciens ou recevoir les trois prochains n° du « Métier ».**

**Remplissez ou recopiez le bon que vous trouverez page 66 en précisant votre choix.**

# LE METIER

Tout le métier en parle : le supplément mensuel de Rock & Folk, uniquement diffusé sur abonnement, est devenu en six mois l'organe de presse indispensable au Show Business. Disque, Radio, Télévision, Auteurs, Interprètes, Compositeurs, Éditeurs, Musiciens, Imprésarios, Le Métier en parle. Pour 50 F par an, vous recevrez tous les mois votre « Rock & Folk » habituel avec le cahier « Le Métier » encarté au centre. Au sommaire du numéro de janvier : Musique et cinéma. Qui diffuse quoi ? Nouvelles de Mandy Music. La structure des ventes à Prisunic. La photographie selon Jean-Pierre Leloir. Le palmarès de l'Académie du Disque Français. Les disques Byg. Le marché des disques d'enfants. Georges Garvarentz et French Music. Simple ou EP ? par Bernard Guerby. 2 disques d'or à la D.G.G. Interview de Pierre Bourgoin, directeur de production de Pathé-Marconi. Un coup réussi à la C.E.D. : J.C. Michel. Le programme de la conférence internationale de la musique des Bahamas et le hit-parade national.

## BULLETIN D'ABONNEMENT SPÉCIAL

" Rock & Folk " + " Le Métier " (à remplir ou à recopier)

NOM : ..... Prénom : .....

Adresse : ..... Profession : .....

Je désire recevoir pendant 1 an — 6 mois (1) Rock & Folk (11 ou 6 n°) et son supplément " Métier " à partir du mois de ..... Ci-joint la somme de ..... que je verse par chèque bancaire — chèque postal ou mandat aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> (C.C.P. Paris 1964-22).

Tarif d'abonnement " Rock & Folk " + " Le Métier " (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres Pays	32,50 FF	60 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.

(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.



# REFERENDUM

Mes dix artistes Rock & Folk préférés sont actuellement :

1. ....
2. ....
3. ....
4. ....
5. ....
6. ....
7. ....
8. ....
9. ....
10. ....

(sans distinction entre chanteurs, chanteuses, duos et groupes, qu'ils soient français ou étrangers).

Mes cinq titres favoris sont :

1. ....
2. ....
3. ....
4. ....
5. ....

(Titres extraits des disques chroniqués dans Rock & Folk, du numéro de Janvier 1968 au numéro de Décembre 1968 inclus).

Mes trois 33 t. favoris sont :

1. ....
2. ....
3. ....

(Albums 33 t. chroniqués dans Rock & Folk, du numéro de Janvier 1968 au numéro de Décembre 1968 inclus).

Bulletin de :

Monsieur (ou Mademoiselle) .....

Habitant .....

Age .....

Profession .....

(à envoyer à "Référéndum 1969", Rock & Folk, 14, rue Chaptal, PARIS-9<sup>e</sup>, avant le 1<sup>er</sup> Février 1969).

## R'N'B

### POP MUSIC

# G'ALBUM LE PLUS FANTASTIQUE DE JAMES BROWN



**JAMES BROWN**  
"SAY IT LOUD"  
421 403  
45 T. simple



**JAMES BROWN** "LIVE AT THE APOLLO. VOL. 2"  
un album 2 x 30 cm - GU.  
658.109/110



**N° 1 en Angleterre**  
**BARRY RYAN**  
"ELOISE"  
M.G.M. 61620  
45 T. simple



**RAYMOND FROGGATT**  
"THE RED BALLOON"  
(Callow-Ja-Vita)  
421 408  
45 T. simple



**THE WHO**  
"MAGIC BUS"  
421 407  
45 T. simple



**MAGIC LANTERNS**  
"SHAME-SHAME"  
421 409  
45 T. simple



**JULIE DRISCOLL**  
**BRIAN AUGER**  
"ROAD TO CAIRO"  
421 405  
45 T. simple



**polydor**



La chose se passe comme ça. Le disque des Beatles va sortir... L'Événement est immanquablement précédé d'un courant d'ensemble de méfiance et de suspicion (Les Beatles, vous savez, finalement... vingt-cinq ans, ça compte... pas très bons musiciens... Ils vont peut-être se casser la figure — sous-entendu, s'ils pouvaient se la casser, ça ferait toujours un sujet de conversation).

Puis, Mouvement n° 2. Quelques privilégiés L'entendent. Fébrilement dans l'heure G.M.T. qui suit, ils pondent leur papier : « Merveilleux, les Beatles sont allés **encore** plus loin... ». C'est qu'il est trop dur de tuer les Beatles — véritable surmoi de la pop-music. Deux ou trois titres « commerciaux » (si vous voyez ce que je veux dire) traînant l'album comme une locomotive, les Beatles sont « **vraiment** » perçus

comme étant à l'extrême pointe de la plus vachement avant-garde de la pop-music.

Le processus s'est évidemment répété cette fois-ci. Dans le cadre de notre grande croisade pour l'information objective, nous insistons : Les Beatles ne sont pas l'avant-garde de la pop-music.

Question : l'ont-ils été un jour ?

Deuxième question : est-ce que cette constatation implique qu'ils soient soudain devenus très, très mauvais ?

« Sergeant Peppers » : on peut effectivement parler de pop music d'avant-garde. Disque historique, où les conceptions musicales des Beatles font un bond en avant. On trouvait déjà dans « Rubber soul » (et en particulier dans le très beau « Norwegian Wood ») quelques lignes directrices de cet album, mais ces éléments épars sont ici réorganisés de telle sorte qu'ils dessinent un monde musical entièrement nouveau et que Sergeant Peppers agit finalement comme **coupure**. Coupure pour les Beatles, il l'est aussi pour le monde de la pop-music dans son ensemble, donnant une impulsion formidable à un courant musical d'avant-garde (et offrant à ces groupes la possibilité de s'exprimer en créant un précédent). Pour la première fois, nous avions une œuvre « complète » avec un début et une fin, c'est-à-dire par une

simple succession de morceaux... Après Sergeant, on n'a plus le droit de s'appeler Beach Boys ou Monkees.

... Un temps. Moderato Cantabile...

De nouveaux groupes, jouant une nouvelle musique, ont surgi ; quelques-uns formidables musiciens (Mothers, Hendrix) ; avec des conceptions musicales neuves (Jefferson, Doors). L'arbre de la pop-music s'est diversifié et élargi. Les

Beatles sont peut-être sur une haute branche, mais il y a d'autres branches. La modernité, c'est les Mothers, c'est aussi Canned Heat. Et, pendant un an et demi, les Beatles se sont tus. Puis, ce double album. La pochette d'abord, lisse et blanche. On aurait tort de voir là simple gag ou désir de se singulariser. Dans la recherche et la sophistication qui est de règle dans la création des pochettes, qu'auraient-ils pu faire sinon **un peu plus ou un peu mieux** que les autres. Ils n'ont pas joué le jeu.

Devant cette étendue blanche, je n'irai pas jusqu'à parler de destruction de l'œuvre, mais, dès la pochette, s'esquissent les deux directions de la Beatles Music 1968 : l'ironie et le constat d'échec.

Et cette ironie, nous la trouvons présente tout au long des trente morceaux qui composent l'album. Toutes les tendances de la pop-music sont passées en revue, et mises en boîte, plutôt gentiment d'ailleurs. Tour à tour les Beach Boys, Tyrannosaurus Rex, les Platters, Canned Heat, Bob Dylan défilent en images sonores. Le procédé est assez déchirant, quand il est le fait de ceux dont la préoccupation essentielle était

# DIX ANS APRES

jusqu'à maintenant la création musicale et non le commentaire ironique. Or il se trouve que ce commentaire est **aussi** de la musique. Il ne s'agit pas pour les Beatles de citer ou de plagier. Chaque chanson est un concentré du système du ou des artistes visés, un comprimé réduit à une seule chanson. Dylan aurait très bien pu écrire « Rocky Raccoon », mais les Beatles introduisent une distanciation, et une distorsion de l'univers de Dylan tel qu'il est résumé dans cette chanson, qui fait que « Rocky Raccoon » est bien une chanson des Beatles. L'invention se reporte alors surtout au niveau des textes, dans lesquels John Lennon introduit une subversion du langage tout entier de la

**En 1959, les Beatles travaillaient déjà. Dix ans plus tard, un disque et un livre paraissent : c'est l'occasion d'un bilan à propos de ceux qui symbolisent la pop-music.**

pop-music, le déviant de son sens traditionnel, le pervertissant dans une direction à peine symbolique (« Happiness is a warm gun »). Les réussites sont souvent superbes et hilarantes (« Black bird », satire du « folk » américain, guitare indigente, rythme tragiquement monotone, répétition de la même phrase stupide...).



**Toutes les tendances  
de la pop-music  
gentiment  
mises en boîte.**



Les exceptions sont rares et sont le plus souvent le fait de George Harrison qui exprime avec complaisance sa petite philosophie bien réactionnaire (« Piggies » : l'humanité est sale, bête et répugnante...). Et quand les Beatles ne jettent pas ce regard déformant sur le monde qui les entoure, c'est leur propre musique qu'ils tournent en dérision, et ça n'en devient que plus intéressant : « Glass Onion », « I'm so tired », avec un peu trop de mièvrerie à la McCartney, et surtout « Revolution n° 1 ». Cette dernière chanson, à mon avis fort médiocre dans la version du 45 t simple, fonctionnait comme une profession de foi d'une agressivité bien pensante. Le message (fais pas de politique, mon garçon, fais d'abord le clair dans ton esprit... etc...) est ici distordu et ridiculisé par un rythme lymphatique, copieusement agrémenté de « Choubidou oh », dans le plus pur style gominé. Subversion plus efficace à mon sens que « l'incitation à la violence » de « Street fighting man », ridiculisation de la politique des gouvernements occidentaux à l'égard de la jeunesse et du camouflage de l'idéologie dominante en philosophie hindoue ou n'importe quoi hippie (un peu le genre : « Participez, choubidou-bidou oh ! ! ! »).

Les trouvailles techniques qui ne manquent pas dans cet album et qui ont un peu tendance à prendre le premier plan n'en sont pas la nouveauté. Son originalité à mon avis, c'est un changement d'optique dans la musique des Beatles. Ce disque est une véritable analyse mythologique de la pop-music moderne.

Ou plutôt, il serait cela. Mais « Revolution n° 9 » est là, qui remet en cause tout ce beau système. Œuvre difficile et assez unanimement honnie, considérée par beaucoup comme un « private joke ». Pourtant « n° 9 » n'est pas très loin, finalement, de Pierre Henry et d'autres compositeurs de musique moderne. Œuvre collective, véritable pièce de musique surréaliste faite de collages opposant des chants d'Église et des bruits de manifestations et de rafales de mitrailleuses, pendant que revient, comme un leitmotiv, le même motif musical monté à l'envers, ponctué par la voix froide et ironique d'un speaker. C'est très beau. Mais surtout, les Beatles touchent là à un continent musical nouveau.

Le problème se pose alors. Le public suivra-t-il les Beatles là où ils vont ? Il est probable que « n° 9 » sera copié, son idée reprise et négociée par d'autres.

Mais qu'en sera-t-il d'un disque entier avec cette musique (un peu ce qu'ont tenté ensemble John et Yoko Ono dans leur album censuré par les curés anglais et leurs antennes commerciales ?) L'album ne pouvait se terminer sur « n° 9 », les Beatles ont toujours su ménager leurs amateurs. « Good night », dérision suprême de tout ce qui précède, y compris « Revolution n° 9 » que sa proximité transforme complètement. Car après « Revolution n° 9 », il n'y avait rien d'autre à dire que « Good Night ». On s'aperçoit alors que les Beatles sont peut-être un peu plus loin qu'il était prétendu dans Rock & Folk le mois dernier. Fin d'autocritique. — PHILIPPE CONSTANTIN.

**... et  
critique de  
Kurt Mohr**

Back in the U.S.S.R. Dear Prudence. Glass Onion. Ob-la-di Ob-la-da. Wild honey pie. The continuing story of Bungalow Bill. While my guitar gently weeps. Happiness is a warm gun.

**A chaque  
nouvelle audition,  
de nouvelles  
trouvailles.**



Martha my dear. I'm so tired. Blackbird. Piggies. Rocky raccoon. Don't pass me by. Why don't we do it in the road. I will. Julia. Birthday. Yer blues. Mother nature's son. Everybody's got something to hide except me and my monkey. Sexy Sadie. Helter skelter. Long long long. Revolution I. Honey pie. Savoy truffle. Cry baby cry. Revolution 9. Good night.

APPLE SMO 2.051 & 2.052 (2 x 30 cm - 45,80 F).

Voici donc LE nouveau Beatles tant attendu. Pochette d'un blanc immaculé contenant (voyons-voir tout ça) : quatre très belles photos individuelles de chaque Beatle (quand donc les imbéciles cesseront-ils de ricaner chaque fois qu'ils voient l'effigie d'un Beatle ? Réponse : jamais !) ; ensuite, un grand dépliant avec un fouillis de photos genre fan-club, au verso, toutes les paroles ; enfin — on y vient — les deux disques. Habitué comme on l'a été par eux, à une véritable explosion de talent, une escalade parallèle du mysticisme et des moyens techniques, la première audition laisse quelque peu perplexe. Ne serait-ce pas un peu « léger » ? On réécoute, on se cherche des explications. On se raccroche à plusieurs plages fort belles, ou ravissantes, ou intrigantes, qu'on réentendra avec plaisir, pour sûr. Mais

enfin, ce n'est quand même pas le grand pied, on garde sa lucidité. C'est par rapport à eux-mêmes, à leurs productions antécédentes, que les Beatles déçoivent quelque peu dans leur dernier recueil.

Les explications ? C'est à dessein que les Beatles ont fait marche arrière, qu'ils en sont revenus (dans plusieurs plages) au style « rock » de leurs débuts. Qu'ils recherchent plus de simplicité, un accompagnement à la guitare sèche, évoquant le folk-song. Le délire ? Mais vous êtes servi : en mini avec « Wild honey pie » et en maxi avec « Revolution number nine » (et je l'aime beaucoup, celui-là !). C'est le clin d'œil à celui-ci, le coup de chapeau à celui-là. Tout cela, c'est vrai, c'est réussi et raffiné, mais n'est-ce pas en fin de compte de la musique au second degré ? L'imitation ou l'allusion n'aura jamais la force d'impact de la création véritable. Avec « Sergeant Pepper » on commençait par se défoncer, on se posait les questions ensuite. « Hey Jude », sans commentaires : quelques auditions ont suffi pour l'élever au rang d'un monument, d'un cantique.

Cette fois-ci le verdict est moins net. On écoute et l'on réécoute. C'est déjà beaucoup, car des médiocrités, à ce taux-là, deviendraient vite insupportables.

Avec le nouveau Beatles, c'est loin d'être le cas. Au contraire. A chaque nouvelle audition on y découvre de nouvelles astuces, de nouvelles significations. Si l'on recherche une interprétation à cette musique — et cela demeure pour moi l'un de ses principaux attraits — la compréhension des paroles revêt évidemment une importance primordiale. Sont à considérer non seulement les paroles en elles-mêmes, mais la façon dont elles sont exposées, tantôt ironique, tantôt véridique.

On pourrait ainsi catégoriser les pièces de ce recueil en deux groupes : les positives (chants d'amour) et les négatives (description de la stupidité humaine sous différents aspects). L'objet de l'amour — cela me paraît assez frappant — semble être moins telle ou telle personne physique (qu'elle s'appelle Prudence, Martha ou Julia), mais bien plutôt cette abstraction qu'on nomme Vérité ou Sagesse. En effet, les rythmes violents, les sonorités criardes, les Beatles les emploient avant tout pour décrire le ridicule et le cauchemar d'une société décadente, y compris leurs propres errements. Au contraire, pour les chants d'amour (y compris celui dédié à Sexy Sadie), ils évoquent une atmosphère de sérénité, de contemplation et de bonheur. « Viens avec moi



Ringo Starr, Roman Polanski, Sharon Tate



Paul Boyd, George Harrison



## Le défolement de la jeunesse sur le dos des quatre garçons



### Un livre très officiel

et ouvre tes yeux » disent-ils à Prudence. Ce n'est pas à ses cuisses qu'ils font allusion ! Et Sexy Sadie, « la plus désirable de toutes : qu'as-tu donc fait, tu as enfreint les règles et t'es réveillée à la ronde. » Ce doux reproche ne s'adresse-t-il pas plutôt à la Vérité, qui par le truchement du LSD a voulu bousculer les étapes, créant le désarroi parmi des esprits non encore parvenus à la maturité ?

Les allusions, plus ou moins voilées, fourmillent dans ce recueil et l'on perdrait sûrement son temps à vouloir assigner à toutes une signification précise. Mais le fait est là : ce disque donne lieu à la réflexion. Chacun peut l'interpréter à sa manière. J'y trouve pour ma part beaucoup de beauté, beaucoup de sagesse même. Sur un plan purement musical, il n'est peut-être pas la super bombe H qu'on avait attendue. On se rattrape par contre sur le plan spirituel.

A travers tout le monde, une partie croissante de la jeune génération est écoeurée par le fiasco de l'aurorité morale au pouvoir et recherche de nouveaux prophètes, de nouveaux porte-parole. Les Beatles, eux, ont certainement leur mot à dire. Ils se feront entendre loin et pendant longtemps. — KURT MOHR.

Admirez l'à-propos de l'éditeur qui ajoute sur la couverture du « Beatles, leur biographie officielle par Hunter Davies » : « Dans la même collection : « Sheila par Sheila », le livre le plus dans le vent de la saison ». Aie, aie, aie ! Où allons-nous, pauvres Français amateurs de goulantes, rengaines et autres polkas pas piquées des vers ? Oyez, oyez la légende des quatre voyous de Liverpool. Fils d'ouvriers, issus de foyers désunis, à demi-orphelins, en pleine période Teddy Boy, ils ne s'inscrivent pas à proprement parler dans le droit chemin.

John Lennon faisait pipi dans le bureau du proviseur et injuriait tout le monde. Un cancre fier. Paul McCartney dessinait des cochonneries et rêvait à autre chose. Un cancre honteux. George Harrison ne pensait qu'à se faire remar-

quer et dormait en classe. Un cancre obstiné. Quant à Ringo Starr, il passa son enfance dans les maladies et apprit à lire sur le tard. Un cancre à excuses. Il n'est pas nécessaire d'être nul en classe pour devenir un grand artiste, mais les Liverpoolsiens furent tous des inadaptés. Incompris de leur entourage. John réagissait par la révolte active, Paul se noyait dans l'imagination, George coulait dans la passivité, Ringo se vautrait dans l'ignorance. Les premiers accents du rock'n'roll furent comme un appel aux armes.

Alors il y eut Stuart Sutcliffe, dont on murmure qu'il fut le plus doué des premiers Beatles, les Quarrymen. Il mourut d'une hémorragie cérébrale, encore pleuré par sa fiancée Astrud — la petite Allemande qui leur donna l'idée de troquer leur coiffure Elvis pour des franges « à la française ». Il y eut Pete Best, le premier batteur dont ils se débarrassèrent pour des raisons extra-professionnelles — ils aimaient bien Ringo et son air malheureux. Il y eut beaucoup d'efforts pour percer, bien des déceptions, énormément de travail. Oh, nous étions loin des Monkees préfabriqués, des Bee Gees venus après coup.

La Beatlemania fut un moment de folie, le défolement total de la jeunesse

troublée sur le dos des quatre garçons. Ils n'en gardent pas un bon souvenir ; aucun concert ne les a emballés ; il n'en reste qu'une suite de hurlements, de courses éperdues, de problèmes de sécurité. Ringo ne s'entendait même pas jouer.

Il fallait que cesse la Beatlemania et les tournées pour que s'épanouisse le talent et la personnalité des Beatles. Les quatre incultes auront des emballages, des passions qui peuvent faire sourire les esprits rationnels. Au travers de leurs engouements s'est cependant dessinée la recherche toujours plus poussée d'une raison d'être et de travailler : on ne peut pas dire que les idées actuelles des Beatles soient antipathiques, on ne peut pas dire que leur musique ait regressé. Au contraire. Leur dernier album explose de joliesse achevée, de raffinement acoustique, mais aussi d'ironie lucide, de saillies spirituelles. Effets savamment dosés, trouvailles bien placées, tout contribue à rendre logique, naturel, sensible ce résultat d'une montagne d'expériences. Et je me garderais de soutenir que le talent du tandem Lennon-McCartney est inférieur à celui des merveilleux auteurs de mélodies en l'Amérique des années 30 : Vincent Youmans, Jerome Kern, Carmichael, Gershwin, Cole

## Un souffle que l'on ne retrouve chez aucun autre groupe.



### Des propos très divers

Porter — dont les thèmes continuent une glorieuse carrière. Je m'interrogerais aussi sur le climat sonore mis au point par les Beatles : est-il moins valable que la période « bleue » de Duke Ellington, délicieuse soupe au-delà du consommé courant ?...

Cela, le livre de Hunter Davies ne le souligne pas. L'auteur a fait un travail remarquable de consciencieuse précision et, à cet égard, le livre est passionnant. Si Davies va jusqu'à décrire la manière dont travaillent les Beatles — farfelue, irrationnelle, obsédée — il s'arrête au stade du commentaire critique. Ce n'était sans doute pas dans l'objectif du livre. Quant à la traduction, moyenne au début, elle va de mal en pis au fur et à mesure du livre. Je sais bien que Davies n'a pas voulu faire d'effets de style mais, à la fin, les déclarations des Beatles (déjà parfois confuses, ils ont les idées qui se bousculent au portillon) dégénèrent en vrai galimatias. Le traducteur a dû trop fumer de hash en écoutant « A day in the life ». — PHILIPPE KŒCHLIN.

P.S. - Après vingt auditions du double album dont parle plus haut notre ami Kurt Mohr, il me semble évident qu'il n'y a aucune baisse de qualité. Au contraire.

La parution d'un recueil aussi important que celui des Beatles appelle inévitablement des commentaires. Pressés par le temps, une semaine à peine après la publication des disques, aucune des personnes interrogées n'avait encore pu l'écouter en entier. L'occasion n'en était pas moins propice pour recueillir leur opinion sur les Beatles et sur l'évolution de la pop-music en général.

**MICHEL COLOMBIER**, pianiste, compositeur-arrangeur et chef d'orchestre. Chez lui, confortable appartement du XVI<sup>e</sup>, piano à queue, partitions, disques, re-partitions... et coups de téléphone. Les disques, c'est vrai, ils sont là, y compris les tous derniers, l'album des Beatles, les Mothers of Invention, Janis Joplin. L'enthousiasme n'est donc pas feint, puisqu'il vient de les acheter, dès leur parution.



Yoko Ono, Brian Jones, John Lennon.



Paul McCartney.



— Le Beatles? Je n'ai pas encore eu le temps d'écouter plus loin que la deuxième plage (« Dear Prudence »). Elle m'a beaucoup plu. Je crois qu'il y a chez les Beatles un souffle qu'on ne retrouve chez aucun autre groupe. Je ne sais pas ce que j'en penserai dans un mois, car souvent, les morceaux qui laissent la plus forte impression à la première audition finissent par lasser plus vite que d'autres. Cela tend à prouver que les Beatles ne s'abaissent pas à faire des effets faciles et que c'est à nous d'aller vers eux, d'essayer de les comprendre. Ils me donnent l'impression — peut-être que je me trompe? — qu'ils ne font jamais du disque pour en vendre, mais simplement parce qu'ils aiment ça, parce que c'est comme ça qu'ils ressentent la musique. — Trouvez-vous que leurs arrangements sont très élaborés? Pensez-vous qu'ils doivent passer beaucoup de temps au studio pour y apporter des perfectionnements?

— A vrai dire, c'est très difficile à juger. Je puis vous dire par propre expérience qu'un arrangement effectué en une heure peut donner l'impression d'être le fruit d'un travail énorme. Par ailleurs, un arrangement fort sobre peut être le résultat de longues recherches.

— Connaissez-vous le dernier disque du Pink Floyd, « Saucer full of secrets »?

— Non, mais j'ai vu le groupe à la télé et je ne peux pas dire que j'en raffole particulièrement. Leur musique est évidemment très bien faite, mais il me semble qu'ils sont trop systématiquement orientés vers la recherche de l'effet. Je pense que le talent véritable peut toujours arriver à s'exprimer simplement.

— Et les Mothers of Invention?

— Il est difficile de savoir où ils veulent en venir exactement. Ils sont évidemment très destructifs et s'en prennent à tous les aspects de la société, y compris peut-être à eux-mêmes. Mais ils sont très musiciens, s'aventurant dans tous les domaines de la musique, du jazz jusqu'à la recherche contemporaine. Je trouve cela très sympathique.

— Vous vous inspirez beaucoup de groupes ou d'arrangeurs?

— Cela dépend. Il est évidemment inévitable de happer ça et là quelques idées au passage. On ne crée jamais à partir de rien. Je ne pense jamais à « faire du Beatles » ou « faire du Bacharach », si c'est cela que vous entendez. Par contre, j'aime bien, avant de me mettre au travail, à me plonger dans une ambiance qui peut me donner des idées. Il y a ainsi des disques qui me font « démarrer », d'autres qui me produisent l'effet contraire. Et cela n'a souvent rien à voir avec leurs qualités intrinsèques. Tenez, par exemple, Jim Webb, qui a écrit « McArthur Park » (pour Richard Harris) : je le trouve

formidable, mais il me coupe les moyens.

— Êtes-vous optimiste quant à l'avenir de la pop-music en France?

— Je pense que nous avons un retard considérable sur l'étranger, en tout cas vis-à-vis de l'Angleterre et des États-Unis. Je voudrais bien savoir le vrai chiffre de vente en France des disques des Beatles. Je me suis laissé dire à bonne source qu'ils étaient loin d'être aussi populaires chez nous qu'on veut le prétendre officiellement. Et ce ne serait guère à l'honneur de notre niveau musical. Quant à nos propres productions, je pense que les talents ne manquent pas, mais qu'ils sont trop souvent étouffés par un fonctionnariat en haut lieu. On n'ose pas allouer les crédits nécessaires, on ne veut pas prendre de risques pour des productions qui sortiraient un peu de l'ordinaire. Alors on s'en tient aux formules éprouvées.

— Quel est pour vous le plus grand talent qui s'est révélé en France, ces vingt dernières années?

— Probablement Serge Gainsbourg. Plus pour ses textes que pour sa musique. Mais Gainsbourg a vraiment apporté du neuf, un peu comme Trenet avant la guerre, il a bousculé la chanson française. Je le considère comme l'un des plus grands poètes de notre temps.

**HENRI LEPROUX**, le Directeur du Golf Drouot, le thermomètre de la jeunesse rock en France. Nous sommes début décembre. Henri Leproux, lui, vit déjà en été :

— Ma clientèle, voyez-vous, tout ce qu'elle me réclame en ce moment c'est le blues. Ça va être le gros truc de cet été. Les jeunes ont été rassasiés de chanteurs solistes et d'orchestres style Memphis ou Tamla. Maintenant ils viennent de découvrir autre chose, un nouveau « sound », le Canned Heat. — Ça me reporte quelque quinze ans en arrière! En ce temps-là je découvrais le Chicago Blues, J.-B. Hutto, Muddy Waters; ces mélodies lancinantes, le son de l'harmonica.

— Oui, je sais que ce n'est pas nouveau. Mais les jeunes découvrent le blues par la voie de l'Angleterre. Le blues, pour eux, ce sont avant tout des Blancs : Paul Butterfield, Canned Heat, Ten Years After, John Mayall, oui et pourquoi pas? Muddy Waters. Ils ne sont pas sectaires! Le psychédélique? C'est fini. On en a par trop abusé, il n'y avait plus d'issue. C'étaient les effets Larsen à n'en plus finir. Tenez, un autre groupe qui fait beaucoup de succès : les Nice. Ce n'est pourtant pas précisément du blues!

— Quelle différence faites-vous, ou plutôt le public du Golf Drouot, entre blues et rhythm & blues?

— Eh bien, ce que nous avons appelé en France rhythm & blues, c'est ce

qu'en Amérique on appelle couramment soul-music. Ce que les jeunes appellent maintenant blues, c'est un mélange de rock, de psychédélique et de vrai blues. En fait, il aurait fallu trouver un nouveau nom qui corresponde bien à ce « sound ».

— Et les Beatles?

— Ils sont restés les idoles. Les jeunes achètent toujours leurs derniers disques et ils en raffolent. Il faut avouer que les Beatles sont particulièrement doués — ou faudrait-il dire bien entourés et conseillés? De même les jeunes sont restés fidèles aux Stones, mais ceux-ci se sont moins éloignés du rock.

— Et le Pink Floyd?

— Ils apprécient! Ils les ont vus à la télé et m'en ont dit beaucoup de bien.

— Mais vous ne passez pourtant pas leurs disques au Golf?

— Pas pour la danse. Mais de plus en plus, j'ai aussi une clientèle qui vient pour écouter tranquillement. Il y a une évolution qui se fait. C'est un peu comme pour le jazz.

— Dans ce cas, attention! Il serait dommage que l'intellectualisation se fasse au détriment de la vitalité!

**JACQUES DEMETRE**, Spécialiste du blues (du vrai), auteur de nombreux articles et études, notamment dans Jazz Hot, Blues Unlimited, etc. Quel rapport avec les Beatles?

— Quel rapport en effet? Pas grand chose, bien entendu, mais faisons le point. Le seul fait que nous discutons sérieusement d'un groupe anglais comme des Beatles, il y a dix ou quinze ans, c'eût été impensable, *unmöglich*! La seule mention d'un de ces chanteurs blancs provoquait inmanquablement la fuite éperdue chez tout amateur bien intentionné de blues. Aujourd'hui, il m'arrive fréquemment d'écouter des émissions comme « Pop-Club » où passent les dernières nouveautés de la pop-music et je dois dire que j'y trouve souvent beaucoup de plaisir. Tout n'est pas bon, bien entendu, mais quel progrès comparé à autrefois! Il me semble indiscutable que ces jeunes chanteurs et musiciens ont apporté un élément nouveau — et valable — dans la musique. En ce qui me concerne personnellement, je ne les place pas au même niveau que les grands chanteurs de blues et de gospel; ils n'exercent pas sur moi la même attirance. Ainsi, je n'irai pas jusqu'à collectionner leurs disques, mais c'est avec plaisir que je les écoute à la radio quand j'en ai l'occasion. Et le dernier disque des Rolling Stones qui passe fréquemment au Pop-Club — je n'ai pas le titre en tête, c'est la reprise textuelle d'un vieux disque de Blind Boy Fuller. Bientôt on dira : quoi? les Noirs se mettraient-ils à faire du blues maintenant? — (Propos recueillis par KURT MOHR).



## L'ALPHABET de DICK

**A**, comme Adaptations : « Je n'aime pas ça et je n'en fais pas. Pourquoi imiter des chanteurs étrangers lorsque l'on a quelque chose à dire? De plus, une bonne chanson originale peut vous ouvrir les marchés étrangers, pas une adaptation. »

**B**, comme Business : « Je m'y plonge en ce moment jusqu'au cou en devenant producteur (à la manière américaine) de jeunes talents dont je dirige avec un incroyable plaisir les séances d'enregistrement sur ma propre marque (D.R.) : Alice Malakina, Alain Le Govic, Gérard Calhoun et Richard et Samuel. **C**, comme Comédie Musicale : « Mon prochain album en sera une (titre à choisir entre « Voyage extraordinaire de M. X » et « Histoire d'un homme ».

tour d'horizon  
en  
compagnie  
de  
dick rivers

Chansons originales (Charden, Plot, Bernet), 52 musiciens, histoire écrite par Armand Lanoux et des heures de travail. »

**D**, comme Disques : « J'en ai vendu plus de cinq millions en huit ans de carrière. Curieusement, puisqu'on me considère toujours comme un « rocker », ce sont toujours mes slows qui ont le mieux marché. Allez comprendre... »

**E**, comme Étranger : « Tout y est très différent, et notamment l'organisation du travail (voir à l'Incompétence). J'ai déjà fait deux disques pour les marchés anglais et américain, et un troisième très bientôt. Quitter la France? Non, je n'y songe pas. »

**F**, comme Fans : « Les premiers, ceux des « Chats sauvages », ont maintenant





vingt-trois, vingt-quatre ans, ils ont fait leur service militaire, ils sont mariés et torchent leurs gosses. Peut-être ont-ils un peu oublié, mais plus probablement, ils ont d'autres soucis. Cependant mon « fan-club » comprend environ 6 000 personnes dont la plupart sont issues d'une nouvelle génération qui ne connaît pas très bien le Dick Rivers des débuts. Pour les autres, les anciens, je viens d'enregistrer un « Summertime blues » qui leur est spécialement destiné. Je ne les oublie pas ; ils m'ont fait. »

**G**, comme Groupes : « Étions-nous en avance sur les Anglais, avec nos groupes de rock ? Je me le demande. Ceux que j'aime ? Les Beatles, ça n'est même plus la peine de le dire, les Moody Blues, le Jefferson Airplane, les Mothers of Invention. »

**H**, comme Hallyday : « Je ne pourrais pas faire ce qu'il fait ; s'adapter à toutes les modes, un jour blouson noir, un autre Clyde Barrow, un troisième hippie fleuri et aujourd'hui maquillé en blanc, à la Terence Stamp. Ce n'est pas une critique, car ce n'est pas facile à faire ; et pas bête, non plus car, du côté de Carpentras, on dira que c'est la mode Hallyday et non pas celle de James Dean, de Warren Beatty, Scott McKenzie ou Terence Stamp. Je crois que Johnny peut se permettre ça car il est un grand artiste, en tout cas une des premières « bêtes de scène » du monde. »

**I**, comme Incompétence : « C'est la caractéristique de ce métier en France ; il est totalement anti-professionnel. Au lieu de traiter une affaire en une demi-heure, comme aux USA par exemple, on passe ici deux semaines à se rappeler au téléphone, à différer éternellement les décisions et à faire des déjeuners

d'affaires. Ça me tue... Il faudrait faire comme aux USA, supprimer le plus possible d'intermédiaires inutiles. Moi, par exemple, j'ai fini par apprendre toutes les « ficelles » du métier, ce qui me permet de me passer de pas mal de gens. Mais peut-être est-ce pour les autres une solution de facilité que de se reposer sur des gens présumés compétents. »

**J**, comme Jeunes : « Parfois ils nous confondent, dans la rue, Eddy Mitchell et moi. Ça fait un drôle d'effet. Nous n'avons pas débuté en 1940, pourtant. Je crois que les jeunes Français sont un peu trop conditionnés et qu'ils ont tort de n'aimer que ce qui est anglais ou américain, on fait aussi des choses bien en France. Quoi ? Des choses originales, vraiment, comme en fait un Julien Clerc, entre autres. Cela vaut souvent tous ces pseudo-tubes étrangers dont on nous inonde. »

**K**, comme King : « Il y en a beaucoup, des rois. Le mien, c'est Elvis. Je lui ai parlé un jour quelques minutes, et ces minutes sont les plus belles de ma vie. Je sais bien que ce qu'il a fait ces dernières années n'est pas formidable, mais ça n'a aucune importance. Pour moi, Presley est l'idole, un monsieur qui ne mange pas et ne fait jamais pipi, quelque chose d'un peu immatériel. »

**L**, comme Lutte : « Il faut lutter dans ce métier, sans arrêt, lutter pour s'imposer, lutter pour durer, lutter contre les autres et contre soi-même. Je chante depuis huit ans, cela ne veut pas dire qu'il ne me faille plus me bagarrer pour obtenir les choses dont j'ai envie ou besoin. »

**M**, comme Métier : « Le mien, c'est la chanson ; et ça me plaît. Je crois que je suis plus un homme de disque qu'un homme de scène. Mais j'ai récemment

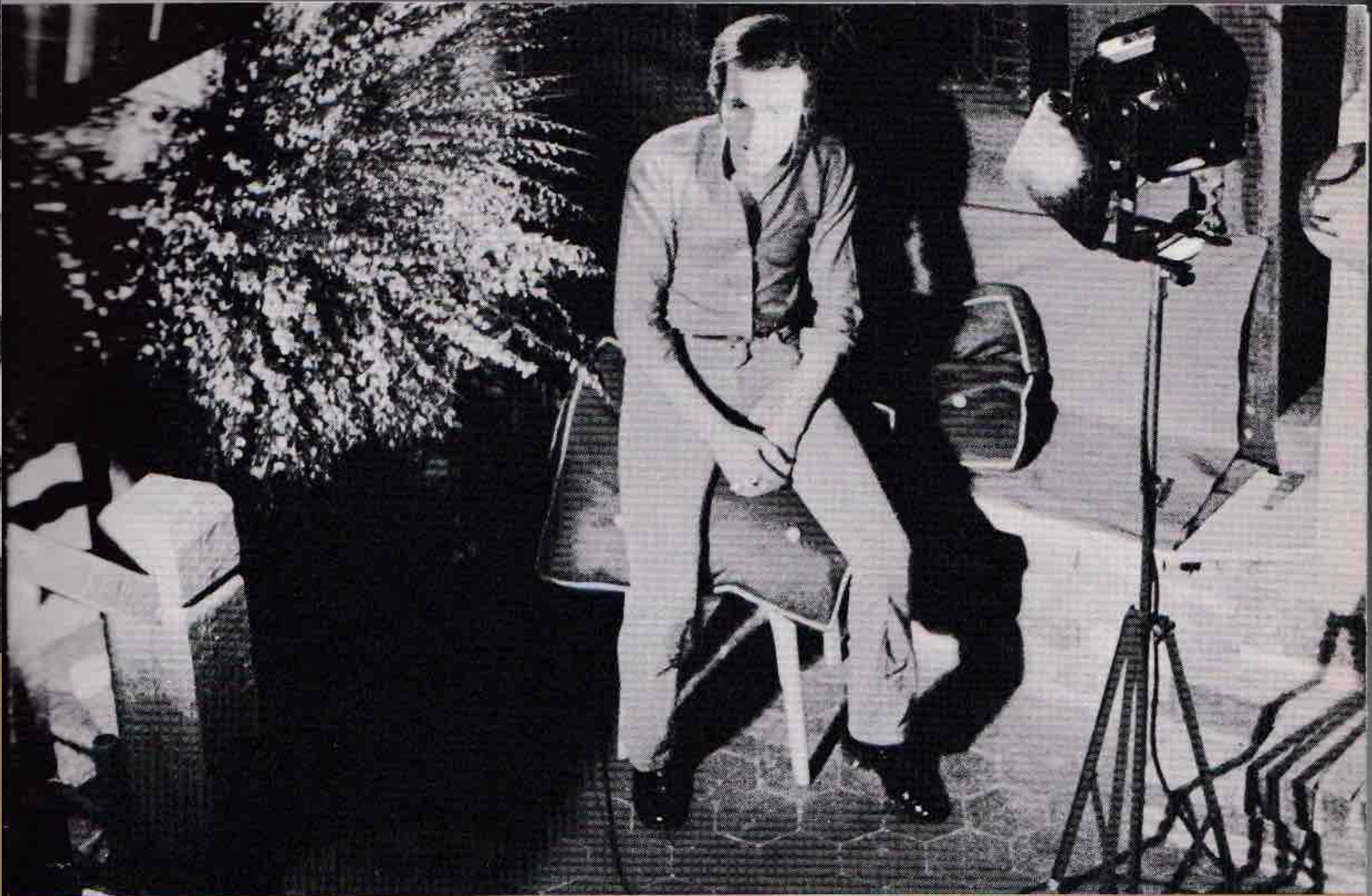
découvert un autre aspect passionnant de ce métier, celui de producteur. Vous ne pouvez pas savoir quel « pied » je prends à faire enregistrer mes jeunes chanteurs, à m'occuper d'eux, à les guider. Et puis, je peux faire pour eux ce que je ne ferais pas pour moi : solliciter, frapper aux portes. L'amour de la création, je crois que j'ai ça dans le sang. »

**M** (bis), comme Mitchell : « Comme moi, il aime ce qu'il fait et ne change pas de style tous les trois mois. J'aime bien Eddy, il n'est pas « putain ». Un peu embourgeoisé, peut-être... »

**N**, comme Nicole : « Croisille. L'exemple type de ce complexe qu'ont les Français vis-à-vis de la chanson américaine. Voilà une chanteuse remarquable, une des toutes premières en France, à qui on fait tout-à-coup chanter des paroles qui ne veulent rien dire sur les harmonies du blues. Je me demande à quoi tout cela rime. »

**O**, comme Original : « C'est ce que j'essaie d'être : un chanteur original, non pas par mon comportement mais par ce que je chante. C'est pourquoi je refuse le succès frelaté des adaptations sans intérêt. Peut-être est-ce un tort, mais ma propre satisfaction m'importe plus que tout le reste. Les chansons sont comme les films : meilleures en V.O. »

**P**, comme Public : « Franchement, je pense que le public français n'est pas musicien. Il ne sait pas toujours discerner ce qui est bon et, le plus souvent, achète un nom plus qu'une musique. Mon exemple est là pour le prouver, puisque je suis persuadé que 60 % des gens qui achètent mes disques achètent le personnage, l'image, la notoriété de Dick Rivers plutôt que la



musique qu'il fait. Et Adamo chanterait demain « Sambre et Meuse », ses ventes ne baisseraient même pas. »

**Q**, comme Qualité : « Une de mes petites manies. Quand j'enregistre, je veux que tout soit parfait, je « pinaille », quoi. J'essaie de choisir de bons compositeurs, de bons musiciens, de bons studios (à ce propos, je signale que les studios parisiens sont maintenant aussi bons que ceux de Londres), etc... Perfectionniste, oui, je le suis, rarement content de ce qu'il a fait la minute précédente. Il faut m'arrêter, souvent, sans quoi jamais un de mes disques ne sortirait. »

**R**, comme Rock : « Ah ! le rock... Je ne l'ai pas renié, au contraire, même si pour le moment je m'en éloigne un peu. Je l'ai toujours dans la peau (Dick me fait écouter une étonnante version de « I was made to love her » qu'il a enregistrée à la fin d'une séance, pour le plaisir) et sans doute y reviendrai-je un jour. Peut-être un 30 cm en anglais ? Mais il me fallait bien élargir mon public, mes premiers fans... (voir « fans »). Ce qui ne veut absolument pas dire que je n'aime pas ou que j'aime moins ce que je fais actuellement. On peut aimer plusieurs choses à la fois, n'est-ce pas ? Et d'ailleurs, les lettres, disons « nostalgiques », ne représentent qu'une infime

minorité du courrier que je reçois. »

**S**, comme Succès : « Je ne cours pas après, s'il est là tant mieux, autrement je ne me compromettrai pas pour le faire venir. Bien sûr, personne ne peut dire qu'il est indifférent au succès, mais ce serait fou d'en faire le but de toute une vie. »

**T**, comme Télévision : « On m'y voit plus que rarement, je n'ai pas encore très bien compris pourquoi. On me fait des réponses évasives, des promesses encore plus vagues, et rien ne vient. J'en suis d'autant plus étonné qu'il y a trois ans, je fus le seul Français invité au show de fin d'année des Beatles qui fut retransmis dans le monde entier, et que j'ai fait plusieurs télévisions aux USA. La radio ? Oui, c'est formidable parce qu'à la longue seule la qualité y paie. »

**U**, comme USA : « Je rêve de l'organisation qu'il y a là-bas. Tenez, par exemple, mon producteur américain va bientôt venir à Paris avec des chansons toutes prêtes et spécialement choisies pour moi. Il restera quelques jours puis repartira avec ses disques sous le bras, pour aller les promouvoir dans son pays. Pour mes deux premiers disques en anglais, nous avions commencé par explorer le marché britannique. Ce fut une erreur car c'est

l'un des plus chauvins du monde. Cette fois-ci, mon disque commencera sa carrière aux USA. Ah ! une place dans le Top 100 américain... ! »

**V**, comme Voyages : « Des tournées, encore et toujours, en mars au Canada et un petit séjour aux USA pour quelques télévisions. Le Canada est certainement l'un des pays que je préfère, bien que, chose curieuse, les Canadiens aient vis-à-vis de nous, Français, exactement le même complexe que nous avons vis-à-vis des Américains et des Anglais. Sans raison. »

**W**, comme Williams : « Andy Williams et Johnny Mathis, c'est pour moi ce qui se fait de mieux dans la chanson. Quelle classe, quelle aisance, quel métier et quelle voix ! Rien à voir avec un Sinatra dont la réputation est très surfaite. J'aime beaucoup aussi Richard Harris dans son nouveau disque et, dans un genre très différent, Joe Cocker. »

**X**, comme « Le voyage extraordinaire de Mr X ». Voir à C.

**Y**, comme yé-yé : « Voilà le goût du public français. Mais il ne faut surtout pas désespérer ; je suis persuadé qu'une évolution est en train de se faire et que la qualité paiera, à la longue. »

**Z**, comme Zarathoustra. Ainsi parlait Dick Rivers. — PHILIPPE PARINGAUX.



# L'AFFAIRE BEE GEES







Vince Malouney, Maurice, Barry, Robin Gibb, Colin Petersen.

« Je vous avertis que si vous recommencez à écrire un article aussi dégoûtant sur les Bee Gees, on vous fera renvoyer de votre journal car on a le bras long, et, au lieu de faire le concierge d'Averty et de dire que les Bee Gees sont des petits minets creux, tu ferais pas mal de regarder ta gueule paumée car si quelqu'un te voit dans la nuit, il s'en va en cavalant de frayeur. Les Bee Gees sont supérieurs aux beatles (en minuscules dans le texte)

*Plus  
« faciles »  
que les Beatles,  
plus « gentils »  
que les Stones,  
les Bee Gees  
sont en passe de  
les supplanter  
en popularité  
internationale.*

#### BARRY GIBB

L'aîné des frères Gibb, et le leader officieux du groupe. Marié, mais en instance de divorce. Sitôt séparé de sa première femme, il se remariera avec Linda Gray, dix-huit ans, brune aux yeux verts et ex-miss de beauté de Manchester. Dernièrement, il a tiré des coups de feu sur un type qui avait embêté à plusieurs reprises la charmante Linda pendant qu'il était en tournée. Cela lui a valu de passer vingt-quatre heures en prison. Il vient de s'acheter une Rolls et a des visées sur un cottage écossais d'une dizaine de pièces et qui vaut la bagatelle d'un demi-million de francs. D'une grande franchise de langage, il est un peu le porte-parole du groupe et aussi son chaperon. C'est en général lui qui fait l'intermédiaire entre Stigwood et ses frères pour tous les problèmes d'organisation. Ce qui ne l'empêche pas de prendre part de très près à la composition des chansons. Il vient d'écrire « Only one woman » pour les Marbles. Il envisage maintenant de travailler des textes et des musiques pour Mary Hopkin. Bien qu'en fait, il ait peu de contacts avec les gens de la pop-music. Son ambition, c'est le cinéma. Il veut devenir un grand acteur. A n'importe quel prix. Mais il ne laissera pas tomber ses frères et ira jusqu'au bout de son contrat de cinq ans. Ensuite seulement, il se lancera sur les traces de Bob Hope et Bing Crosby.

#### ROBIN GIBB

La voix la plus originale du groupe. Nerveux et rêveur, il fait sans arrêt le clown. Tout ça parce qu'il aurait bien voulu être comédien. Par contre, en scène, il ne bouge pas d'un pouce mais trouve toujours le moyen de faire un geste incongru ou drôle au beau milieu d'une chanson triste ou mélancolique. C'est aussi celui des trois frères qui écrit et compose le plus et le mieux. Il lui arrive d'avoir vingt idées de chansons par jour. Il lui a fallu cinq minutes pour faire « I've gotta get a message to you ». Dernière particularité : ses cheveux. Ce sont les plus longs du groupe, au point qu'il est en passe de ressembler à Tiny Tim. D'ailleurs, il y a quelque temps, Robert Stigwood lui a demandé de les couper. Il a refusé tout net. Premièrement parce qu'il les aime bien tels qu'ils sont. Deuxièmement, parce que, selon lui, il n'y a aucun mal à ça — et puis, ajoute-t-il, le Christ avait bien les cheveux longs. Troisièmement parce qu'il ne voit vraiment pas pourquoi on lui demande ce sacrifice. « Si encore ils étaient sales ou gras, d'accord. Mais je me les lave deux fois par semaine » précise-t-il. Rien de surprenant à cela, d'ailleurs. Si on le laissait faire, il passerait sa journée sous la douche ou dans sa baignoire !

et peuvent les trainer dans la boue, car les beatles sont des abrutis et des drogués, comme les Rolling Stones ». On me menace et on m'injurie. Parce que j'ai cité une opinion de Jean-Christophe Averty sur les Bee Gees. Averty est connu pour ses formules à l'emporte-pièce et je suis surpris de voir deux demoiselles de Marseille s'en émouvoir outre-mesure. Cependant, ma gueule étant mise en cause, je me suis permis d'envoyer une photo de mon honorable personne à ces deux excitées. Une photo prise de jour, bien entendu. Car, de nuit, je n'ai jamais vu quelqu'un prendre ses jambes

à son cou en me « voyant ». Et d'autre part, je récidive, « je recommence à écrire un article sur les Bee Gees ».

#### Douze ans de métier.

Il serait grand temps, en effet, de parler de ces chanteurs qui sont dans le métier depuis douze ans. Et qui, en dix-huit mois, ont ramassé plus de dollars et de disques d'or que les Beatles dans les trois premières années de leur carrière. Succès tardif ? Non. Il n'est pas de chanteurs qui soient arrivés si jeunes et si vite à pareille renommée internationale. A eux cinq, ils ont à peine plus de cent ans. Et ils ont déjà vendu plus de quinze millions de disques.

#### Grâce à un vieux 78 tours.

Noël 1956. Hughie Gibb et sa femme ont offert une guitare à Barry, l'aîné de leurs garçons. Il a neuf ans. Robin et Maurice, les jumeaux de la famille, plus jeunes que lui de deux ans, reçoivent chacun comme jouet un petit banjo. Pour s'amuser, ils mettent au point un numéro de mime vocal sur un vieux 78 tours de leur père, « Wake up little Susie ». Ils sont bientôt prêts et décrochent leur premier engagement pour une soirée organisée au théâtre de leur ville, Charlton-cum-Hardy, près de Manchester. Mais Barry, maladroît, laisse tomber le 78 tours qui se brise. Ils vont devoir chanter eux-mêmes. La pantomime est parfaite, mais les voix

#### MAURICE GIBB

Le Don Juan romantique. Ses amours avec la chanteuse britannique Lulu ont plus ou moins défrayé la chronique, surtout quand elle l'a quitté pour Davy Jones, un des Monkees. Il vient de prendre la décision de cesser de courir les boîtes de nuit et il paraît qu'il se couche tous les soirs à 23 h. 30. Il a promis de prendre désormais son travail un peu plus au sérieux. Actuellement guitare-basse, il passera lead-guitar après le départ de Vince Melouney. Un poste qu'il est tout à fait capable d'occuper, car c'est sûrement le plus musicien du groupe. Il joue indifféremment de la guitare, du piano, du mellotron ou de l'orgue. Bien souvent, les musiques sont de lui, alors que Robin et Barry font surtout les textes. Les titres qu'il n'aime pas sont ceux qui se sont classés n° 1, « Massachussets » et « I've gotta get... ». Très calme, c'est aussi le plus mûr des trois garçons. Il a sa propre maison, et, comme ses frères, il se passionne pour les gadgets. Son pronostic sur les Bee Gees : ils disparaîtront en 1970. Sa plus grande fierté : la Rolls décapotable vert métallisé qu'il vient de s'acheter.

sont inaudibles. Un désastre. Cependant, l'organisateur du gala leur donne à chacun un shilling et les invite à revenir, mieux organisés, la semaine suivante. Ils arrivent à harmoniser leurs voix, puis trouvent deux copains pour les accompagner. En claquant des mains et en battant la mesure avec les pieds, ils chantent « I Love You Baby » ou « That 'll Be The Day » et le public, d'abord déconcerté, applaudit en souriant ces gamins de huit et dix ans. Et, pendant un an, les Blue Cats, alias les Rattlesnakes, alias les Gibb Brothers And Two Mates, vont jouer dans les environs de Manchester.

#### Les initiales d'un coureur automobile australien.

L'année suivante, la famille Gibb émigre en Australie. Là, Robin, Maurice et Barry continuent à se faire quelques shillings en chantant sur des circuits automobiles, entre les courses. Bill Good, un coureur local, les remarque et les présente à un de ses amis, disc-jockey à Brisbane, Bill Gates. Celui-ci enregistre l'une de leurs chansons « Let me love you » et la passe tous les jours dans son programme radio. Barry Gibb, Bill Good, Bill Gates : de cette conjonction d'initiales identiques, B.G., va naître le nom du groupe, les Bee

Gees. En mars 1960 — Barry a treize ans, et les jumeaux onze ans — ils sont invités à se produire chaque semaine dans leur propre émission de télévision, « The Bee Gees Half Hour ». Ils écrivent et composent leurs chansons et, peu à peu, apparaissent dans les hit-parades australiens. En 1966, ils sont couronnés meilleur groupe australien de l'année avec « Spicks and Specks », leur premier tube. Australien. Car ils ont bien envoyé quelques bandes en Angleterre, pour voir. A Brian Epstein notamment. Sans résultat.

#### Découverts par un presque Beatle.

Ils décident néanmoins de tenter leur chance en Grande-Bretagne. Le mardi 7 février 1967, la « Gibb and Sons Corporation » foule à nouveau le sol anglais. Et contacte plusieurs agences, mais sans grand succès. Le lundi suivant, Eddie Jarret, le manager d'un autre groupe australien, leur fait comprendre que la pop-music traverse une mauvaise période, surtout pour les formations nouvelles. Pendant ce temps-là, découragés, assis sur les marches du studio d'enregistrement de Janett, Robin et Barry composent une chanson qu'ils intitulent « New York minning disaster, 1941 ». Comme ça, sur une impulsion. Puis tout le monde





*Épuisés  
par les tournées,  
sollicités  
de tous côtés,  
les Bee Gees  
se retrouvent  
au centre  
d'une intense  
activité  
commerciale.*

#### VINCE MELOUNEY

Il quitte les Bee Gees. Parce qu'il n'aime pas beaucoup les tournées et qu'il préfère jouer le blues ou écrire. Cependant, il s'est toujours déclaré satisfait d'être le lead-guitar du groupe. Les Frères Gibb lui ont laissé une petite place dans l'album « Idea », puisque « Such a Shame » est une de ses compositions. A l'inverse de Barry, il a une foule de relations dans le show-business. Son meilleur ami est Toni Cahill, le drummer des Easybeats. Colin Petersen et Vince restent toujours un peu à l'écart des frères Gibb, mais il n'y a pas pour autant d'hostilité entre eux, bien au contraire. Vince et Colin ont deux passions en commun : les antiquaires et les meubles modernes. Vince, qui a failli devenir décorateur, a lui-même meublé et décoré l'appartement de Londres où il habite avec sa femme Diane.

rentre dans l'appartement qu'ils ont loué, à Hendon. Là, on leur apprend que le téléphone ne cesse de sonner toutes les demi-heures depuis le début de l'après-midi. C'est un certain M. Stigwood qui veut les voir de toute urgence. Robert Stigwood est alors l'associé de Brian Epstein, le « cinquième Beatle », à la tête des N.E.M.S. Enterprises. Lui est emballé par les Bee Gees et signe avec eux un contrat de cinq ans. Le jour de la signature, le 24 février, le batteur Colin Petersen (né le 24 mars 1948 à Kineary en Australie) se joint à eux.

#### Dix-huit mois pour talonner les Beatles.

Sans leur laisser le temps de souffler, Stigwood leur fait enregistrer un simple qui sort le 14 avril 1967. « New York Mining Disaster, 1941 », qui n'attendait que d'être enregistré, grimpe à la quinzième place du Top 30 anglais. Un mois plus tard, les Bee Gees deviennent cinq, avec l'arrivée de Vince Melouney (né lui aussi en Australie, à Sidney, en 1947), qui sera le « Lead Guitar » du groupe. Fin juillet sort leur premier 30 cm, « Bee Gees 1st ». Tous les titres sont de leur composition. En outre, Robert Stigwood leur a trouvé un directeur musical de talent, Bill Sheperd, à qui les violons ne font pas peur. Tout de suite, le groupe a une sonorité un peu « romance » qui apparaît très nouvelle dans la pop-music. « Massachussets », tirés de l'album, se vend à plus de trois millions d'exemplaires dans le monde entier et, bien sûr, se classe n° 1 dans tous les hit-parades. Cinq autres simples et deux autres 30 cm vont suivre, qui se classeront tous dans les « Charts ». « L've

gotta get a message to you » vient d'être n° 2, et « Idea », leur dernier album, est n° 3 depuis deux mois dans les hit-parades de LP anglais. Le secret de cette étonnante réussite ? Il tient à plusieurs facteurs. D'une part, le talent incontestable de Robin et Barry Gibb tant sur le plan de la composition que de l'interprétation. Des thèmes mélancoliques, des paroles un peu poétiques, orchestrés et interprétés avec soin suffisent à plaire aux amateurs de pop-music. Quelques sérieuses trouvailles — le bourdonnement de la guitare dans « World », l'accompagnement d'accordéon de « Really and Sincerely », ou le gimmick de « Kitty Can » — rendent pratiquement parfaits bon nombre de leurs titres. D'autre part, les tournées. Comme l'explique Barry Gibb : « La première vocation d'un groupe de pop-music est de distraire. Nous croyons en l'importance d'un contact direct et sympathique avec le public. Tous nos disques sont faits de telle façon qu'il nous soit possible de les reproduire sans difficulté sur une scène ».

#### De l'Hollywood Bowl au Royal Albert Hall.

Un premier voyage aux États-Unis leur rapporte 70.000 dollars en une seule soirée. Ils y sont retournés cet été et ont commencé à Hollywood une tournée de sept semaines, dans vingt-cinq grandes villes américaines. Gain total : un million de dollars. Entre-temps, ils

#### COLIN PETERSEN

Timide et silencieux, il reste toujours en retrait, sur la scène comme pendant les interviews. Depuis qu'il s'est marié cet été, avec la secrétaire particulière de son imprésario, il est encore plus solitaire. Il affirme qu'aujourd'hui les fans ne voient plus d'inconvénients à ce que leurs idoles soient mariées. « Depuis mon mariage, je reçois tous les jours des coups de fil de mes admiratrices. Pour me féliciter. » Il ne se sent pas frustré d'être un peu à l'arrière-plan du groupe. « La meilleure attitude à prendre, c'est de se dire « Je fais mon boulot », et continuer à le faire ». « J'essaie aussi de composer, mais ça n'est vraiment pas brillant. Je fais surtout du Dylan ou du country-blues. Un jour, avec Maurice, nous avons fait péniblement une chanson ; ce fut pour s'apercevoir que, dans le même temps, Barry en avait mis une cinquantaine en chantier ! ». Si les Bee Gees se séparent, il retournera au cinéma. En effet, à douze ans, il avait déjà joué le rôle vedette d'un jeune garçon dans trois films. Il voudrait devenir metteur en scène, mais il prétend qu'il lui faut d'abord, pour cela, être un excellent acteur.

avaient visité la Scandinavie, la Suisse et l'Allemagne. Vingt et un concerts dans treize villes différentes, en treize jours, et avec un orchestre de vingt-cinq musiciens. Le 27 mars 1968, c'est leur premier grand concert en Angleterre. Au Royal Albert Hall de Londres. Il n'y a pas moins de soixante musiciens sur la scène, tous en smoking. Un triomphe, et aussi des bagarres entre les fans et la police. Dans l'intervalle, ils trouvent le moyen de faire des télé. Pour l'Amérique, l'Angleterre ou la Belgique. A Londres ils ont fait un show « draculesque ». Le script, la musique et les chansons étaient des créations originales des Bee Gees. Robin était Dracula, Barry, Frankenstein et Maurice, M. Hyde. A Bruxelles, ils ont tourné avec Julie Driscoll le show « Idea » que nous verrons le soir du 1<sup>er</sup> janvier 69 sur la deuxième chaîne et qui représentera la Belgique à la Rose d'Or de Montreux. On comprend que, ces deux derniers mois, Robin ait fait deux dépressions nerveuses.

#### Le train spécial de la Reine.

En octobre-novembre, ils sont retournés en Allemagne. Pas en car, ni en voiture. Trente et un hôtels allemands ont refusé de les accueillir, par peur des bagarres et des bousculades causées



par leurs fans. Ils ont « tourné » dans un train spécial, celui qu'avaient pris la Reine Elisabeth et les Beatles lors de leur visite en Allemagne de l'Ouest. Mais ils ont attiré trois fois plus de spectateurs que les Beatles il y a trois ans. Cette tournée devait leur rapporter plus d'un million de francs, mais Barry et Robin souffrant d'une angine, ils ont dû l'interrompre, perdant ainsi environ quatre cent mille francs. Cela n'empêche pas Robert Stigwood de préparer actuellement le voyage qui les emmènera au Japon, via Tokio et Osaka.

On imagine aisément qu'une telle existence leur laisse peu de répit. C'est pourquoi personne n'a été surpris d'apprendre que, l'autre jour, sur un coup de tête, Maurice et Barry avaient pris l'avion à Francfort, pour Londres, afin de passer une douzaine d'heures

dans la capitale anglaise. L'un pour essayer sa nouvelle Rolls Royce — prix : neuf millions —, l'autre, pour voir sa girl-friend et faire un somme !

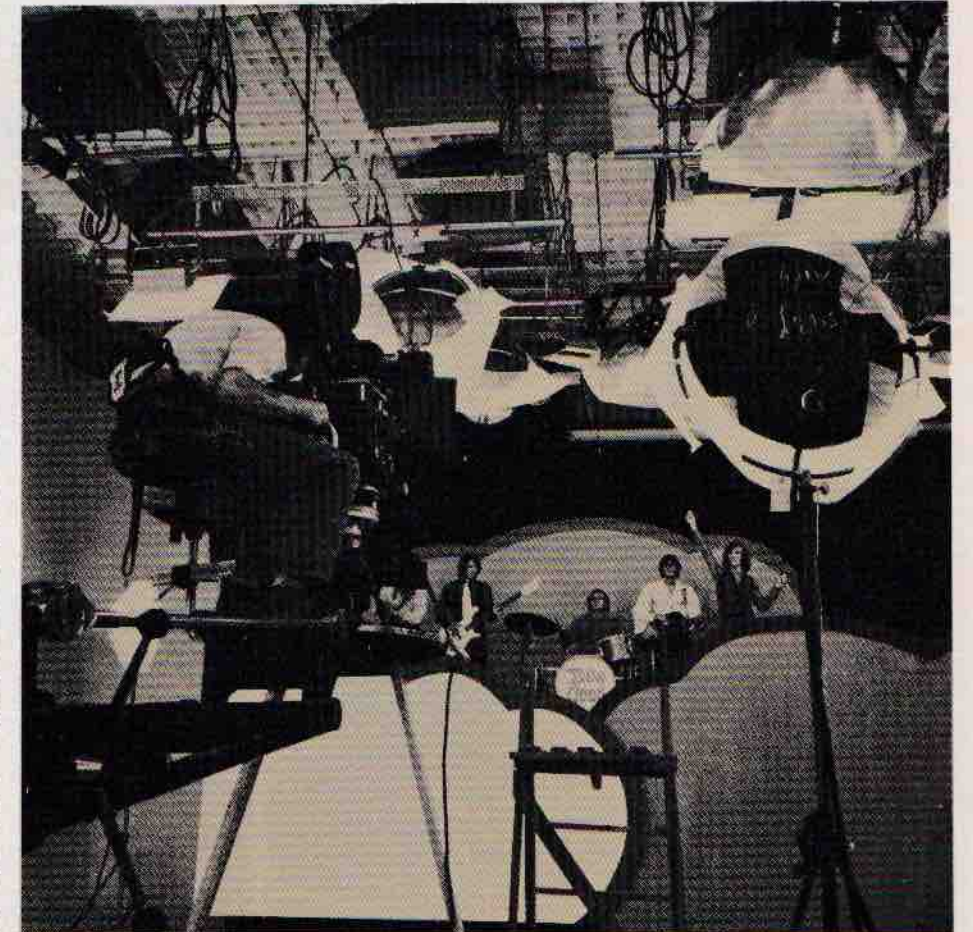
#### Pas la grosse tête.

Leur foudroyante ascension, et la constance de leur succès ne les émeut pas outre-mesure. Ils déclarent tranquillement que « la seule façon de se classer parmi les meilleurs — et de le rester —, c'est de travailler jour et nuit ». Nul doute là-dessus. En effet, non seulement ils préparent un nouveau disque pour janvier, mais, en outre, ils ont commencé depuis la mi-décembre le tournage d'un long-métrage dont ils seront les vedettes, « Lord Kitchener's little drummer boys ». D'autre part, imitant les Beatles, ils produisent et



parrainent désormais deux jeunes chanteurs, les Marbles. « Only one woman », le titre qui vient de les lancer, est une composition de Barry Gibb. Ils n'ont pratiquement jamais été aussi actifs ni aussi occupés. Pourtant, on parle de plus en plus de leur séparation. Vince Melouney va les quitter, mais il ne sera pas remplacé. Maurice Gibb tiendra désormais sa place. Barry Gibb a, lui aussi, envie de voler de ses propres ailes, mais pas dans l'immédiat. Il attendra la fin de son contrat. Les Bee Gees ont donc encore deux années à vivre.

Deux années de succès, vraisemblablement. Du moins si l'on en croit les résultats d'un référendum organisé par le magazine italien Giovanni, auprès des disc-jockeys européens. Les Bee Gees arrivent premiers dans tous leurs hit-parades, et, dans la catégorie du groupe le plus populaire, ils ont battu les Beatles de quinze voix... Pourquoi ? Sans doute parce qu'ils le méritent. Et aussi parce qu'ils forcent la sympathie des gens du métier. Un journaliste américain n'écrivait-il pas récemment : « C'est curieux, je viens d'interviewer des garçons qui disent encore couramment « S'il vous plaît » et « Merci ». Je n'en suis pas encore revenu »... — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.





Jean Genêt.



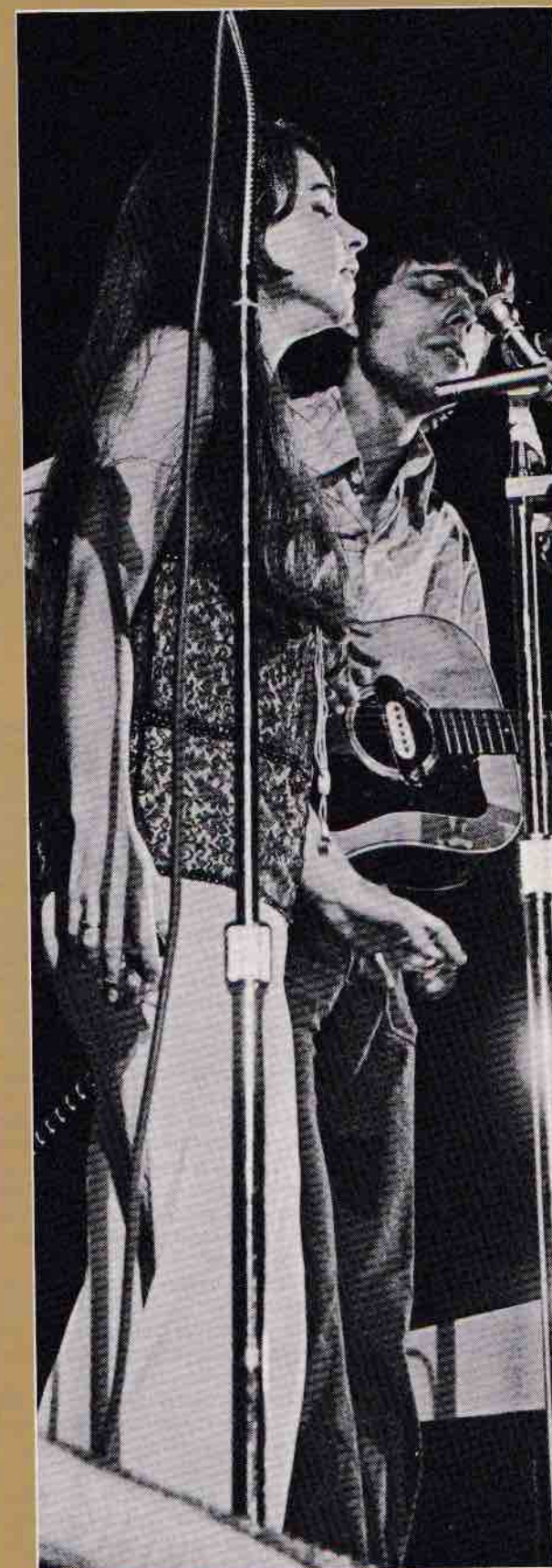
Dick Gregory.



# YIPPIES ET FOLK

Première partie du  
récit de  
Jacques Vassal  
qui, cet été, a  
poussé la conscience  
professionnelle  
jusqu'à aller en prison  
pour vous.

Jim et Jean.





Les notes qui suivent vont peut-être agacer certains de nos lecteurs, qui les trouveront trop « politiques » pour une revue spécialisée comme la nôtre. Cela serait une erreur. Tous les observateurs qui l'ignoraient encore l'ont appris lors de la dernière semaine du mois d'août à Chicago (semaine de la Convention Démocrate, soit, mais aussi et surtout du Festival « Yippie ») : la jeunesse d'Amérique et d'ailleurs frappe de plus en plus fort à la porte des « vieux ». Et la musique que nous aimons, que vous aimez, n'aurait pas grand sens si les peuples de par le monde, et leur nerf moteur, les jeunes, étaient tous heureux de leur sort. Bien plus, elle n'existerait probablement pas. Ou alors avec beaucoup moins de vigueur. Car cette musique ne sert pas seulement à danser, mais aussi à penser. A rire mais aussi à agir. Les chanteurs et groupes qui ont place dans ces colonnes, français ou étrangers, blancs ou noirs, quel que soit leur style musical, ont presque tous quelque chose à voir avec cette lutte. Politique ou pas, tout cela se tient. Nous en faisons tous partie, d'où ce reportage. Il n'a d'ailleurs pas été écrit pour soutenir une thèse, mais plutôt pris sur le vif, dans la rue et dans la foule, pour témoigner d'une expérience de jeunes.

En conclusion à ceci, je tiens à signaler un beau geste d'amitié internationale : il est contenu dans les splendides photos qui accompagnent ce texte. Un jeune Américain de Chicago, Jerry Aronson, photographe que je rencontraï par hasard au Coliseum, me promit son aide technique après que nous eûmes parlé seulement trois minutes. Comme vous le voyez, et sans demander son reste, il tint parole... — J.V.

#### CHICAGO, NORTH SIDE LUNDI 26 AOUT : 16 HEURES

Arrivant à toute vitesse de Philadelphie après le Festival, la voiture d'un ami m'a déposé au carrefour de Wells Street et de North Avenue, au centre de ce quartier qui serait à Chicago ce que Greenwich Village est à New York : cabarets, trottoirs sales, boutiques d'affiches psychédéliques et révolutionnaires où se pressent des groupes de hippies, les filles en pantalon, chemise et cravate ; les garçons avec des cheveux si longs qu'ils portent des queues de cheval... Lincoln Park n'est pas loin.

La grève des autobus m'oblige à tenter ma chance avec l'auto-stop. Mais allez donc trouver un conducteur compatissant lorsque vous êtes mal rasé, vêtu d'un blue-jean un peu sale... et porteur de bagages poussiéreux ! Comme par hasard, c'est un couple de hippies qui me tire d'affaire : ils m'emmènent dans leur voiture et m'invitent illico à demeurer chez eux. Ils ont un divan inoccupé, et des dizaines de disques sensationnels...

19 heures : nous voici, avec mes nouveaux amis, à Lincoln Park où les « réjouissances » suivent leur cours. Le « Festival Yippie » (1), ou encore « Festival de Vie dans la Cité de la Mort », comme les Yippies le nomment, a commencé hier soir. Rien de trop grave, à vrai dire : une petite friction entre les manifestants et la police locale. Elle s'est soldée par deux arrestations et sept blessés. Motif : les Yippies n'acceptent pas le couvre-feu réglementaire à 23 heures et veulent disposer du parc toutes les nuits de la semaine. Cet après-midi, deux chefs du mouvement S.D.S. (Étudiants pour une Société Démocratique) ont été arrêtés sans raison valable, et immédiatement une énorme marche de protestation s'est dirigée sur State Street. Il paraît aussi que des journalistes ont été matraqués par la police et que des gaz toxiques ont été, selon des témoins, « utilisés contre au moins deux personnes ».

La télévision C.B.S. a interrogé dans sa dernière émission un conseiller municipal qui nous rassure heureusement : « J'étais témoin de la manifestation, et je puis vous dire que les policiers présents ont tous été patients et disciplinés. » Par moments, il est des mots et des attitudes qui rappellent étrangement Paris il n'y a pas longtemps !

Ce soir donc, pour le moment rien de bien méchant : une réunion d'amis, de famille (très) nombreuse, des pique-niques, feux de camp et chansons dans tous les coins, des échanges de nourriture et de marijuana. Des nanas aux cheveux longs, en pantalons de velours, passent dans la foule. A part ça, on attend. On se pose des questions : « Faut-il soutenir, tolérer ou refuser McCarthy ? La police va-t-elle « faire mal » ce soir ? », etc... Les instructions les plus diverses et inattendues fusent :

« — Ne restez pas à vous morfondre dans le parc ; créez, par des actions de rues !

— Guerre à la guerre !

— Détruisons l'hôtel des délégués !

— Faisons l'amour sur les pelouses !

— Brûlons les bagnoles de la bourgeoisie !

— Yippie ! »

Nous en passons... et résonnent tambours, sifflets, rires, slogans et chansons. Des quintaux de journaux, tracts et affiches de tendances variées sont distribués à l'entour.

— 21 heures : une partie de la foule décide de se rendre en procession vers le centre de la ville. Les autres se regroupent autour de tel ou tel feu pour écouter jouer du bongo. A présent, le cortège s'ébranle, nous avec, et alors n'importe quoi peut survenir. On verra bien...

Des groupes se répandent séparément dans différentes artères autour de Lincoln Park : Wells Street, Clark Street et Lincoln Avenue en particulier. Dès lors se multiplient les échauffourées avec la police (2). Au bout d'un quart d'heure, nous voilà pris dans une rafle au cours de laquelle nous recevons plus qu'une bonne ration de bombes lacrymogènes. Certains flics portent des mitraillettes, d'autres des bâtons contenant un gaz spécial paralysant que l'on nomme « mace ». On vous le pulvérise sur n'importe quelle partie du corps, et vous voilà complètement « H.S. » pour vingt ou trente minutes ; charmant ! La seule protection utile est de s'étaler de la vaseline sur la peau. Vers deux heures du matin, l'essentiel des forces combattantes ayant été mis en fuite, nous pouvons rentrer nous coucher, non sans nous être arrêtés pour manger chez... « Alice's restaurant » !

Bilan, le lendemain, dans les journaux : 166 arrestations ; nombre de blessés, pas précisé. L'un des meilleurs journaux locaux semble bien être le « Chicago Sun-Times ». Assez libéral, il joue ici un rôle comparable à celui du « Monde » au mois de mai à Paris.

#### MARDI 27

La journée semble assez calme. Groupes et groupuscules continuent à se promener et se réunir autour de Lincoln Park. Le grand événement aura lieu à 20 heures : ce soir en effet doit se tenir au « Coliseum » (sur South Wabash Avenue) l'un des plus grands « spectacles totaux » de la semaine Yippie. Cinéma, chanson, discours politiques, poésie, se relayeront. On prévoit la participation de Jim & Jean, les « Fugs », Allen Ginsberg, Dick Gregory, Phil Ochs, et même... Jean Genêt, entre autres. Tom Hayden, l'un des chefs du S.D.S., est aussi au programme, mais l'on ne pense pas qu'il sera libéré de prison à temps pour se présenter ici. En attendant le début du programme, j'ai eu l'occasion de discuter sur le trottoir avec le sergent Boone, qui monte la garde à l'entrée du « Coliseum ». Voici un policier qui ne mérite sûrement pas le qualificatif de « pig » : citoyen noir et homme de cœur, il réfute absolument les méthodes violentes employées par ses collègues contre les « Yppies ». Je ne peux vous relater ici la totalité de notre entretien, cela nous emmènerait trop loin, mais ajoutons simplement qu'il y a environ, selon lui, quinze pour cent de Noirs parmi les forces de police qui opèrent actuellement dans la ville. Il y en a par ailleurs 80 % parmi les chauffeurs d'autobus, qui sont en grève pour protester contre la corruption syndicale.

Nous ne sommes pas loin de l'heure H à présent. Le thème

Phil Ochs.



du jour est « une anti-célébration de l'anniversaire de L.B.J. ». Avec un cadre artistique de premier ordre, c'est si l'on veut une adaptation américaine de « bon anniversaire, mon Général » ; cela promet d'être gentil !

Voici qu'arrive Ed Sanders, l'un des « Fugs », qui doit officier comme Maître de Cérémonie, mais il ne sera pas aussi formel que ce titre pourrait le laisser croire. Il introduit les premiers artistes de la soirée, « The Home Juice ». Il s'agit d'un groupe local de blues, composé de sept membres, tous blancs : guitare-solo, trompette, saxo-ténor, basse, harmonica, orgue et batterie. Leur jeu, assez classique, n'en démenage pas moins à la vitesse V.

Jim & Jean : mi-chemin entre le rock et le folklore, ce sympathique duo, qui rappelle un peu Sonny & Cher, utilise des guitares acoustiques amplifiées et, à l'occasion, une basse et un orgue électriques. Outre leurs compositions, comme « Planet June », ils ont annexé avec bonheur une partie du répertoire de Phil Ochs. En particulier leur version de « Ringing of Revolution » est extrêmement personnelle.

Dave Dellinger, chef gauchiste très populaire, vient faire un bref discours de bilan et d'instructions, suivi d'Abe Hoffmann, l'un des chefs du « Y.I.P. » ; ce dernier se montre plein de bon sens politique et d'humour.

Phil Ochs : après « I ain't marchin' anymore », tout le monde se lève pour scander : « Hell, no, we won't go ! ». Quand les acclamations se calment un peu, longtemps après chaque chanson, Phil nous gratifie de quelques petits commentaires de circonstance. Le délire révolutionnaire atteint son paroxysme lorsque, pour finir, il entonne « I declare the war is over ». Il ne peut même pas chanter le dernier couplet, car tout le monde recommence à hurler « Hell, no, we won't go ! » de plus belle et, dans le fond de la salle, trois ou quatre types entreprennent de brûler leurs cartes de conscription ! Alors, pas efficaces, les « chansons engagées » ? Suivent les déclarations de William Burroughs, Jean Genêt et la lecture d'un poème d'Allen Ginsberg.

Un petit entracte (bien que les actes continuent) nous amène à la seconde partie qui débute avec un groupe de rock. Leurs neuf amplis produisent un vacarme infernal, et pourtant on entend nettement les « Hell, no, we won't go ! » de l'assistance. Suivent divers autres discours. Une chanson (?) par un autre orchestre de rock nous permet de patienter jusqu'à l'apparition de Dick Gregory, le candidat noir à la présidence des États-Unis, extrêmement enthousiasmant. On sent bien qu'il est comédien de son métier ! Naturellement, ses chances d'être élu sont minimes, c'est le moins que l'on puisse dire... Mais sa seule existence est réconfortante. Quand on lui demande quelle serait sa première décision de chef de l'État s'il était élu, il a coutume de répondre : « La première chose que je ferais serait de repeindre la Maison Blanche en noir (tonnerre d'acclamations) ; et la seconde, de rappeler tous les pauvres gars qui sont au Vietnam, et d'y envoyer L.B.J. à la place ! » Énormes vagues d'applaudissements. Cette splendide soirée se termine par un film assez extraordinaire, sur six écrans à la fois : un tableau éloquent de la société américaine.

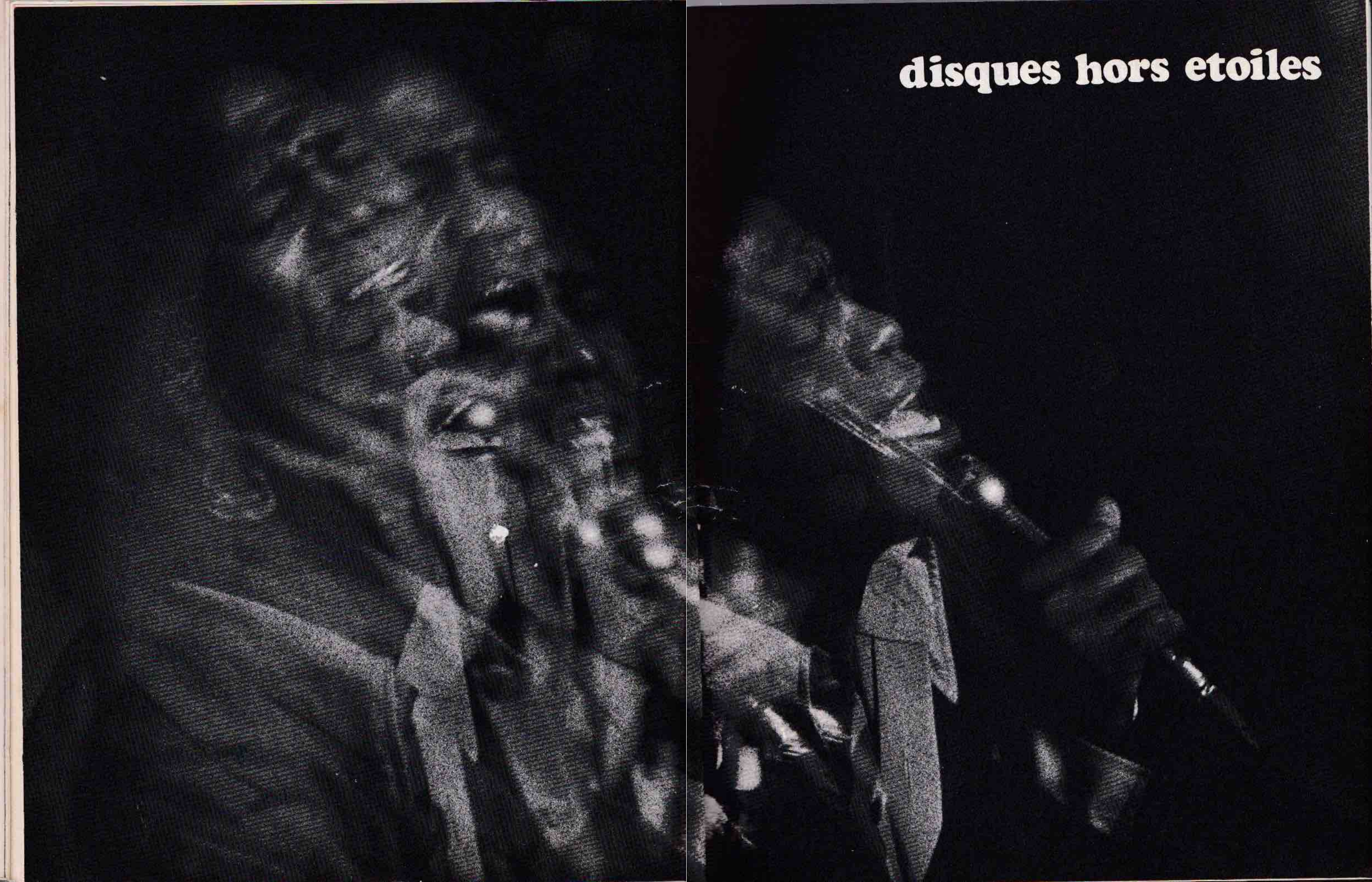
Nous retournons à Lincoln Park vers minuit dix, juste à temps pour subir un vidage en règle par les flics, plus nombreux qu'hier. Les bombes lacrymogènes éclatent à nouveau (c'est devenu traditionnel (à suivre)). — JACQUES VASSAL.

(1) : « Yippie » peut-être considéré, **grosso modo**, comme la prolongation politique de « hippie ». Éthymologiquement, ce mot signifie : « membre du Y.I.P. » (International Youth Party — Parti International de la Jeunesse).

(2) : à propos, le terme de « cops » pour dire « flics » est maintenant périmé ; on les nomme désormais « pigs » (cochons). L'un des slogans favoris de la foule est « pigs eat shit » (— « Les cochons mangent de la merde »). De même, Ochs ne chantera plus « Cops of the world », mais « Pigs of the world ».



**disques hors etoiles**





# JAMES BROWN

« LIVE » AT THE APOLLO, Volume II

Introduction (0' 32). Think (2' 55). I want to be around (3' 09). James Brown s'adresse à la salle (1' 01). That's Life (4' 05). Kansas City (4' 49). Let yourself go — There was a time — I feel alright (14' 54). Cold sweat (4' 43).

It may be the last time (3' 06). I feel good (I got you) (0' 38). Prisoner of love (7' 25). Out of sight (0' 26). Try me (2' 53). Bring it up (4' 38). It's a man's man's man's world (11' 16). Lost someone (Medley) (6' 21). Please please please (2' 44). POLYDOR 658.109-110 (2 x 30 cm - 45,80 F)

Tout d'abord, permettez-moi de reprendre mon souffle!

Car le double album « Live at the Apollo », c'est l'expérience du spectacle de l'Olympia renouvelée, en plus parfait (si c'est possible) et enregistrée à la perfection. Une fois de plus, on est transporté, knock-out, haletant, l'œil vague et la mine réjouie. Mais cette fois, on sait qu'on n'a pas rêvé, on a la preuve en main, prêt à recommencer et à la brandir sous le nez des incrédules. Oui, c'est vrai, il manque les effets de lumières, mais l'imagination aidant...

Alors donc, pour la première fois, on a à la fois l'excitation et le suspense d'un show de première qualité, pris sur le vif, et une qualité d'enregistrement qui permet d'en saisir les moindres nuances.

Une seule ombre au tableau: pas un seul nom de musicien n'est mentionné; on les considère toujours comme des larbins anonymes. Car si James Brown est au premier plan, du début à la fin du spectacle, il n'empêche qu'il est soutenu sans fléchissement par ce qui est sans doute le meilleur orchestre R & B de tous les temps.

Voici donc, sans fard, le James Brown Show.

On débute par l'annonce, tonitruante, démente, ponctuée par les cuivres de l'orchestre: « Ladies and gentlemen, la super-vedette, Try Me: un million de dollars de vente, bla-bla-bla, ladies and gentlemen, l'artiste qui se donne le plus de mal dans le monde du spectacle, applaudissez - le tous: JAMES BROWN, ladies and gentlemen: JAMES BROWN! »

A ce stade-là, on adore! Et c'est parti, comme en 14, en duo tout d'abord avec Marva Whitney (vous ne la connaissiez pas? alors c'est le moment!), et puis c'est les crins-crins. Comme en 14 également — tout aussi démodés! Mais vous le savez bien, ça fait partie du personnage, et c'est pas le moment maintenant de se réveiller et de suggérer que c'est p't-être du mauvais goût. Et puis voilà qu'il fait la putain, James Brown: il ronronne tout bas dans le micro, un peu essoufflé (« Plus fort! » lance un spectateur), « O.K., je vais parler plus fort: merci donc à vous tous, sans qui je ne serais rien. » Le temps d'essuyer une larme au coin de l'œil et l'on repart allègrement avec « That's life ». Et puis on enchaîne avec un « Kansas City » vraiment monstrueux, l'une des interprétations les plus swinguantes qui aient jamais été enregistrées! Cela rappelle les grands orchestres des années quarante, à leur apogée: Buddy Johnson, Lionel Hampton ou Count Basie, mais je me demande s'ils ont jamais à ce point swingué, claqué. Retour de l'annonceur super - excité qui spécifie et réitère que c'est bien JAMES BROWN, Messieurs Mesdames, JAMES BROWN que vous venez d'entendre (pour le cas où vous auriez pu le confondre avec Joan Baez). Entracte.

Vous retournez le galet et vous êtes bon pour un quart d'heure de boogaloo, style James Brown, sa spécialité. Tout l'orchestre devient section rythmique et prend une consonnance très africaine. La partie de guitare (due à Jimmy Nolen et Alfonso Kellum, je suppose) est fascinante à suivre tout au long du monologue de James Brown. Tout en parlant de façon apparemment décontractée, il s'arrange toujours pour faire tomber certaines syllabes, certains accents sur le temps, de façon à rester dans le coup de la musique. Il crée ainsi un suspense constant. C'est là toute la différence entre un grand artiste et un simple imitateur ou gueulard. C'est valable pour tout le monde et peut s'apprendre, à condition d'avoir un minimum de talent. Brel (dans un tout autre style) possède aussi ce don à un haut degré.

Et puis on passe à « Cold sweat » avec le traditionnel appel à Maceo Parker, le saxo ténor, qui doit faire partie des paroles déposées!

Les deux clous du second disque sont les longues interprétations de « Prisoner of love » et « Man's man's man's world » qui deviennent prétextes à un véritable pot-pourri de chansons, de gags et de discours. Une fois de plus, vouloir discuter ici de bon ou de mauvais goût serait aussi déplacé que mettre en cause les licences anatomiques des œuvres de Picasso. D'un médiocre saucisson comme « Prisoner of love », James Brown fait une sorte de mélodie sur-réaliste. Il ne viendrait à l'idée de personne de compatir à la douleur du « prisonnier de l'amour ». Il n'en demande pas tant. Tout ce qu'il espère, en cachette, c'est de vous en boucher un coin. Et sur ce point, je crois qu'il est rarement déçu. Quand à « Man's

man's », la version compacte, faite en studio, était si vous le voulez meilleure. Et pourtant, pour rien au monde on ne voudrait se passer de la présente version « pot-pourri » qui aboutit à un désopilant « Round the clock blues », thème sur lequel se sont déjà esbaudies des générations de jazzofanes, prétexte aux rimes insolites: « Don't worry about the peelin' — falling from the ceiling — but be there when I get the feelin' » ou « Don't worry about the motion of the ocean — but be there when I get the notion », le tout ponctué de grognements significatifs. Et pour plus de sûreté, James Brown s'enquiert: « Do you know what I'm talkin' about — vous voyez ce dont je veux parler? »

Bon, ce n'est peut-être pas du Beethoven ou du Mozart, mais il faut bien ça de temps à autre, non? Il fallait en tout cas le super-disque de James Brown, sans fard et sans handicaps. Le voici, dans toute sa grandeur parfois monstrueuse. Il sera difficile de faire mieux. — KURT MOHR.

# ARETHA FRANKLIN

ARETHA IN PARIS: Satisfaction. Don't let me lose this dream. Soul serenade. Night life. Baby I love you. Groovin'. A Natural woman. Come back baby. Dr. Feel-good. Since you've been gone. I never loved a man. Chain of fools. Respect. ATLANTIC 920.058 (30 cm - 22,90 F) (U.S. Atlantic)

Comme pour l'album de James Brown « Live », me voilà ravi, la preuve en main que je n'avais pas rêvé, le 6 mai, lors des concerts d'Aretha à l'Olympia. C'était vraiment fabuleux: C'EST fabuleux, puisque nous les revivons maintenant par le disque, merveilleusement enregistré, et Aretha se détache admirablement, au premier



ARETHA FRANKLIN

plan. On la retrouve, s'adressant au public de façon presque timide, s'élançant aussitôt dans une chanson avec une envolée qui vous fait courir des frissons dans le dos. Son répertoire est entièrement composé de titres qu'elle avait déjà enregistrés en studio, la plupart des chefs-d'œuvre. Alors? Alors, l'étonnant c'est que justement elle ait réussi à les présenter aussi bien, mais sous un autre angle. L'équilibre entre elle, l'orchestre et les chœurs n'est évidemment pas aussi parfait, par contre on la sent, elle, encore plus proche, plus frémissante. Et pour ceux qui croient que pour chanter juste et trouver une bonne mise en place, il faut recommencer une quinzaine de fois: en voici le démenti formel.

Il est curieux de recevoir le même mois deux enregistrements de concert vraiment exceptionnels, celui de James Brown et celui d'Aretha Franklin. Tous deux représentent le R & B, la Soul-Music, et

pourtant quelle différence! Aretha, elle, va droit au cœur, elle touche plus facilement les cœurs sensibles. James Brown, lui, ne touche qu'au second degré: on commence par être sceptique devant cette flamboyance, cette exagération, puis on finit par céder, vaincu par tant de talent. C'est précisément ce qui fait le charme de la musique: pouvoir y découvrir des personnalités différentes, chacune parfaite en son genre. Ces disques-là, ne les ratez pas. — KURT MOHR.

# ROLLING STONES BEGGARS, BANQUET

Sympathy for the devil. No expectations. Dear doctor. Parachute woman. Jig-saw puzzle. Street fighting man. Prodigal son. Stray cat blues. Factory girl. 3 salt of the earth. DECCA SKL 4.955 (30 cm - 29,60 F)

J'avais écrit dans un récent article (excusez-moi de revenir là-dessus) sur eux qu'ils étaient maintenant

assez fameux et considérés pour pouvoir faire à peu près ce qu'ils voulaient. J'avais tort. Le prouvent les avatars grotesques de la pochette de Mick Jagger (ce n'est pas à l'honneur de notre société — pas plus qu'à celui de Decca - Londres — que d'interdire une pochette montrant des cabinets (my God!) quand on en a, jadis, publié une autre montrant une explosion atomique (« Atomic Mister Basie »). Où vont donc se nicher la pudibonderie, l'hypocrisie et la bonne conscience?). Mais, c'est que l'histoire ne s'arrête pas là: Decca-France a simplifié le problème à l'extrême en présentant au début le disque dans un papier blanc, ce genre de papier que l'on trouve habituellement A L'INTÉRIEUR des pochettes. Curieux paradoxe: on considère les Stones comme des machines à disques et l'on est obligé de recourir à des expédients.

Un bon disque, en tout cas. Directs de nouveau, les Stones ne mâchent pas leurs mots et ne s'embarassent pas de subtilités (pas d'humour au second degré, comme dans la dernière « œuvre » des Beatles). Quand les Stones parlent de l'époque, c'est exactement comme ils la voient et non plus à travers quelque miroir déformant. Revenus de leur voyage mystique, ils reprennent la route et commencent à s'intéresser d'un peu près aux gens qui s'y balladent. Cela donne des résultats toujours très sensés et parfois même très beaux (« Sympathy for the devil », « Street fighting man ») l'enregistrement de ce dernier titre n'ayant heureusement plus rien à voir avec la bouillie pour chats que nous proposait le simple). Du strict point de vue musical, ce disque marque un évident retour au Spector sound des grandes années, guitares sèches et claquantes, tam-

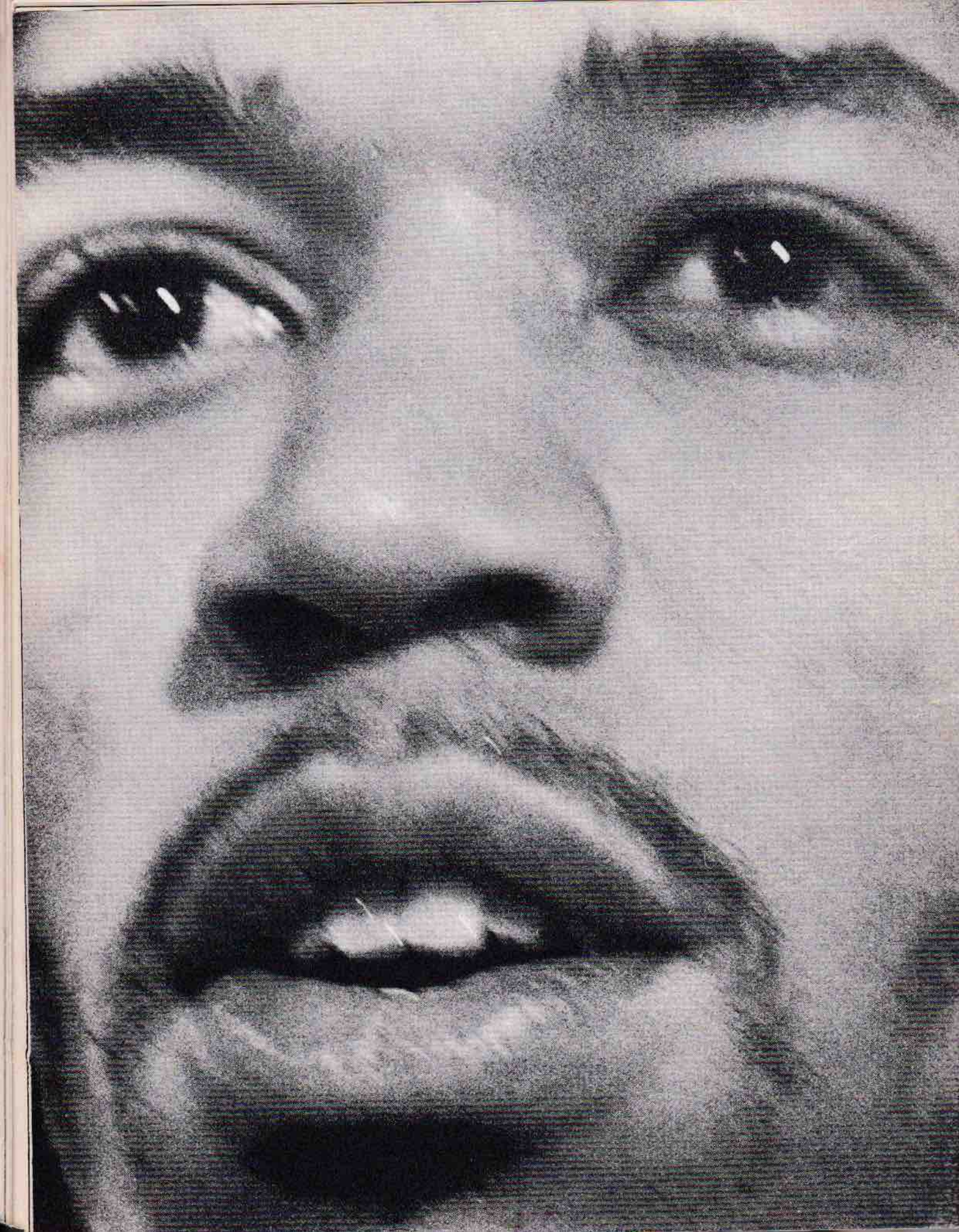
bourin obsédant, harmonica gémissant et piano. Ce n'est pas un recul mais, plus probablement, la leçon tirée de multiples expériences. Le sound des (presque) débuts, donc, mais mûri, plus rond, plus sûr, plus plein, plus personnel aussi. Même évolution pour la voix de Jagger qui est maintenant plus chaude et plus colorée (« No expectations »), plus bluesy. Ce disque n'est pourtant pas un disque de blues (bien qu'en ce domaine, les Stones fassent sans mal la nique à bien des groupes de blues blanc — « No expectations » encore), il est aussi le disque de la colère, que cela plaise ou non; et quand les Stones se mettent en colère, ils vous le jettent carrément à la figure, sans se réfugier derrière ces voiles mystico-planétaires tellement au goût du jour « en ce siècle où l'irrationnel sert parfois de chanvre indien aux imbéciles » (parfois, n'est-ce pas? seulement parfois). Avec, tout de même et heureusement, ce petit grain de folie sans lequel la musique ne serait qu'un corps sans âme. Folie ordonnée, cependant; une chanson comme « Jig-saw puzzle » est un collage (comme le titre l'indique) de notions concrètes, mises bout à bout sans aucune notion d'ordre et débouchant sur un abstrait facilement démontable et reconstituable. Ce n'est pas la pure invention d'un esprit en proie au délire. Ce n'en est pas moins beau. — PHILIPPE PARINGAUX.

# JIMI HENDRIX

ELECTRIC LADYLAND. And the Gods made love. Electric Ladyland. Crosstown traffic. Voodoo chile. Little miss strange. Long hot summer night. Come on. Gipsy eyes. Burning of the midnight lamp. Rainy day, dream away. 1983. Moon, turn the tides. Still raining, still dreaming. House bur-

James Brown, Aretha Franklin, les Rolling Stones, Jimi Hendrix, Muddy Waters, Canned Heat, Jefferson Airplane: des disques formidables pour le Nouvel An.





ning down. All along the watchtower. Voodoo chile. BARCLAY 920.060 et 920.061 (2x30 cm - 55,80 F)

Un sound absolument sans équivalent dans la pop-music. Le blues à tout jamais enraciné au creux des tripes. Le sens de la beauté et celui de la démesure (et quoi de plus beau que la beauté, quand elle perd toute mesure?). Le meilleur guitariste pop du monde? D'aucuns diront que c'est un autre, laissons donc là les hiérarchies impossibles pour plonger, toute raison perdue, dans l'étrange univers de Jimi Hendrix. Ils sont encore peu nombreux, ceux qui peuvent graver un double LP sans buter contre les limites de leur inventivité et sans se mettre à tourner en rond. Peu nombreux, même parmi ceux qui créent. Hendrix a créé treize morceaux (et les trois autres portent si profondément son empreinte...) qui ne doivent qu'à lui; il s'affirme par là l'égal des Beatles ou de Dylan. Et c'est pourquoi ce double disque tant attendu n'est jamais inintéressant ou lassant. Bien sûr, nous n'avons pas eu droit aux fameuses filles nues de la pochette originale (France, ta réputation fout le camp), mais Dister et Leloir ont fort bien remédié à cela. Du point de vue de l'œil (forcément) le résultat vaut largement la pochette du dernier Johnny.

Pour ce qui concerne la musique, elle fait la preuve que Hendrix, s'il a trouvé un style bien à lui, n'en a pas pour autant découvert la paix intérieure. Peut-être est-ce une chose indispensable que l'inquiétude, pour faire de la bonne musique. Sûrement. Hendrix est un halluciné, un écorché, un obsédé déchireur de beauté et un enivrant chercheur de paradis inaccessibles. Un superbe gratteur de guitare et de plaies intérieures pour qui le rêve est tout le contraire d'un refuge. Masochisme? Plus probablement nécessité vitale et mortelle à la fois pour un homme qui sait (pressent?) qu'une fois la sérénité atteinte, il ne lui restera plus rien à dire. Ce disque illustre fort bien le paradoxe hendrixien: il (Hendrix) doit détruire sans relâche l'homme qu'il est pour parvenir à créer son art. Et cet art, comme un vampire, se nourrit de l'é-

quilibre de l'homme et le conduit inéluctablement à sa perte. Processus terrible de l'accouchement douloureux de la beauté... Il ne sert à rien de le regretter puisque l'artiste ne vit qu'en fonction de son œuvre et qu'il ne meurt que pour elle; privé de celle-ci (ou du moyen de la continuer), il sera tout aussi nécessairement amené à disparaître, plus vite peut-être, en tout cas sans satisfaction. C'est pourquoi des hommes comme Jimi Hendrix ne peuvent faire autrement que de brûler leur vie: plus le feu est intense et plus la création est belle. Et c'est aussi pourquoi les gens « bien-pensant » n'auront jamais le DROIT de reprocher à un artiste aucun des moyens qu'il utilise pour stimuler sa créativité. La beauté passe avant la morale, surtout quand les moralisateurs sont ceux qui rachètent cette beauté. Laissons cela.

Electric Ladyland est un disque d'obsessions: obsessions mythologiques qui aboutissent à une quasi-identification de l'artiste à des divinités terribles et lointaines (d'où les constantes références au ciel et aux éléments); obsessions pyromaniques: le feu, grand thème hendrixien, brûle toutes les plages et se ravive à chaque pincement de corde, ravageant les mélodies jusqu'à l'incandescence. Et il est bien trop présent, ce feu, pour ne pas être la projection de celui, intérieur, qui consume Hendrix.

Ce disque est un disque onirique: Hendrix y rêve ou y cauchemarde, toujours détaché d'un monde qu'il dédaigne superbement (la seule tentative qu'il fasse pour remettre les pieds sur terre (« Crosstown traffic ») ne fait que le confirmer dans son désir d'évasion totale: les voitures ne rêvent pas, ni les gens, ni le monde...). Les rêves de Hendrix sont déchirants et compliqués dès l'instant où les sensations deviennent des notes de musique (quand le plus low-down des blues se mue en délire ravageur; quand toutes les lignes, harmoniques ou rythmiques se fondent en une pâte brûlante) ou sont traduites par des mots (quand les symboles, largement utilisés, se calquent les uns sur les autres, quand les mots les plus

terre à terre débouchent sur d'autres qui n'ont de raison d'être que leur beauté ou leur folie). Hendrix fait penser à un grand papillon noir qui revient obstinément se brûler les ailes à la flamme de ses obsessions, flamme d'une lampe de minuit ou flamme de soleils lointains. Et quand un homme qui a le talent de celui-là forge son art au feu de son inquiétude, cela donne forcément quelques climats musicaux assez bouleversants (« Voodoo chile » — le jazz avait « Magic of Ju-Ju », le blues « Hoochie Coochie man » —, lente plongée dans un univers occulte et vaguement malsain où le cauchemar s'étouffe dans des relents de magie et où ricanent des lunes rouges: « 1983 »): constamment interpénétrés, l'orgue Stevie Winwood, peut-être le meilleur organiste anglais, qui a immédiatement compris et qui, par son jeu chargé d'émotion simple et de swing linéaire, épaissit encore la profondeur de ces climats) et la guitare se confondent en des sonorités frissonnantes, épaisses, quasi-palpables; et Mitch Mitchell écrase ses toms à grands roulements étouffés d'orage souterrain. Il nous faut malheureusement tenir pour certain que l'expérience Stevie Winwood ne sera qu'une péripétie dans l'aventure hendrixienne. Dommage.

Electric Ladyland est le Pepperland de Hendrix. Un Pepperland où les arbres foudroyés remplacent les fleurs éclatantes, où la terre a la couleur du métal et se crève de cratères bouillonnants, où le ciel se déchire et s'enflamme (rien à voir avec le méphistophélisme de pacotille d'un Arthur Brown). Est-ce un idéal? En ce cas, la peur de vivre un jour dans cet endroit doit accompagner toujours Hendrix, tout au long de sa quête furieuse. Mais, nous avons cru le voir, il est de ces artistes pour lesquels la souffrance est génératrice de l'expression totale. Et, de toute manière, Hendrix ne découvrira jamais la sérénité (surtout pas à Ladyland); à jamais prisonnier de son délire incantatoire, il ne pourra qu'aller plus loin. Pas au bout. Il lui arrive néanmoins de se promener parfois aux franges de l'apaisement, dans des régions splendides comme

peut l'être un désert où ne vit que le vent (« 1983 », qui rappelle le superbe « 3rd stone from the sun » du premier album), mais cela ne dure guère que l'instant d'une fugace auto-persuasion: bien vite, les fulgurantes douleurs reviennent avec leur cortège de fantômes et, dans la minute qui suit, l'homme replonge dans sa folie. Les cordes d'une guitare sont alors autant de nerfs à vif qu'il faut sans arrêt pincer, frapper, torturer, jusqu'à ce qu'enfin la douleur explose en dix mille soleils qui sont beaux.

L'auditeur attentif (et sensible) ne manquera pas de découvrir (ressentir), tout au long de cet étonnant album et au-delà des feux d'artifices sonores qui y éclatent à chaque instant, la persistance d'une indicible tristesse, la latence poignante d'une angoisse sans remède (« All along the watchtower », entre autres; et ce n'est sûrement pas par hasard que Hendrix a choisi un thème de Dylan, autre écorché).

Grâce à des artistes de la taille de Jimi Hendrix, la pop-music acquiert des dimensions nouvelles, au-delà des mièvreries écœurantes, des plagats forcenés ou des rythmes sans substance. Elle vit. — PHILIPPE PARINGAUX.

P.S. — Ont participé à cet enregistrement: Al « Super Session » Voooper (« Hot summer night »), Stevie Winwood (« Voodoo chile »), Buddy « Express » Miles et quelques-uns de ses musiciens, (« Rainy day ») et Chris « Traffic » Wood (« 1983 »).

#### MUDDY WATERS

ELECTRIC MUD. I just want to make love to you. Hoochie coochie man. Let's spend the night together. She's all right. I'm a man. Herbert Harpers free press. Tom Cat. Same thing. CADET LPS 514 (30 cm - 22,90 F)

Quand Muddy Waters se décide à plonger dans l'époque, le résultat ne peut que nous faire regretter le désintéressement jusqu'à présent total des grands bluesmen noirs pour l'évolution de la musique populaire. Ce résultat, c'est « Electric Mud », un disque étonnant et passionnant, peut-être le meilleur enregistrement de blues des cinq dernières années.



Étonnant parce que l'on y entend Muddy Waters jouer comme Jimi Hendrix ou Eric Clapton; passionnant parce que l'homme a derrière lui une longue carrière de chanteur de blues et que cela se sent. Grâce à ce disque, enfin, l'on pourra mesurer le fossé qui sépare un Muddy Waters de groupes de blues blanc tels que les Ten Years After ou le Paul Butterfield blues band, par exemple: moins bon technicien qu'un Alvin Lee ou qu'un Elvin Bishop, Muddy Waters possède en lui quelque chose que l'agilité des doigts ne remplacera jamais: le blues. Tendré, généreux, rageur, érotique, gouailleur, bourré d'humour et de feeling, il fait la démonstration, tout au long des huit plages de ce disque, que l'esprit importe plus que la lettre quand il s'agit de jouer le blues. Les incondtionnels du blues noir crieront peut-être au sacrilège et en voudront à Muddy Waters d'être sorti de son petit monde fermé (on tolérerait la guitare électrique, mais pas les pédales wah-wah, ni les distorsions, ni les saturations); les plus jeunes, souvent dépourvus de tout cadre de références, ne verront dans ce disque qu'une imitation de Jimi Hendrix ou des Canned Heat par un chanteur noir sur le retour. Ils auront tort. Ceux qui ont l'esprit ouvert et les idées larges se rendront aisément compte de la valeur et de l'importance de cet « Electric Mud » qui réussit d'un seul coup ce que les bluesmen blancs n'avaient pas su réaliser tout à fait: le mariage du blues avec la pop-music. Il faut maintenant espérer très fort que ce disque ne sera pas une parenthèse trop vite refermée; il faut espérer qu'il ouvrira aux bluesmen noirs une voie nouvelle qu'ils avaient jusqu'ici ignorée, sans doute par manque d'audace plus que par mépris. — PHILIPPE PARINGAUX.

#### CANNED HEAT LIVING THE BLUES

Pony blues. My mistake. Sandy's blues. Going up the country. Walking by myself. Boogie music. One kind favor. Parthenogenesis. LIBERTY SLDI 340.848 (30 cm - 22,90 F). Refried boogie (part I). Refried boogie (part II).

LIBERTY SLDI 340.848 (30 cm - 22,90 F). Lecteurs de R & F, réjouissez-vous: grâce à l'aimable collaboration de « Disco-bol », importateur (1, cour du Havre - St-Lazare), la revue vous présentera désormais les chroniques des disques du mois au moment même où ils seront édités en France (parfois un peu après, bien sûr, parfois aussi un peu avant). Cet accord sera réalisé dès le prochain numéro, mais celui-ci ne devrait déjà pas vous déplaire. Pas plus que ces deux nouveaux disques des Canned Heat qui seront publiés en France début janvier. Ceux qui attendaient le groupe au redoutable tournant du « follow-up » en seront pour leurs frais. Les Canned Heat sont des professionnels et des jeunes gens de talent aussi bien. C'est la raison pour laquelle chacune de leurs productions est supérieure à la précédente. Que cela dure, c'est tout le mal que l'on peut leur souhaiter, et à nous par la même occasion. Il faut bien dire que les Canned Heat ont tous les atouts pour réussir, et surtout le plus important de tous: le sens du blues, chose assez rare chez des musiciens blancs. Parmi leurs autres qualités, on peut noter la formidable truculence d'un Bob Hite, sorte de Fats Waller du pop, la profonde connaissance musicale d'un Al Wilson et l'extrême habileté instrumentale d'un Henry Vestine (que beaucoup considèrent comme le meilleur guitariste de blues de cette génération) et d'un Larry Taylor (que les mêmes considèrent comme le meilleur bassiste de la même musique et de la même génération). Quand tout cela se réunit pour VIVRE le blues tout en lui ajoutant la petite touche psychédélique de rigueur, on obtient deux disques qui, pour être d'une grande unité, n'en sont pas moins très différents sur le plan de la conception. Le premier, enregistré en studio avec parfois des musiciens supplémentaires (dont John Mayall dans « Parthenogenesis » et les Jazz Crusaders est plus « propre » (si tant est que les Canned Heat puissent jouer propre, au sens Omo du terme) que le second qui, lui, est carrément « dirty ». On y retrouve parfois la grosse patte de Bob Hite

(« Pony », « Sandy », « One Kind Favor »), parfois celle, plus fine, plus jolie, de Al Wilson (« Mistake », « Going up the country »). C'est cette altérence qui fait que le disque n'est jamais lassant, ainsi que l'addition fréquente de cuivres (« Sandy », « Walking by myself » et bien d'autres) et le traitement de choc infligé à certains classiques (« One kind favor », « Walking »). Écouter les Canned Heat, c'est aussi subir les torrents de leur puissance vocale ou instrumentale, se plonger dans le tourbillon formidable de « Parthenogenesis » et de son harmonica - sirène, ignorer délibérément cette esthétique de conservatoires où le blues n'a jamais mis ses pieds sales. Les Canned Heat définissent eux-mêmes « Parthenogenesis » comme une transposition musicale de l'acte sexuel. C'est bien ce que nous disions: on participe et on subit l'outrage dans le même instant. Le second disque (morceau, puisque « Refried boogie » est un morceau de quarante minutes) fut enregistré en direct au Kaléidoscope de Hollywood. C'est le blues, toujours, inventé sur le moment, torturé, saccagé, violé comme il doit l'être pour vivre et être beau (le lancinant solo de Vestine). C'est une leçon que donnent les Canned Heat à bien des groupes de blues blanc: ils leur prouvent ici que ça n'est pas tant la forme que l'esprit qui compte et que le blues est une chose qui se situe bien au-delà de la simple dextérité. Une plaie longuement grattée ou bien une émotion fugace... Avoir quelque chose à dire et bien le dire. C'est le lot des Canned Heat. — PHILIPPE PARINGAUX.

#### JEFFERSON AIRPLANE CROWN OF CREATION

Lather. In time. Triad. Star track. Share a little joke. Chushingura. If you feel. Crown of creation. Ice cream Phoenix. Greasy heart. The house at Pooneil Corners. RCA 740.556 (30 cm - 22,90 F). Le troisième disque de l'Airplane après « Surrealistic Pillow » et le fameux « After bathing at Baxter's ». Le petit dernier n'est pas indigne de ses deux aînés.

Écoutez « Lather », composé et chanté par Grace Slick, et le solo « nasal » qu'y prend Gary Blackman: on retrouve dans ce morceau toute la philosophie pessimiste de la vie telle que la voit l'Airplane. Selon eux, le monde oublie un peu trop ce qui est essentiel, l'amour, l'enfance, la joie, la pureté, et laisse docilement détruire tout ce qu'il possède de naturel. « Share a little joke », composition de Marty Balin, est de la même veine. « Chushingura » est un solo de batterie de Spencer Dryden, petite diversion teintée d'électronique qui clôt cette face. L'Airplane donne matière à réflexion. « If you feel like china breaking » est le troisième chef-d'œuvre de ce disque avec « Lather » et « Triad »: un peu de jazz, beaucoup de cohésion et de talent, cela donne un morceau simple et beau, très balançant (à noter le travail de la basse (Jack Cassidy), aussi remarquable que le jeu du soliste). « Crown of creation », de Paul Kantner (guitare rythmique): « vous portez la couronne de la création mais vous n'avez aucune place où aller; oui, on nous dit que nous sommes de petits dieux, mais on ne veut pas de nous, on ne veut même pas entendre parler de nous. » Toujours philosophes... « Ice cream Phoenix » est une petite chose avec des pointes aiguës de Grace Slick et des grincements de Marty Balin. « Greasy heart » est écrit et interprété par Grace: nouvelle attaque contre la société de consommation (« vous êtes vos propres jouets avec lesquels vous jouez sans contrôle »). « The house of Pooneil Corners » est la suite de « ballad of you and me and Pooneil »; le morceau apporte cette touche psychédélique qui était la marque du précédent album et que l'on ne trouvait pas, jusque-là, dans celui-ci: tourbillon des voix et de la musique. Du point de vue musical, le groupe est extrêmement soudé et cohérent sans trop de rigueur cependant. Grâce au talent, des musiciens, tout s'organise et s'imbrique comme dans un puzzle géant. Et la voix de Grace Slick passe pardessus tout ça comme l'aile d'un ange. — JOCELYNE BOURSIER.



# Rolling Stones

exclusivité sur disques

DECCA



le dernier 30 cm

Sympathy for the Devil - No expectations  
- Dear doctor - Parachute woman -  
Jig-saw puzzle - Street fighting man  
- Prodigal son - Stray cat blues -  
Factory girl - Salt of the earth

enfin chez votre disquaire stéréo SKL 4955



# FBT

Electronica

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ



SOLID STATE Amplifiers

- DLS 1200/80 (80/120 W.)
- DLS 1200/80-80 (160/240 W.)

Importateur exclusif pour la France :

## SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18<sup>e</sup> - Tél. : 606-68-06  
CATALOGUE ET DÉPOSITAIRES  
SUR DEMANDE

# LA MAISON DU JAZZ

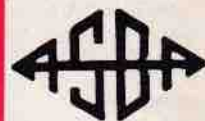
24, rue Victor-Massé, PARIS-IX<sup>e</sup>  
Métro Pigalle Tél. : 878.29.61

GUITARES ÉLECTRIQUES - BATTERIES  
AMPLIFICATEURS - SONORISATIONS  
SAXOPHONES - TROMPETTES  
CLARINETTES - VIBRAPHONES  
GUITARES CLASSIQUES  
ORGUES ÉLECTRONIQUES - TYPIQUES

LA MAISON DES  
GRANDES MARQUES  
INTERNATIONALES

Premier

Ludwig



Fender

HOHNER

GRETSCH

FARFISA

Gibson

COUESNON

Selmer

Framus

VOX

WELSON

AKG

KLEMT

# DE DOUX DURS

Dans Rock & Folk, depuis quelque temps, les compliments pleuvent à leur égard. Jocelyne Boursier a dit à propos de la bande sonore du « Lauréat » : « C'est un disque merveilleux qui vous donne envie d'aller voir le film. La musique est si belle, les paroles si douces ». Croyez-moi, en ce domaine, les filles savent bien de quoi il retourne. Kurt Mohr, de son côté, parlant de « Mrs Robinson », a déclaré : « Tout est en douceur, d'un charme auquel il est difficile d'échapper. L'accompagnement de guitare donne un ton folk, mais le chant n'est pas sans rappeler tantôt les Beach Boys, tantôt les Beatles ». Des références, non ? Paul Simon et Art Garfunkel se sont connus à Queens, près de New York. A 13 ans, après leurs cours, ils travaillaient sérieusement la chanson. L'université les sépara momentanément. Paul étudiait la littérature anglaise au Queen's College tandis qu'Art préparait un doctorat de mathématiques à Columbia. De temps en temps pourtant, ils chantaient ensemble, se perdaient de vue, puis recommençaient. Vers 1964, ils enregistrèrent sur un 33 t « Sounds of silence ». Deux ans plus tard, leur maison de disques ajouta un accompagnement rock à ce morceau. Paul Simon était alors en Europe, il chanta même au Théâtre de l'Est Parisien. Il repartit brusquement : « Sounds of silence » montait aux hit-parades des Billboard et Cashbox, devenant rapidement un immense succès, contrairement à leur précédent 45 t « Wednesday morning, 3 A.M. » qui n'avait plu qu'à quelques enthousiastes du folk song. Pourtant, au printemps 1966, Paul Simon dit : « Même si nous sommes encore populaires dans deux ans, j'abandonnerai la chanson.

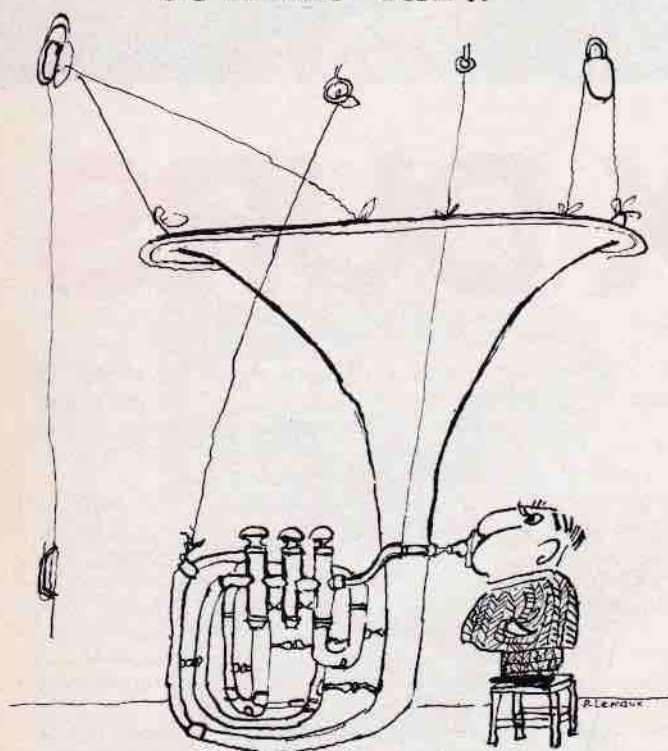
J'adore la musique pop, j'adore le rock'n'roll ; mais je voudrais être l'auteur du Grand Bouquin Américain. Bien que des types comme Bob Dylan, les Who et Eric Burdon trouvent des nouveaux trucs, en règle générale, le rock est peu créateur et c'est ce qui m'inquiète ». Heureusement, aujourd'hui, Paul Simon n'a pas mis à exécution ce projet négatif et la réputation de Simon & Garfunkel monte de jour en jour, au fur et à mesure de la sortie de leurs disques. Parallèlement à ces enregistrements, Simon & Garfunkel se produisent beaucoup dans les Universités américaines et dans des salles style Carnegie Hall. Cet été, ils ont eu pas moins de cinq 33 t classés dans les meilleures ventes, catégorie albums aux États-Unis. En Angleterre, « Bookends » a figuré pas mal de temps au sommet du hit-parade de cette catégorie. Mais il arrive parfois que, pendant plusieurs mois, Paul Simon ne trouve pas de nouvelles chansons, d'où par exemple la longue période qui s'est écoulée entre la sortie aux États-Unis des 33 t « Parsley, Rosemary and Thyme » et « Bookends ». Paul Simon écrit la plupart de ses chansons chez lui, à New York. Là, il est certain de ne pas être dérangé. Lorsqu'il compose en tournée, dans des hôtels ou des restaurants, un thème lui prend une bonne dizaine de jours avant d'être achevé et, chez lui, seulement deux ou trois jours. Paul a écrit des chansons qui ont été interprétées par diverses vedettes de tous pays : ainsi Johnny Hallyday et Nana Mouskouri en France. De son côté, il a une grande admiration pour Jacques Brel. Paul Simon est un être seul. Millionnaire en dollars, mais cela ne change rien :

« Bien qu'entouré dans ce métier et plein d'argent, je suis loin d'être heureux. Mon seul bonheur, c'est en écrivant mes chansons que je l'obtiens ». L'argent, il s'en fout : « Du moment que j'ai de quoi manger, un lieu où coucher et de quoi m'acheter mes cordes de guitare, cela me suffit dans ce domaine ». La situation actuelle des États-Unis l'inquiète beaucoup plus : « J'ai souvent pensé émigrer, puis j'ai réfléchi. Diable, après tout, c'est mon pays ». Paul Simon reproche à une bonne partie de la société américaine de vouloir toujours avoir raison, d'où l'intolérance qui subsiste en maints domaines. Le problème principal demeure la conduite de sa propre existence pour tenter d'accéder à une certaine moralité : L'individu doit prendre conscience de sa responsabilité, c'est un devoir individuel, mais aussi social ; car cette prise de conscience est une attitude morale nécessaire ». Un de ses principaux chefs-d'œuvre, « Sounds of silence », exprime l'amour comme les meilleurs poètes l'ont fait, mais aussi symbolise l'individu face à l'indifférence du monde. Simon & Garfunkel produisent un folk song, moins direct que celui de Bob Dylan ou Joan Baez sur le plan du texte. Musicalement, je suis d'accord avec Kurt Mohr pour dire qu'ils sont plus proches des Beatles ou des Beach Boys ; l'interprétation, il va de soit, les rapprochant plus, puisqu'ils sont deux, de ces groupes à harmonies. Simon & Garfunkel n'aiment pas dire qu'ils font du folk-rock. Et pourtant c'est en chantant des folk avec accompagnements très rythmé qu'ils ont pu se faire connaître. — JACQUES BARSAMIAN.



# non!

ne faites pas  
comme lui!!



ayez un instrument à votre mesure

consultez

## L'HEURE MUSICALE

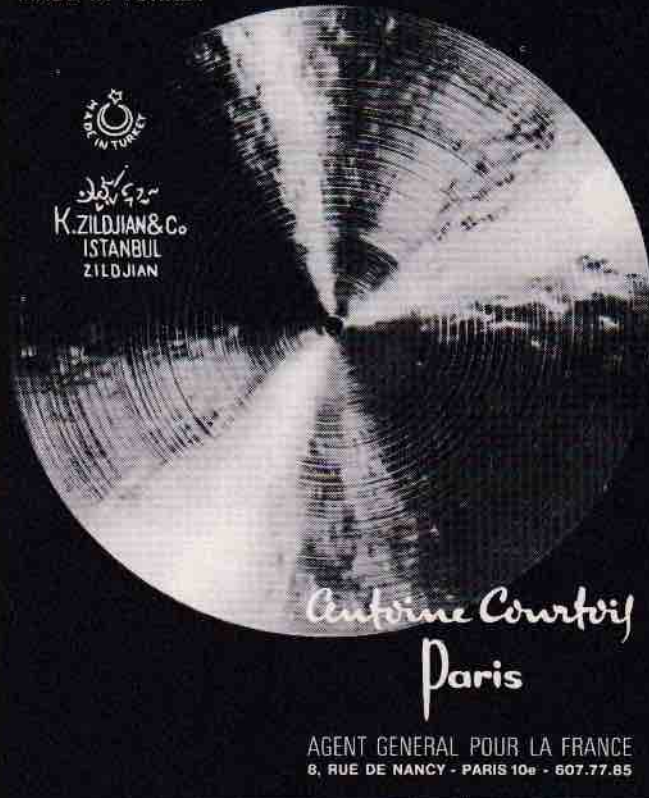
qui  
vous  
conseillera  
sur  
tous  
vos  
achats

auditorium  
instruments de musique  
haute fidelite

106 rue de Longchamp . Paris.16.

metro trocadero pompe tel : 553.03.40

CYMBALES  
MADE IN TURKEY



Minicassettes

Musicassettes à prix réduit

Rayons Rock, Folk, Jazz,

Rhythm and Blues

DISCORAMA, 54, FG MONTMARTRE

PARIS 9<sup>e</sup>

Métro Le Peletier/Cadet

Pour le prix d'un 33 tours, adhérez pour 3 mois à :

### LA BOURSE AUX DISQUES

(Club d'Échange de Disques)

et échangez ensuite gratuitement tous les disques qui ont cessé de vous plaire sans en perdre un seul

**RAYONS SPÉCIAUX :**

**ROCK • RHYTHM'N'BLUES • FOLK • JAZZ  
POP et SOUL-MUSIC**

Changement de direction et agrandissement du stock :

**CHOIX DE 20.000 DISQUES**

Ouvert le Samedi de 9 h 30 à 19 h 30  
et le dimanche matin de 10 h à 12 h

— 400, rue St-Honoré — PARIS 1<sup>er</sup> — RIC. 06.00 —

# QUELQUES PLAGES AVEC EDDY



« Ah, cette partie gratuite, je l'aurai... ». C'est la phrase qui

sortit de la bouche d'Eddy Mitchell alors que je m'apprêtais à le retrouver dans un petit troquet bien sympathique. Eddy était là, devant un flipper qu'il voulait à tout prix dompter.

Quelques minutes plus tard, nous marchions vers son studio de répétition. « L'année 1968 ? Il s'est passé beaucoup de choses : Les barricades, etc... Pour moi ? J'ai fait un bon succès avec « Je n'aime que toi » et j'ai sorti un album pour ceux qui suivent Mitchell, « Sept colts pour Schmoll ».

Côté galas, au printemps, j'ai présenté avec Nicoletta un spectacle assez neuf pour la France, spectacle qui a très bien marché ». Il fume beaucoup Eddy, comme moi. Nous allumons cigarette sur cigarette : il se rappelle m'avoir rencontré il y a quelque six ans alors que je débute dans le journalisme pop. « Mes projets, maintenant ? Je viens d'enregistrer « Alice » et « Je n'aime que toi » en italien, aussi dois-je aller promouvoir ces titres en Italie dans quelques semaines ». Puis il me montre les partitions de « Ma première cigarette », pour nous c'est de circonstance. C'est une chanson bluesy avec arrangements grandiloquents, m'affirme-t-il. En France, il garde une très bonne cote : ses galas d'été l'ont prouvé, particulièrement dans la région lyonnaise : « Je passe régulièrement au Palais de Lyon, deux fois par an, en moyenne ». Nous arrivons au studio pour

écouter quelques disques.

**Tiger (Brian Auger).** Brian Auger est très spectaculaire, et pourtant il ne me fait ni chaud, ni froid. C'est malgré tout un excellent indicatif pour l'émission de Michel Lancelot, Campus sur Europe 1.

**Eleanor rigby (Ray Charles).** Aucune hésitation, c'est le Génie Ray Charles. J'aimerais savoir qui a arrangé la chanson... Je préférerais Ray dans son interprétation vocale de « Yesterday ». Cela devient un peu systématique de reprendre du Beatles.

**Sunshine of your love (Cream).** Encore un swing d'éléphant. Ce disque fait vieux style anglais et il est en dessous de la valeur intrinsèque des Cream (là, je conteste car j'aime beaucoup ce 45 t). Ici, le père Clapton ne se défonce pas assez. J'avais entendu bien plus de trouvailles dans un de leurs 33 t, « Disraeli gears ».

**Le temps des fleurs (Sandie Shaw).** On dirait « Milord » (et Eddy se met à chanter ce titre de la Môme Piaf). Pas mal la voix de Sandie Shaw, mais c'est vraiment le saucisson... **Little red rooster (Howlin' Wolf/Muddy Waters/Bo Diddley).** J'aime ce disque de blues. Musicalement, c'est très naïf ; mais j'adore cette simplicité. C'est l'ABC, on le ressent ou non. A propos que devient Bo Diddley ?

**Susie Q (Creedence Clearwater Revival).** C'est le vieux truc de Dale Hawkins « Susie Q » (qu'Eddy fredonne). Les paroles, tu sais c'est vraiment

quelque chose....

**Dream a little dream of me (Armstrong / Ella Fitzgerald).** Satchmo et Ella. Le titre que je préfère d'eux, c'est « A foggy day in London ». « Dream a little dream of me » est une chanson extra, non seulement pour les amateurs de jazz, mais aussi pour le grand public. **Sour milk sea (Jackie Lomax).** L'accompagnement des guitares est très simple et revient en arrière. J'aime cette rythmique ; mais il est difficile sur ce seul morceau de se rendre compte de la voix de Lomax.

**Au bout de mon chemin (Kingset).** C'est Julien Clerc, non Kingset, me dis-tu ? On dirait vraiment Clerc. L'orchestration des cuivres est excellente. Dans l'ensemble, c'est du bon boulot bien fait.

**US Male (Elvis Presley).** Le super-pied (et voilà qu'Eddy imite le King). Depuis quelque temps, Elvis Presley sort d'excellents titres. Il paraît que Paul McCartney va lui composer plusieurs chansons, ce qui ne serait pas un mal.

Eddy poursuit : « Tu sais, si Elvis ne se produit pas sur scène ce n'est pas parce qu'il ne le veut pas, mais à cause des firmes cinématographiques avec lesquelles il est lié qui le lui interdisent ». Eddy me dit qu'il écoute beaucoup actuellement Taj Mahal, Otis Redding et le dernier 33 t de country and western de Jerry Lee Lewis. « Mais mon chanteur préféré maintenant, c'est Joe Tex, j'aimerais qu'il vienne en France.

Pour ma part, je l'ai vu plusieurs fois au Show Bar de Montréal. Il a beaucoup de métier, fait participer le public, amuse la salle avec ses imitations d'Elvis, Chuck Berry et Tom Jones ». Le violon d'Ingres d'Eddy Mitchell demeure les westerns. « On a voulu faire un héros de Custer et le film est un navet. Mes trois westerns préférés ? Il y en a d'innombrables : « Bronco Apache », « Les pionniers du désert », « Vera Cruz »... -Les rapports d'Eddy avec les deux autres rescapés de l'Épopée du Rock français Johnny Hallyday et Dick Rivers demeurent très amicaux : « Je revois Johnny au hasard des tournées et on rediscute souvent du bon vieux temps du Golf Drouot ». Dans les artistes plus récents, Eddy aime beaucoup Polnareff et Dutronc. Eddy Mitchell n'aime pas tellement le blues anglais. A propos du rock : « Je n'ai pas fait mon nouveau 33 t de rock'n'roll car je n'ai plus l'impression de ressentir cette musique comme avant. Le rock moderne n'a pas tellement d'intérêt, c'était tellement plus chouette par des types comme Bill Haley. Le rock revival du printemps dernier, c'était plus une invention des disc-jockeys anglais qu'autre chose. A propos, une dernière chose avant de te quitter : dis à Kurt Mohr que je ne mange pas du petit noir et que j'aimerais revoir les disques américains de rhythm'n'blues que je lui ai prêtés. — JACQUES BAR-SAMIAN.



# Dynaco

*présente ses meilleurs vœux  
à tous les utilisateurs de son matériel*

Parmi lesquels  
il est heureux de citer :

**MIREILLE MATHIEU**  
**ENRICO MACIAS**  
**LES HARICOTS ROUGES**  
**RADIO-LUXEMBOURG**  
**STUDIOS BARCLAY**  
**GOLF DROUOT**  
**BOBINO**  
**KERMESSE DE CAMBRAI**  
etc...

Chambre d'écho STUDIO.  
Chambre d'écho STUDIO.  
Ampli GIGANT 160/200 W.  
Colonnes S.100 - Chambre d'Écho Mini.  
Sonorisation du grand studio  
ampli GIGANT 160/200 W.  
Chambre d'écho STUDIO.  
Sonorisation du Podium, Eminent II -  
Chambre d'écho S.65 - Colonnes S.100.  
Chambre d'écho S.75  
Sonorisation du chapiteau de 10.000 places  
Amplis GIGANT - 20 Colonnes S.60.

**IMPORTÉ ET GARANTI PAR :**

**FRANCE S.A.R.L. AP. FRANCE**

28-30, avenue des Fleurs, LA MADELEINE-LILLE - Tél. : 55-06-03.  
TECMA, 161, avenue des Chartreux, MARSEILLE-4<sup>e</sup> (B.-du-R.).  
TECMA, 10, rue d'Armagnac, TOULOUSE (Haute-Garonne).  
RADIO-VISION, 7, cours de la Liberté, LYON (Rhône).

**BELGIQUE A. PRÉVOST ET FILS**

107, avenue Huart-Hamoir, BRUXELLES-3 - Tél. : 16-80-25.

## rencontres londoniennes

Au Ronnie Scott Club, Jack Bruce prend un verre en compagnie de John Hiseman (batter de « Bare Wires »), Dick Heckstall-Smith (saxo de « Bare Wires ») et Henry Lowther (trompette de « Bare Wires »). But de ce mystérieux rassemblement ?

Bruce : Tu assistes à la naissance du New Jazz Orchestra. Quinze musiciens dirigés par Neil Ardley.

B. D. : Que comptes-tu faire, maintenant que les Cream sont séparés ? Te lancer dans le jazz ?

Bruce : Pas seulement. L'enregistrement de disques de jazz n'est qu'un projet parmi beaucoup d'autres. Je voudrais aussi faire du rock.

B. D. : Un autre groupe, alors ? Bruce : Oui... un magnétophone et moi ! Je jouerai de tous les instruments.

B. D. : Vas-tu souvent voir les groupes qui passent à Londres ? Bruce : Jamais. Ah ! si, j'ai vu plusieurs fois les Canned Heat aux USA. Très bons. Mais j'estime naturel pour tout musicien de préférer jouer plutôt que d'écouter les autres.

B. D. : Quelle est ta musique préférée ?

Bruce : Le blues noir, sans hésitation ; B.B. King, Champion Jack Dupree, ça c'est du vrai blues.

B. D. : C'est Jack Bruce contre-bassiste qui va maintenant affronter les critiques les plus sévères qui soient : ceux du jazz. Cela ne t'effraie pas un peu de jouer sur un tel instrument ? Bruce : Pour moi, les guitares n'ont jamais été que des jouets. La contre-basse, c'est autre chose.

Jack se lève et va jouer sur scène avec le New Jazz Orchestra. Ce n'est encore qu'une répétition, mais prometteuse. Tea-pause ; j'en profite pour poser quelques questions à John Hiseman.

B. D. : Quel souvenir gardes-tu de John Mayall ?

Hiseman : C'est un type formidable. Même si, parfois, son humour est un peu trop piquant. Par exemple, dans « Bare Wires », le morceau intitulé

... où l'on apprend que John Mayall n'a pas aimé un commentaire de Rock & Folk...

... que les Ten Years After (ici Rick Lee) jouent des morceaux de quarante minutes...

... que Aynsley Dunbar n'est pas à l'aise en studio...

... que Jack Bruce se tourne vers le jazz et préfère maintenant la contre-basse...

... et que John Mayall aimera sans doute ces nouveaux commentaires.

« Hartley Quits » : non seulement c'est moi qui joue, mais Keef n'a pas du tout quitté le groupe, il a tout simplement été vidé. John aime ce qu'il fait plus que tout et demande beaucoup à ses musiciens ; personne ne peut le lui reprocher.



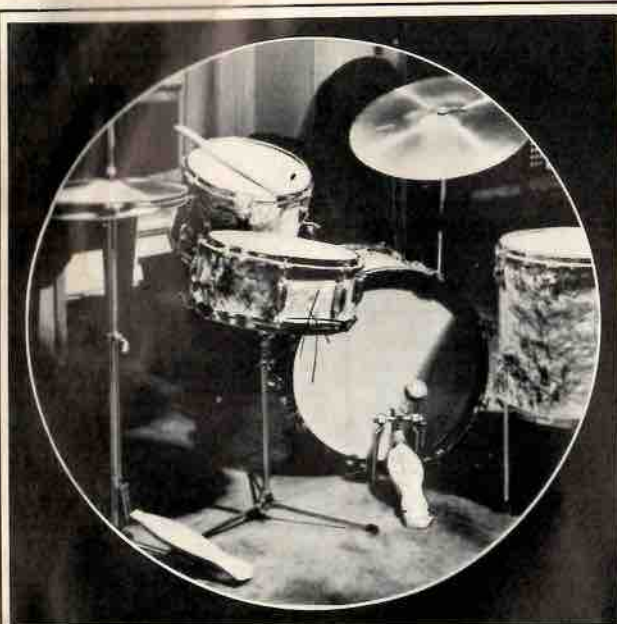
Tous ceux qui l'ont quitté l'ont fait pour former leur propre groupe : McVie, Green, Clapton, Bruce, Mick Taylor. De même pour les vidés : Dunbar, Hartley, Flint (trois batteurs).

Vendredi, au Country Club, un groupe : le Ansley Dunbar Retaliation : John Marshead (solist), Victor Brox (orgue), Alexander Parish (basse) et Ansley Dunbar (batterie). Un excellent groupe de blues, très carré et sans fioritures. A suivre.

Dimanche, au Bluesville, un autre groupe : les Ten Years After : Alvin Lee (solist, chant), Leo Lyons (basse), Chick Churchill (orgue) et Rick







**les  
plus vendues  
aux  
U.S.A.**

**batteries PEARL**

importation directe du japon.  
maintenant disponibles en france  
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1453<sup>F</sup> (cymbales en sus)  
peau plastique  
garantie totale • crédit longue durée

**Attention !  
Nouvelle adresse !**

en vous recommandant de la revue, documentation  
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 99, rue de paris, 92-boulogne - tél. : 825.73.80

## LA GRANDE MARQUE INTERNATIONALE

**Höfner**

**GUITARES ÉLECTRIQUES  
GUITARES WESTERN  
GUITARES JAZZ**

Des modèles incomparables  
Des prix imbattables



Importateur exclusif pour la France :

**SOCARO**

18, rue La Vieuville, PARIS-18<sup>e</sup> - Tél. : 606-68-06

**CATALOGUE ET DÉPOSITAIRES  
SUR DEMANDE**

Lee (dms). Ils commencent par un acceptable « Spoonfull », continuent avec « Won't be wrong always » et finissent le set avec le bien connu « Spider in your web » qui soulève les acclamations. Le second set dure quarante minutes et ne comprend qu'un seul morceau (!). Un pot-pourri intitulé « I'm going home » (tous ces morceaux figurent sur le LP « Undead ») et dans lequel on retrouve « Baby please don't go », « Whole lotta shakin' goin' on » et même « On the road again » des Canned Heat. Alvin y passe par tous les styles de guitare, du western au classique. Étonnant. Sans arrêt, ses quatre doigts galopent sur le manche. Et Lyons est l'un des bassistes les plus spectaculaires que j'aie vus. Chacun prend son solo, celui de Rick est banal sans être mauvais. Il pose ses baguettes et continue avec les mains. Churchill le relaie et met à mal ses deux claviers au cours d'un solo très jazz. Puis, tous ensemble, déchainés, ils terminent en beauté et laissent le public abasourdi et ahuri. Quelle soirée !

Royal Festival Hall. Dimanche.

Je surprends un certain barbu que l'on nomme Mayall qui, un whisky d'une main, Rock & Folk de l'autre ne paraît pas être des plus heureux de lire « Mayall pas assez puissant »... A la suite de John, je me dirige vers le bar. Quel choc. Trouvez un amateur de blues qui résiste à la vue de Champion Jack Dupree devant une bière, Aynsley Dunbar au côté (...) de John Mayall en grande conversation avec Muddy Waters. Mon sens du devoir Rocket-folkien me procure à lui seul le tonus nécessaire et je me jette dans l'arène.

D'abord Aynsley Dunbar, que je commence à bien connaître. Il m'annonce la sortie de son 33 t « Doctor Dunbar's Prescriptions », qui, à son avis, est 100 fois meilleur que le précédent. Ce n'est pas là mon avis. Le studio n'est pas le fort d'Aynsley.

D'autre part, les bruits qui couraient concernant la venue à Paris d'un nombre important de groupes de blues semblent se confirmer. Ainsi pourrions-nous admirer la Retaliation, qui sait, dans peu de temps, qui sait dans une salle parisienne...

La petite mélodie qui met fin à notre conversation n'a absolument rien de « bluesy », elle rappelle à John que dans 5 minutes ce sera pour lui le

moment de persuader, d'émouvoir, de choquer... de jouer. J'en profite pour observer cet apôtre du blues. Ce qui frappe aussitôt, c'est son regard, froid et dur. On y discerne l'homme endurci par la vie et ses difficultés. Quinze années dévouées à la cause du blues, et ce n'est que depuis cette année que John se retrouve à la tête de toute une génération. John n'est pas de ceux qui, trouvés géniaux par quelque manager en mal de gloire et de Livres, se réveillent un beau matin avec une foule de contrats venus d'on ne sait où. John n'a pas appris à jouer de la guitare, de l'orgue, de l'harmonica, après la sortie de son 3<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup> disque...

Cette fois, ça y est; c'est à lui; couteau au côté, harmonicas glissés dans une cartoucière, il monte sur scène au milieu des applaudissements du public. N'est-ce pas là sa plus belle récompense? Dès les premières notes, la salle, archicomble, ne regretta pas d'être venue ce soir. Successivement: « Try and understand » et « Somebody is acting like a child » mettront en valeur les quelques petits progrès effectués par Mick Taylor.

On ne pourrait en dire autant de Colin Allen (ancien batteur de Zoot Money, Big Roll Band). Il est juste à la hauteur et l'on n'est pas sans se demander combien de temps John le gardera au sein des Blues-breakers (Cf: Hughie Flint, Aynsley Dunbar, Keef Hartley et Jon Hiseman). Steve Thompson, le remplaçant du jeune Andy Fraser, est un bassiste très correct mais qui gagnerait beaucoup à être plus décontracté.

Mais la lutte continue avec John seul à la guitare. Un vrai délice se prépare. « Voyons ce que l'on va pouvoir sortir de la boîte magique » lance-t-il, très inquiet.

Expectative éphémère, c'est « Sandy ».

Enterrés les sceptiques: John prouve qu'il peut très bien refaire sur scène n'importe lequel des morceaux qu'il enregistre en studio.

« Walking on sunset » suit aussitôt.

La salle est transfigurée, on a envie de gueuler tellement c'est bon, tellement c'est beau...

« Pretty woman » vient clôturer un passage trop rapide mais, O combien apprécié. La route est longue qui mène à la consécration et c'est une « Hard Road ». Un M... au preux chevalier de la croisade du blues. — BRUNO DUCOURANT.

COLIN PETERSEN  
BEE GEES

Distribution :  
G. Beker  
99, rue de Paris  
92 - Boulogne.  
Tél. : 825-73-80.

**PAISTE**

CYMBALS

the choice of  
top drummers  
all over the world

Le dimanche 12 janvier à 15 heures,  
Noël présente :

**LES SYMPTOMES**

Enregistrement public au

**BAZAAR 99**

33, boulevard Dubreuil, Orsay

**LE KIOSQUE A MUSIQUE**

Salle des Pas Perdus,  
GARE DU NORD, PARIS-10<sup>e</sup>  
Téléphone : 878.41.69  
Ouvert tous les jours sauf le dimanche

**TOUS LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE  
TOUS LES DISQUES AMÉRICAINS ET ANGLAIS**



# VICTOR FLORE

11 bis, RUE PIGALLE, PARIS-9<sup>e</sup>  
CENTRAL MUSIQUE



Parce que vous y trouverez le choix le plus important de Guitares, Amplis, Sonos, Orgues, Matériels de batterie, Cymbales, Instruments, Micros, Accessoires, etc...

## EN VEDETTE CE MOIS :

La nouvelle série « **FAST** » des orgues **FARFISA** et le sensationnel « **PROFESSIONAL** » avec son système d'amplification **ABL 73** avec **Leslie**.

Les nouveaux « **CAPRI** » et « **PANTHER** » Duos en démonstration permanente.

Les véritables sitars hindous, tablas, manjiras, chimtas, etc... (Provenance Bombay).

... et toujours les célèbres « **FOLK GUITARES** » de « **MARTIN and C<sup>o</sup>** » **U.S.A.**

— Tous modèles —

**DISPONIBLES IMMÉDIATEMENT**

**OCCASIONS — REPRISES — CRÉDIT**

Service après vente - Tous dépannages

Tél. : 874-55-85 — Métro : TRINITÉ ou PIGALLE

# M.I.D.E.M. 69



Le 3<sup>e</sup> M.I.D.E.M., Marché International du Disque et de l'Édition Musicale, se tiendra à Cannes, au Martinez comme en 1968, du samedi 18 janvier au vendredi 24 janvier 1969.

Durant une semaine, cette manifestation unique par son ampleur et l'importance de ses participants réunira le plus grand nombre jamais atteint de professionnels du Disque et de l'Édition musicale du monde entier : directeurs et responsables des maisons de disques ; éditeurs de musique internationaux ; imprésarios ; organisateurs de spectacles ; responsables des services variétés de télévision ; programmateurs et disc-jockeys ; journalistes de la grande presse internationale et de la presse spécialisée.

350 bureaux auditoriums occuperont 5 étages du Martinez et seront entièrement équipés et installés afin de permettre l'audition de disques et de bandes magnétiques ;

10 auditoriums de présentation équipés de matériel haute-fidélité monoral et stéréophonique permettant l'audition d'enregistrements sur disques et sur bandes magnétiques ;

2 salles de projection cinématographique équipées en 16 et 35 mm, permettant la projection de chansons filmées ;

1 salle de spectacle de 150 places permettant aux éditeurs, maisons de disques, producteurs indépendants ou imprésarios qui le souhaiteraient, de présenter plus particulièrement un artiste ou un groupe.

Des colloques internationaux

grouperont les responsables des maisons de disques et d'éditions musicales et permettront aux professionnels du disque de confronter leur point de vue et de chercher des solutions aux problèmes les plus importants de la profession. Des personnalités les plus compétentes des questions commerciales, juridiques, techniques et artistiques, y prendront part.

Les super-galas de variétés internationaux remplaceront les galas nationaux du M.I.D.E.M. 1968. Ces galas se dérouleront en soirées de 90 minutes chacune, dans la plus grande salle du Palais des festivals.

Les plus grandes vedettes et les artistes de classe internationale de nombreux pays participeront aux programmes.

Les trophées nationaux et internationaux seront remis aux artistes au cours d'une soirée exceptionnelle qui aura lieu le mercredi 22 janvier. Ce gala sera retransmis en eurovision et intervention.

Cette année, au cours de la remise des trophées, 5 « M.I.D.E.M. awards » seront décernés aux cinq chansons les plus exécutées dans le monde pendant la saison 1967-1968, afin de récompenser ainsi les auteurs, les compositeurs et les éditeurs.

Les trois jours où il n'y aura pas de galas, les Promo-T.V.-shows seront présentés en fin d'après-midi et permettront de promouvoir un grand nombre de jeunes artistes capables d'atteindre prochainement une renommée internationale.

## le blues dans la peau

Un nombre croissant d'abonnés, de lecteurs et d'amis de Rock & Folk nous ayant demandé de parler aussi des chanteurs de blues traditionnels, du monde des spirituals et des gospel songs, nous avons demandé à Maurice Cullaz, Président de l'Académie du jazz, de nous présenter régulièrement le portrait d'une personnalité représentative de ces divers genres musicaux, entre lesquels il n'existe aucune frontière, pas plus qu'il n'en existe, d'ailleurs, entre les gospel songs, les blues ou le R'n'B pris dans leur ensemble et le jazz. Une discographie illustrera toujours cette chronique. Il faut, avant tout, écouter les disques de l'artiste en question. Personnalité choisie ce mois-ci par Maurice Cullaz : Memphis Slim.

Memphis Slim est né à Memphis dans l'État de Tennessee, en septembre 1915.

Son vrai nom est Peter Chatman. Détail curieux, il porte le même prénom que son père, excellent pianiste et guitariste de blues, et que son propre fils aîné. Il y a donc (au moins) trois Peter Chatman dans le vaste univers. Lorsque, tout jeune encore, Peter Chatman eut composé le désopilant « Beer drinking woman » et qu'il se disposait à l'enregistrer au studio, pour la première fois, le producteur lui demanda de quelle ville il était originaire. « De Memphis, Tennessee... » répondit le chanteur.

Comme le jeune Peter Chatman était (il l'est encore) très grand (1 mètre 95) et était alors très mince (Slim), le même producteur enchaîna :

« Très bien, nous allons vous surnommer Memphis Slim. Cela sonne très bien, beaucoup mieux que... comment disiez-vous ? Peter... Peter Chatman. Sous le pseudonyme de Memphis Slim vous vendrez beaucoup plus que sous le nom de Peter... comment disiez-vous déjà ?... Quoi ?... Oui... Chatman ! »

Je n'ai jamais entendu Memphis Slim raconter cette histoire sans qu'il ajoute : « Ils sont vraiment étonnants, ces gars de studio... non ?... »

Au début de sa carrière Memphis Slim fut très impressionné par un des meilleurs chanteurs et pianistes de blues des États-Unis : le grand Roosevelt Sykes. Slim fut aussi très marqué par

sa rencontre avec un autre grand pianiste de blues, Josh Altheimer qui accompagnait à l'époque le merveilleux chanteur Big Bill Broonzy. A la mort de Josh Altheimer, Big Bill proposa à Slim de le prendre comme pianiste. Mais, dès cette époque, Memphis Slim avait assimilé les styles de Roosevelt Sykes et de Josh Altheimer et se révélait déjà comme une des personnalités marquantes du monde du blues.

Après avoir joué et chanté longtemps à Chicago et accompli de nombreuses tournées aux États-Unis, Memphis Slim a presque toujours habité Paris, où il donna son premier concert en 1961.

De Paris, Slim rayonne sur toute l'Europe avec son ami le contrebassiste « Wee » Willie Dixon. C'est surtout aux « Trois Maillets » que Memphis Slim s'est produit à Paris, mais il a chanté, aussi au « Blues Bar » et, en jam session, au « Blue Note », au « Living Room », et au « Mars Club ». J'ai posé un jour à Slim la question suivante : « Comment devient-on chanteur de blues ? » Réponse : « On ne devient pas chanteur de blues. On naît avec le blues dans la peau. Je crois qu'il faut être Américain de couleur pour avoir le blues dans la peau. Il faut avoir « roulé sa bosse », « en avoir bavé », s'être souvent bagarré, avoir souvent « brûlé le dur », s'être fourvoyé dans toutes sortes de milieux... même les moins recommandables... » — MAURICE CULLAZ.

Voici une discographie succincte de Memphis Slim : Chess (distribution C.E.D. Riviera) :

« The Real Flok Blues » (mono LP 1.510) (stéréo LPS 1.510)

Fontana :

« No Strain » — 688.302 ZL

« Alone with my friends » — 688.701 ZL

« Clap your hands » — 680.253 ML

Vogue :

« The Memphis Slim Story » — LD 583-30

Verve (distribution Polydor) :

« Memphis Slim and Willie Dixon » — 511.029

Polydor :

« Pinetop's Blues » — 423.211

« Memphis Slim - Willie Dixon aux Trois Maillets à Paris » — 657.122

« Memphis Slim - Mickey Baker Bluesingly yours » — 658.039

# new!



pour l'animation  
de vos magasins  
de vos discothèques  
de vos soirées

- un analyseur de son créant une lumière musicale
- un gradateur pour tamiser vos lumières
- une puissance commandée jusqu'à 2 kw

l'analyseur complet et une rampe de 6 spots de couleurs : 380 francs T.T.C.

documentations et adresses de nos revendeurs à :

A.E.C. France  
66-70, Rue Regnault - Paris 13<sup>e</sup>  
tél. 336.47.61





THE MILWAUKEE COASTERS  
"West Coast Rock And Roll"  
BYG 529.003 - 33 t.

NORMAN T. WASHINGTON  
"Tip Toe"  
BYG 129.003 - 45 t.

Après "The Champ"  
(leur premier succès)  
THE MOHAWKS  
"Baby Hold On"  
BYG 129.004 - 45 t

BYG RECORDS

BYG RECORDS, PARIS

Distribution C. E. D.

# 25% de remise

voici l'offre amitié 69

## % JAREX

Grâce à sa formule de vente par correspondance d'instruments de musique d'importation directe,

JAREX vous fait bénéficier une nouvelle fois de prix incroyables.

**25% de remise** sur le prix catalogue des instruments de musique :

- Guitares électriques ARIA
- Ampli et sonos TRIUMPH et SOUND CITY
- Batteries ARIA
- Orgues TRIUMPH (et toujours le crédit JAREX!)

Ne manquez pas cette offre, le **31 janvier 1969** il sera trop tard. Dès aujourd'hui, renvoyez-nous le bon ci-contre.

Valable jusqu'au 31 janvier 1969.

opération "amitié 68 JAREX" Bon à découper et à renvoyer à JAREX - 277, rue St-Honoré - Paris 8<sup>e</sup>

Nom : .....

Adresse : .....

■ Je désire recevoir votre documentation sur : Ampli SOUND CITY ☐ Ampli TRIUMPH ☐

■ Guitare électrique ARIA ☐ Batterie ARIA ☐ Orgue TRIUMPH ☐

■ Je désire réserver ..... (indiquer l'instrument choisi et joindre 100F) et vous demande de me faire parvenir immédiatement un contrat de vente.

Rayer les mentions inutiles.

## DISQUES DU MOIS

**HUGUES AUFRAY**  
Adieu, monsieur le professeur. Le pain et les dents. Pauvre Vania. Le petit âne gris. Comme un tout petit garçon. La jeune fille et le commissaire. Docteur Banjo. Petit Simon. Parle-moi de chez toi. Le port de Tacoma. **BARCLAY 80.377 S (30 cm - 26,90 F)**  
« Adieu... » va sûrement marcher. C'est un titre diablement adapté à la clientèle d'Hugues. Les ventes montent et chez Barclay, avenue de Neuilly on a le sourire. Moi, bien sûr, je préfère sur cet album, une très belle chanson comme en chante de moins en moins ce déconcertant troubadour, « La jeune fille et le commissaire ». Je dis bien sûr parce qu'il y a longtemps que je n'aime chez lui que ses chansons les moins commerciales « Le cœur gros », « Les cloches de Rouen ». Je savais aussi que « le pain et les dents » plairait aux programmeurs. Comme il le sait, il ne me prendra jamais comme directeur artistique. D'ailleurs, il en a un très bon. Et puis à chacun son boulot. — P. CH.

**GUY BÉART**  
**LES NOUVELLES TRÈS VIEILLES CHANSONS DE FRANCE.** V'la joli vent. Ma mère je le veux. A la claire fontaine. Le fils du renard. Je me suis engagé. Comme les autres font. Mandrin. Blanche biche. Fleur d'épine. La belle au jardin. Ca n'va guère. La bohème. **TEMPOREL GB 00.005 (30 cm - 26,90 F)**  
Le doux Béart a rajeuni ces vieilles chansons avec un soin scrupuleux en même temps qu'une culture musicale mise au service d'une intelligence de son métier qui lui permet d'éviter des catastrophes chronologiques. Il a su, d'autre part, communiquer à quelques-uns des meilleurs musiciens de Paris, son enthousiasme. Cela donne un résultat parfait jusque dans les moindres détails. La prise de son est tout à fait exceptionnelle surtout si vous avez la chance et la possibilité d'écouter cet album en stéréo. Un très bon disque de folklore qu'il faut avoir. — P. CH.

**CHUCK BERRY/FATS DOMINO/JERRY LEE LEWIS**  
**LA FANTASTIQUE ÉPOPEE DU ROCK, VOLUME 2.** High school confidential. Corine, Corina. Let the four winds blow. Johnny B. Goode. Club nitty gritty. Jambalaya. Sweet little 16. Great balls of fire. Sexy ways. 30 days. I'm gonna be a wheel someday. Rock' n'roll music. **MERCURY 134.093 MCY (30 cm - 22,90 F)**  
Suite au succès obtenu par le premier volume de « La fantastique épopée du rock », Mercury a décidé de poursuivre cette série consacrée aux grands du rock en publiant un nouveau recueil de Jerry Lee Lewis, Fats Domino et Chuck Berry. « High school confidential » et « Great balls of fire » furent enregistrés en avril 1963 par Jerry Lee Lewis et les Nashville Teens au Star Club d'Hambourg, contrairement à « Corine, Corina » et « Sexy ways » mis en boîte en studio. Les cinq titres de Chuck Berry furent gravés en 1966, ceux de Fats Domino en public. — J. B.

**LUIZ BONFA**  
**BLACK ORPHEUS IMPRESSIONS : Manha de carnaval.** Capoeira. Dreamy. Night waltz. Song of the hills. Samba de Orfeu. Dois amores. Na paz do amor. Rancho de Orfeu. Rio with love. Bahia soul. **DOT SDOX 340.816 (30 cm - 22,90 F)**  
Luiz Bonfa est un guitariste et compositeur, bien connu des amateurs de musique brésilienne en général et de bossa nova en particulier. Auteur de la musique du film « Orfeo Negro » il est capable d'écrire de ravissantes mélodies et son jeu de guitare nuancé et raffiné peut être un vrai régal. D'autre part sa musique est parfois encombrée d'arrangements banaux qui nous empêchent de plonger dans un bain de poésie comme avec son compatriote Joao Gilberto. Malgré quelques plages fort attachantes, comme « Manhã de carnaval », « Dois amores » ou « Rancho de Orfeu », ce recueil dépasse rarement le niveau d'une fort agréable musique d'ambiance. — K. M.

**BRAVOS**  
Just holding on. Dirty street. **BARCLAY 60.981 (45 t simple - 6,50 F)**  
On ne refait pas tous les jours « Black is black », mais ce simple contient un bon titre, celui de la face B. L'autre souffre d'un arrangement pas tellement évident, et surtout d'un mixage très confus qui semble vouloir sacrifier à une certaine mode anglo-saxonne. — P. CH.

**ARTHUR BROWN**  
Nightmare. What's happening. **POLYDOR 421.414 (45 t simple - 6,50 F)**  
Organiste moyen et chanteur tout aussi moyen, Arthur Brown ne fait illusion qu'à coups de trucs qui se résument à la création d'une atmosphère sans doute très prenante sur scène mais qui, malheureusement, ne passe pas en disque (ou si peu). Le public qui s'était rué sur « Fire » ne trouvera dans ce cauchemar rien qui soit nouveau. S'il est un chanteur qui soit un homme de scène et de club, c'est bien Arthur Brown. Mais Dieu ! qu'elle était jolie, cette attachée de presse de Polydor... — PH. P.

**JAMES BROWN**  
**KING OF SOUL.** I got the feelin'. Maybe I'll understand. You've got the power. Maybe good, maybe bad. Stone fox. Shhhhhh. Just plain funk. Licking stick, licking stick. It won't be me. Here I go. **POLYDOR 658.105 (30 cm - 19,95 F)**  
Un album qui démarre sur les chapeaux de roues avec l'un des meilleurs titres de James Brown (« I got the feelin' »). Puis c'est un excellent blues (Maybe I'll understand). Dans « You've got the power », Brown a des intonations à la Little Richard. Suit « Maybe good, maybe bad », un instrumental très jazz avec dominante du piano. C'est propre. Par contre je déplore « Stone fox » et « Shhhhhh » avec leurs incessants Ah et He. Sur la deuxième face, mes préférences vont vers « Licking stick, licking stick » et « It won't be me ». En résumé, voici donc un très bon complément au double album public de Mr Brown à l'Apollo. — J. B.

**JAMES BROWN**  
« NOTHING BUT SOUL » : Soul with different notes (8' 10). Go on now (5' 55). Gittin' a little hipper (2' 59). Fat soul (9' 25). Little fellow (8' 15). Buddy-e (4' 15). **POLYDOR 658.101 (30 cm - 22,90 F)**  
**JAMES BROWN**  
I guess I'll have to cry cry cry. Just plain funky. **POLYDOR 421.400 (45 t simple - 6,50 F)**  
(U.S. King)  
« Nothing but soul » est un recueil purement instrumental où James Brown (à l'orgue) est entouré de musiciens anonymes. Chacun y va de son solo, prouvant à satiété qu'il connaît parfaitement et son instrument et les harmonies. Ils ont tous droit au diplôme, mais encore faudrait-il connaître leurs noms ! Comme

**ARTHUR BROWN**  
Nightmare. What's happening. **POLYDOR 421.400 (45 t simple - 6,50 F)**  
(U.S. King)

par Jacques Barsamian, Jocelyne Boursier, Pierre Chatenier, Kurt Mohr, Bernard Niquet, Philippe Paringaux.



ça, au moins, ça leur servirait à quelque chose dans la vie. Quant à moi, ayant depuis longtemps passé le stade où l'on s'amuse à jouer à l'examineur, je prends infiniment plus mon pied à écouter les mêmes rigolos (car je suppose que ce sont les mêmes) qui se défont dans le recueil « Live at the Apollo ». Dans « Nothing... » c'est de la virtuosité instrumentale un peu gratuite, dans « Live... » c'est un véritable exploit de professionnels. Le nouveau simple comporte un « Cry, cry, cry » à crin crins objectionnables mais au thème sévère qui risque fort d'en faire un tube. Et je ne vous apprends rien de nouveau en vous rappelant que James Brown sait vraiment chanter. Quand au verso, ils sont incorrigibles, ces musiciens, comme des gamins, vite un peu de jazz pour monter! — K. M.

**DAVE BRUBECK QUARTET**  
THE LAST TIME WE SAW PARIS. Swanee river. These foolish things. Forty days. One moment worth years. La paloma azul. Three to get ready.

CBS S 63.358 (30 cm - 26,90 F)

Le 13 novembre 1967, à la Salle Pleyel, c'est la dernière fois que les Parisiens auront pu voir Dave Brubeck, Paul Desmond, Joe Morello et Gene Wright qui devaient se séparer à la fin de la même année. Ce quartet était devenu une sorte d'institution, mondialement connu, très populaire, et en même temps décrié par une grande majorité des jazzfans qui affectent de mépriser les harmonies sans doute légèrement sophistiquées et les arrangements élégants de Dave Brubeck. Enregistré en public à Paris, le DB quartet nous offre des classiques comme « Swanee river » ou « These foolish things » et « Three to get ready » plus connu en France par la version de Claude Nougaro « Le jazz et la Java ». Associé depuis quelque temps avec le baryton-sax Gerry Mulligan, Brubeck vient de faire une tournée européenne qui a, pour je ne sais quelles raisons, soigneusement évité la France, de plus en plus considérée comme musicalement sous-développée. Allons-nous faire partie des minorités brimées? — P. CH.

**CHAMBERS BROTHERS**  
TIME HAS COME TODAY. All strung over you. People get ready. I can't stand it. Romeo and Juliet. In the midnight hour. So tired. Uptown. Please don't leave

me. What the world needs; now is love. Time has come today.

CBS 8/63.407 (30 cm - 26,90 F)

Une très belle pochette, un très bon groupe, un excellent album. Les Chambers Brothers constituent l'une des révélations de 1968. Nous vous en avions parlé avec enthousiasme lors de la sortie de leur album Polydor. Ici, nous retrouvons les quatre frères Chambers, avec en plus le batteur Brian Keenan. Les meilleurs titres de ce 33 t sont: « People get ready », « I can't stand it », « Midnight hour », « Please don't leave me » et surtout leur fantastique « Time has come today », qui était déjà paru, écourté, en 45 t. Cette version intégrale, depuis plusieurs semaines, je n'arrête pas de la mettre et de la remettre sur mon électrophone. — J. B.

**RAY CHARLES**  
Listen they're playing my song. Sweet young thing like you.

STATESIDE FSS 619 (45 t - 6,50 F)

U.S. ABC-Paramount

« Sweet young thing », enregistré par Ray Charles avec son orchestre régulier et les Raelets nous rajeunit de dix ans: c'est simple, direct, émouvant, cela swingue sérieusement. « Listen », en revanche, est honteusement gémi sur fond de cordes nauséux... — B. N.

**RAY CHARLES**  
Sweet young thing like you baby. Listen they're playing my song.

STATESIDE FSS 619 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. ABC-Tangerine)

« Sweet young thing » compte parmi les meilleurs disques récents de Ray Charles. Les Raelets (Merry Clayton, Gwen Berry, Clydie King, Alexandra Brown) lui donnent la réplique; l'orchestre est composé en partie de ses musiciens réguliers, en partie de musiciens de studio. Le verso baigne strictement dans la mélasse. — K. M.

**LES CHARLOTS**

Je dis n'importe quoi, je fais tout ce qu'on me dit. Cet été, c'était toi. Paulette, la reine des paupiettes. Hey Max.

VOGUE DOV 09 (45 t EP - 10 F)

Inénarrables Charlots, affreux jojos, gugusses... ils bouffonnent à plaisir. Dans la série culturelle des disques d'or de la chanson, un rapide round-up de leurs succès. Si vous ne les

avez pas déjà, ça vaut le coup. — P. CH.

**F. R. DAVID**  
Bal, joli bal. Je veux mourir un jour dans un monde d'amour.

POLYDOR 66.653 (45 t simple - 6,50 F)

Il est un des seuls à pouvoir rivaliser vocalement avec les anglo-saxons. Et si son jour ne vient pas avec ce disque, il viendra sûrement un jour. Les arrangements sont de Michel Colombier. Ensemble, ils ont fait cet étonnant moment de pop-music qui est l'indicatif de TSF 68. La qualité est de ce côté-là. — P. CH.

**DEREK**

Cinnamon. This is my story. BANG 670.029 (45 t simple - 6,50 F)

Un rock un peu paresseux dont la ligne de basse rappelle quelque chose. Un excellent morceau en tout cas (« Cinnamon »), qui devrait faire le bonheur des petits comme des grands. Ce Derek prouve là que, grâce à des arrangements un peu travaillés et quelques filles dans son dos, on peut dépoussiérer le bon vieux rock des pionniers sans rien lui enlever de sa plus subtile essence, sans irriter les tréfonds de son moi le plus intime. — Ph. P.

**DELPHINE DESYEUX**  
(Allez) L'Amie, le petit chien et le garçon que j'aimais bien. La vieille boîte à musique.

VOGUE 45-1.540 (45 t simple - 6,50 F)

Delphine Desyeux? Je ne sais rien sur elle, mais je lui donne 16 ans, je l'imagine jolie et de la façon dont elle lance ses « allez! », elle doit être une fille sympa. Voilà un bon titre: jeune, chouette. Le génie, on verra plus tard. L'autre côté est un peu ennuyeux, Mademoiselle, mais à votre place je crois que je n'aurais guère su faire mieux. — K. M.

**ANSLEY DUNBAR RETALIATION**

Double lovin'. Roamin' and ramblin'.

BYG 129.001 (45 t simple - 6,50 F)

British blues again. « Double lovin' » est un excellent morceau dans lequel la voix de cet organiste au nom impossible, tendre, chaude, convaincue et presque convaincante, se laisse écouter entre deux interventions d'une low-down guitare. La face B, rapide, piano-boogie et tout est plus mécanique, moins personnelle, moins intéressante. — Ph. P.

**JACQUES DUTRONC**

A tout berzingue. La Seine. Les Vanguuins. Transes-Dimanche. Proverbes. L'opportuniste. Le roi de la fête. Amour, toujours, tendresse, caresse. Je suis content. La leçon de gymnastique du professeur Dutronc. La solitude. Le mythofemme.

VOGUE CLD 727 (30 cm - 26,90 F)

Comme il connaît bien son métier et les gens qui sont censés faire ce métier, Maître Jacques a, avec son complice Lanzmann, placé dans ce disque la chanson-gag sur laquelle il devait être sûr que tout le monde allait se jeter en ricanant. « Ah! ce Dutronc, quel farceur! » Et il a réussi son coup. Ils ont tous plongé sur « le roi de la fête ». A côté de ça, on découvre pour la première fois, un Dutronc mélancolique, tendre, inhabituel (« La Seine » ou « Proverbes »). Mais comme il doit savoir que dans ce pays on n'a pas tellement intérêt à changer d'étiquette rapidement, il y est allé sur la pointe des pieds. Un très bon disque. — P. CH.

**DYKE & THE BLAZERS**

Funky Walk, Pt. 1 et 2. POLYDOR 421.199 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Original Sound) Arlester « Dyke » Christian, le créateur de « Funky Broadway », rappelle un peu Arthur Conley. Soutenu par un orchestre qui boogalooe sérieusement, il semble se donner un mal infini sur un morceau qui n'est en fin de compte que la resucée de son précédent succès. Pour les fanas du R & B. — K. M.

**ECLECTION**

Nevertheless. Another time, another place.

VOGUE INT 80.148 (45 t simple - 6,50 F)

USA: Elektra

Ils sont quatre garçons et une fille qui possède une jolie voix claire. Musicalement, ça rappelle beaucoup les Mama's and Papa's. La relève en quelque sorte. En ce n'est pas mal fait du tout. L'un des deux titres pourrait être un succès. Commercialement, ce pourrait être la face A; moi, je préfère l'autre, et pas par parti-pris systématique. — P. CH.

**EQUALS**

I get so exited. Giddy up a ding dong.

FONTANA 260.139 MF (45 t simple - 6,50 F)

Les Equals (trois Noirs-deux Blancs) nous proposent deux faces entraînantes: la première (I get so exited) est un peu

la suite de leur « Baby come back » quoiqu'un peu moins commerciale. Le second (Giddy up a ding dong) est un classique du rock qu'interprètent Freddy Bell et Tommy Steele. — J. B.

**JOSÉ FELICIANO**

Hi-heel sneakers. Hitchcock railway.

RCA 45.639 (45 t simple - 6,50 F)

« Encore un bon Feliciano » est une expression qui est en passe de devenir un pléonasme: tout ce que fait Feliciano est bon. Tout. La constance dans la qualité est une chose assez remarquable, surtout chez un artiste qui enregistre autant. Feliciano est un chanteur si simple qu'il peut, à la limite, en paraître sophistiqué à l'extrême. Cela n'est pourtant pas le cas; écoutez-le redécouvrir la mélodie de « Hi-heel » et créer, peu à peu, à l'économie, un climat très prenant; écoutez-le s'envoler un brin sur « Hitchcock railway », cela en vaut la peine. Je n'aurai pas l'ingénuité de dire que Feliciano ira loin: il est déjà au sommet. — Ph. P.

**ELLA FITZGERALD**

30 BY ELLA. My mother's eyes. Try a little tenderness. I got it bad. Everything I have is yours. I never knows. Goodnight my love. Four or five times. May be. Taking a chance on love. Elmer's tune. At sundown. It's a wonderful world. On green dolphin street. How am I to know. Just friends. I cried for you. Seems like old times. You stepped out of a dream. If I gave my heart to you. Once in a while. Ebb tide. The lamp is low. Where are you. Thinking of you. Candy. All I do is dream. Of you. Spring is here. 720 in the Books. It happened in Monterey. What can I say after I say I'm sorry. No regrets. I've got a feeling you're fooling. Don't blame me. Deep purple Rain. You're a sweetheart.

CAPITOL STTX 340.774 (30 cm - 22,90 F)

Étrange expérience que ce disque avec trente titres séparés en six plages et qui ont été enregistrés en trois nuits. Ella, la grande, est entourée par d'excellents musiciens, Benny Carter (alto-sax), Jimmy Jones (piano), Harry « Sweets » Edison (tp), Georgie Auld (t-sax), John Collins (gtr), Bob West (bass), Panama Francis et Louie Bellson (dms). Et la voix, reconnaissable entre toutes passe d'un thème à l'autre sans

temps d'arrêt. Un vrai régal d'interprétation, de swing, de sensibilité. Une fête. — P. CH.

**BRIGITTE FONTAINE**

Il pleut. Le beau cancer. Il se passe des choses. Une fois mais pas deux. L'homme objet. Éternelle. Blanche - Neige. Comme Rimbaud. Dommage que tu sois mort. Je suis inadaptée. Cet enfant que je t'avais fait.

SARAVAH SH 10.001 (30 cm - 26,90 F)

Inutile de discuter longtemps sur ce disque. Il y aurait des pages à écrire. Comme je suis d'un naturel paresseux, et que de plus je perds tout mon temps à l'écouter, je ne vous dis qu'une chose: allez l'acheter. Ça vaut diablement le coup. C'est tout ce que vous voulez: original, nouveau, fou, génial. C'est si facile de faire de la littérature sur un disque, que cette fois-ci je n'en ai aucune envie. Ça ne se raconte pas. Ça s'écoute. Sachez seulement que les sons aigus dans « Blanche-Neige » sont des cris de babouins, et saluez cette nouvelle firme qui, après l'album du Trio Camara, et avec celui-ci prouve son audace et son talent. — P. Ch.

**ARETHA FRANKLIN**

See saw. My song. ATLANTIC 650.127 (45 t simple - 6,50 F)

Que dire d'Aretha Franklin qui n'ait déjà été dit mille fois? Chacune de ses productions est un régal pour l'oreille et tout le reste. On a écrit quelque part qu'elle était le Ray Charles féminin; s'il faut à tout prix faire une comparaison, c'est bien plutôt avec Otis Redding qu'elle s'impose. Ça n'est pas un mince compliment non plus... — Ph. P.

**1910 FRUITGUM CO**

Goody goody gumdrops. Candy kisses.

BUDDAH 610.019 (45 t simple - 6,50 F)

La face A n'effraiera personne, n'apportera rien au patrimoine de la musique populaire contemporaine, tournera gentiment sur nombre d'électrophones trouvés dans des petits souliers et fera hocher doucement la tête à bien des parents au sourire attendri. Quand sera venu le tour de la face B (hélas trop courte), les sourires se crispent et les oreilles se fermeront comme autant d'huîtres jouant à l'au-truche. Figurez-vous que ça ressemble à un solo de Hendrix. « Mon Dieu! ce nègre qui... ». — Ph. P.

**MICHEL FUGAIN**

Je n'ai pas changé. Le

petit Nicolas. Laissez-moi essayer. A qui crois-tu donc que je pense? FESTIVAL FX 451.572 (45 t EP - 10 F)

Il est sans doute un gentil compositeur de jolies mélodies,

mais manque quelque peu de personnalité en tant qu'interprète. Depuis « Je n'aurais pas le temps », il semble marquer le pas. Ce n'est peut-être après tout qu'un passage à vide. Attendons et laissons-nous surprendre. — P. Ch.

## super-session

**MIKE BLOOMFIELD - AL KOOPER - STEVE STILLS**  
SUPER SESSION. Albert's shuffle. Stop. Man's temptation. His Holy modal majesty. Really. It takes a lot to laugh, it takes a train to cry. Season of the witch. You don't love me. Harvey's tune.

CBS S 63.396 (30 cm - 22,90 F)

Un disque qui arrive à son heure pour faire justice de certain procès que l'on fait un peu trop souvent aux musiciens pop américains: beaucoup leur reprochent de s'être laissés dépasser depuis un moment par les Britanniques et de ne plus être tout à fait dans le coup. Voici le démenti flagrant, sous forme d'une vraiment super-session qui remet les choses et les idées en place. Mike Bloomfield, Al Kooper, Steve Stills et le bassiste Harvey Brooks peuvent tous prétendre à une première place mondiale, catégorie pop (nous avons interrogé plusieurs instrumentistes français à ce sujet: Brooks a fait l'unanimité, les autres ont toujours été cités). Musiciens perdus navigant de groupes éphémères en sessions nocturnes (Kooper: ex-Dylan et « Blood, Sweat and Tears »; Bloomfield: ex-Dylan, Paul Butterfield et « Electric Flag »; Stills: ex-« Buffalo Springfield »), ils sont réunis ici pour un enregistrement dont la qualité, à tout point de vue, atteint les sommets: qualité de propreté et de mise en place d'abord, absolument impeccables, tout comme la gravure (de la vraie stéréo!); qualité du répertoire ensuite, bluesy avec Bloomfield, plus folk avec Stills (qui remplaça Bloomfield, tombé malade, pour la seconde séance); qualité des musiciens enfin, toujours inspirés mais jamais bavards, toujours spontanés mais jamais brouillons (ce qui n'est pas toujours le cas des Britanniques), et qui savent remarquablement ordonner leur fougue sans plus tom-

ber dans la sécheresse qu'ils ne tombent dans la virtuosité gratuite (ils pourraient, pourtant). Bloomfield est le plus bluesy, longues phrases sinieuses à la T. Bone Walker (régal des « intros ») précédant les descentes et les remontées nerveuses mais sans saccades, exploration large des possibilités sonores de l'instrument et grand usage des cordes basses (régal des « entrées »). Kooper est le plus jazz des trois, son jeu est très linéaire et dépouillé, vierge d'effets (à la différence de certains organistes britanniques à la réputation bien surfaite). Bon soliste, il fait surtout merveille dans l'accompagnement, tissant et étalant de lourdes nappes sonores et frémissements derrière les guitaristes. Il chante aussi d'une voix, dit l'auteur des notes, de « soulful asthmatic », ce qui est une très bonne définition. Stills est le plus folk, son jeu est est moins brûlant que celui de Bloomfield, moins noir aussi. Jeu moulinant, presque mécanique, sonorité très étouffée et très belle. Moins exubérant et moins imprévisible que Bloomfield, Stills fait preuve d'une rigueur et d'une continuité certaines dans l'improvisation, suivant son chemin sans s'en écarter d'une ligne (il ne joue cependant pas assez en solo pour être jugé sur ce seul disque); à noter l'usage extrêmement intelligent qu'il fait de la pédale wah-wah dans le merveilleux « Season of the witch ». Quant à Harvey Brooks et au batteur Eddie Hoh, ils font leur travail à la perfection, toujours avec cette recherche de l'efficacité dans la simplicité qui prouve que, s'il est vrai qu'il n'y a que deux sortes de musiques, la bonne et la mauvaise, le pop, grâce aux géniales folies d'un Hendrix comme aux hommes de cette super-session, est en train d'envahir le premier camp. — PHILIPPE PARINGAUX.



**BOBBIE GENTRY**  
Fool on the hill. Eleanor Rigby.  
CAPITOL CLF 516 (45 t simple - 6,50 F)  
(U.S. Capitol)  
Je suis un fan fidèle de Bobbie Gentry, mais la mettre sur deux chefs - d'œuvre des Beatles, affublés d'arrangements ma foi pas trop géniaux, c'était la mettre à dure épreuve. Ce n'était pas nécessaire et il y a suffisamment d'autres thèmes dont Bobbie pourrait faire des merveilles. — K. M.

**GRASSROOTS**  
Midnight confessions. Who will you be tomorrow?  
STATESIDE FSS 620 (45 t simple - 6,50 F)  
Ça marche fort aux USA, preuve qu'il n'est pas besoin de faire montre de beaucoup d'originalité pour avoir du succès. Non pas que ce disque soit mauvais, loin de là, simplement, il est de consommation courante: on ouvre bien grandes ses oreilles, on repère ce qui marche et on fait le mélange (ici, approximativement, entre Tamla et Memphis). Le titre de la face B est une question que l'on peut retourner aux Grassroots. — Ph. P.

**JOHNNY HALLYDAY**  
RÊVE ET AMOUR. Entre mes mains. Cours plus vite Charlie. Non, ne me dis pas adieu. En rêve. Attention. Je pars demain. Fumée. Je suis l'amour. J'ai peur, je t'aime. Sans une larme. Dans ma vie. Quand on sifflait.  
PHILIPS 844.895 BY (30 cm - 22,90 F)  
Sur la pochette représentant Johnny Hallyday devant un château-fort, plusieurs médailles nous permettent de reconnaître les Beatles, Laurel et Hardy, Elvis Presley, Bill Haley, Mickey Mouse, Belmondo, Bardot, Dylan, de Gaulle, etc... Sur le disque, plusieurs compositions de Tommy Brown et Micky Jones, d'Eric Charden, mais aussi son dernier tube « Cours plus vite Charlie » que les amateurs de rock connaissent bien par Eddie Cochran sous le titre de « Cut across Shorty ». — J. B.

**FRANÇOISE HARDY**  
Comment te dire adieu. Où va la chance. L'amour. Suzanne. Il n'y a pas d'amour heureux. La mé-sange. Parlez-moi de lui. A quoi ça sert. Il vaut mieux une petite maison dans la main qu'un grand château dans les nuages. La rue des cœurs perdus. Étonnez-

moi, Benoît...! La mer, les étoiles et le vent.  
VOGUE CLD 728 (30 cm - 26,90 F)  
L'association Hardy - Gainsbourg pourrait donner de très bons résultats. Dans les deux titres du génial auteur que la lointaine Françoise interprète ici, elle perd son côté absent en le surpassant. Ce nouvel album fort bien présenté dans une belle pochette double, outre le bel éclectisme et le joli goût pour le choix des chansons, « There but for fortune », « Suzanne » de Léonard Cohen — paroles françaises de Graeme Allwright, « Il n'y a pas d'amour heureux » déjà présent dans le précédent et dont l'arrangement semblable est signé différemment, a quelque chose d'attirant et de séduisant. Tout en chantant toujours du bout des lèvres, les dents serrées, la plus photogénique des chanteuses françaises est arrivée à faire passer un je ne sais quoi, comme une odeur de parfum qui reste lorsque l'être de vos pensées est parti, qui vous donne à rêver. — P. Ch.

**RICHARD HARRIS**  
The yard went on forever. Lucky me.  
STATESIDE FSS 623 (45 t simple - 6,50 F)  
Richard Harris est un bon comédien. Il est aussi un grand chanteur. Ce disque, extrait d'un étonnant LP (« The yard went on forever ») qui paraîtra bientôt en France, est tout simplement enthousiasmant. Jim Web, l'arrangeur qui monte en flèche, nous a sorti là quelques petits « trucs » raffinés à l'extrême, style comédie musicale en mieux. Sur un fond de chœurs, de cuivres et de cordes absolument impeccables, se détache la voix de Richard Harris, mâle et douce à la fois, toujours voilée de tristesse et toujours dépourvue de sophistication. Un disque splendide qui va probablement porter un terrible coup de vieux aux Sinatra et autres Andy Williams. — Ph. P.

**ROSETTA HIGHTOWER**  
Pretty Red Balloons. How can you mistreat the one you love.  
MAXI 17.504 (45 t simple - 6,50 F)  
(Angleterre: Major Minor)  
Ancienne soliste des Orlons et l'une des choristes de Joe Cocker (sur « With a little help from my friends »), Rosetta Hightower n'est vraiment pas gâtée pour son premier disque. Arrangements affairés et lourdingues rendent vains tous ses vaillants efforts. — K. M.

**THE INCREDIBLE STRING BAND**  
THE HANGMAN'S BEAUTIFUL DAUGHTER. Koe-eoadi there. The minotaur's song. Witches hat. A veru cellular song. Mercy I cry a city. Waltz of the new moon. The water song. Three is a green crown. Swift as the wind. Night-fall.  
VOGUE CLVLXK 273 (30 cm - 26,90 F)  
Quintessence des instruments à corde, guitares sèches, harpe, mandoline, viole, incantations des voix, plus quelques autres instruments comme la flûte, le pipo, la guimbarde et peut-être un clavecin ou un celestat. Tout cela donne une ambiance fantastique. On a l'impression d'assister à une étrange cérémonie dans les salles voûtées d'un château perdu dans les landes d'Ecosse ou d'Irlande. Cet enregistrement « énerve », au sens où énerver signifie excitations du système nerveux, et crée une tension psychologique peu commune. Il est d'autre part formidablement bien enregistré. — P. Ch.

**MAHALIA JACKSON**  
A MIGHTY FORTRESS. A mighty fortress. Is our God. Be still my soul. Power in the blood. I'd rather have Jesus. Roll, Jordan, roll. Sweet hour of prayer. Good news, the chariot's coming. All is well. It is well with my soul. All hail the power of Jesus' name.  
CBS S 63.376 (30 cm - 26,90 F)  
Certains vont encore répéter: « Ah! ça ne vaut pas les enregistrements d'antan ». D'autres: « pas très édifiantes ces paroles à la gloire de l'occupant de la « Upper room ». Et bien d'autres trucs de ce goût-là. N'empêche! Mahalia reste la grande reine du gospel, et sa voix puissante, forte de la conviction que lui donne la foi, est comme un torrent roulant des galets, tombant en chutes vertigineuses, accompagnée de cascades de notes au piano ou à l'orgue. On peut ne pas trop aimer les arrangements un peu précieux de Marty Paich, mais il faut écouter ce disque, et en particulier un titre comme « Roll, Jordan, roll » pour se rendre compte de tout ce que doivent au gospel-song et à des gens comme Mahalia tous les chanteurs de R'n'B actuels jusqu'à Ray Charles et Aretha Franklin. J'enfonce bien sur des portes ouvertes, mais il n'est pas mauvais de remonter aux sources parfois. — P. Ch.

**TOMMY JAMES and the Shondells**  
Do something to me. Ginger bread man.  
ROULETTE 45 VR 195.040 (45 t simple - 6,50 F)  
Le créateur de « Mony Mony » va-t-il réussir son follow-up? Il semble bien parti aux USA, avec ce titre très dansant et qui sera sûrement un grand succès de discothèque. — P. Ch.

**TOM JONES**  
Help yourself. I can't break the news to myself. The bed. Isadora. Set me free. I get carried away. This house. So afraid. If I promise. If you go away. My girl Maria. All I can say is goodbye.  
DECCA SKL 4.982 (30 cm - 22,90 F)  
Il est actuellement l'un des chanteurs les plus occupés et les mieux payés du monde. Ce disque est la grande preuve de son talent. Parce qu'il arrive à faire passer par sa seule interprétation un tas de titres sans intérêt, en dehors de « Help yourself » son tube actuel et de « If you go away » (« Ne me quitte pas » de Jacques Brel). Préférez à cet enregistrement celui de « Tom Jones alive at Talk of the Town ». — P. Ch.

**KASANDRA**  
Wilderness. If a storm wind blows.  
CAPITOL CLF 522 (45 t simple - 6,50 F)  
(U.S. Capitol)  
Il s'appelle John W. Anderson de son vrai nom, naquit en 1936 en Floride et réside maintenant à Los Angeles; il est Noir, porte la barbe et sur le caillou un galure qui pourrait être le résultat d'un croisement entre un képi de la guerre de Sécession avec le bonnet d'un trappeur canadien, du moins je le pense (on pense beaucoup après avoir tapoté des heures durant sur sa machine!). Quant au disque, c'est un curieux mélange de phrasé jazz, blues et psychédélique. Énervant ou excitant — selon les goûts. — K. M.

**TRINI LOPEZ**  
Malaguena salerosa. Something tells me.  
REPRISE RV 20.180 (45 t simple - 6,50 F)  
Trini Lopez est toujours un extraordinaire chanteur, peut-être trop pris entre ses tours de chant dans les grands cabarets de Las Vegas et les studios d'Hollywood. Il manque de grands titres. C'est le prototype même de la grande variété américaine. Pour amateurs. — P. Ch.

# MUSIC CENTER

50, RUE DE DOUAI, PARIS-9<sup>e</sup> - TRI. 78-79  
à 100 mètres de la place Clichy

COMMANDEZ CONTRE REMBOURSEMENT VOTRE JEU DE CORDES PICATO. LES CORDES PICATO SONT UTILISÉES A LONDRES PAR HENDRIX, CLAPTON, MAYALL, BECK. ELLES SONT SUPER NASHVILLE ET EXTRA SOUPLE. 30 F. la jeu.

COMME JIMI HENDRIX ET TOUS LES GROUPES ANGLAIS DE BLUES. COMMANDEZ VOTRE BOITE JENNINGS. CETTE BOITE VOUS PERMET 3 EFFETS: LE WAH WAH, LA DISTORSION FUZZ ET LE MÉLANGE DES DEUX. 370 F. la boîte.

DEMANDEZ LE CATALOGUE GÉANT DE MUSIC CENTER (4 timbres)

ET TOUJOURS: ac 30 Vox, comme neufs: 2.400 F. ET LES MEILLEURES OCCASIONS DE PARIS. LE PLUS GRAND CHOIX D'AMPLIS DE MARQUE D'OCCASION POUR JANVIER.

BON DE COMMANDE

Je désire recevoir contre remboursement: .....  
Nom: .....  
Adresse: .....

**MAMA CASS**  
California earthquake. Talkin' to your toothbrush.  
STATESIDE FSS 624 (45 t simple - 6,50 F)  
Un bon « follow-up » pour la ronde Mama Cass. Tout est fort bien fait dans ce disque: bonne mise en place, bonnes orchestrations, l'atmosphère y est aussi, et la voix de Mama. Néanmoins, cela peut aussi bien laisser totalement indifférents ceux qui demandent à un disque autre chose que la perfection technique. Un brin d'émotion, par exemple, cette émotion dont semblent totalement dépourvus certains artistes de la West Coast comme les Beach Boys, les Mamas et Papas (ex) ou un Scott McKenzie. San Francisco nous a trop gâtés pour que nous n'ayons pas le droit de nous plaindre un peu de Los Angeles. — Ph. P.

**ARIF MARDIN**  
ROSEMARY'S BABY  
Lullaby from Rosemary's baby. The blue bull.  
ATLANTIC 650.123 (45 t simple - 6,50 F)  
Disons tout de suite que la face B est sans intérêt, cela nous évitera d'y revenir. La face A est beaucoup plus intéressante, surtout parce qu'elle rappellera à tous ceux qui ont vu le film les monotones langoureux de l'émouvante Mia Farrow errant, tout ventre dehors, dans des couloirs où traînent des relents de soufre. Tout est dans l'atmosphère et elle passe bien dans ce disque. Arif Mardin en soit remercié. — Ph. P.

**PHILIPPE MONET**  
La main qui tire, la main qui tue. Plus loin que les frontières.  
LA COMPAGNIE S.002 (45 t simple - 6,50 F)  
Attention! J'ai bien l'impression que dans la morne platitude de la pop française vient d'exploser ce qui pourrait bien être la révélation de la fin de l'année. Ce n'est d'ailleurs pas le premier venu. Compositeur de talent, il a écrit un certain nombre de mélodies enregistrées par Hugues Aufray, Nicoletta,

Esther Ofarim, Los Bravos et Sylvie Vartan. Sachez rapidement que le grand, 1,85 m, Philippe a 26 ans, qu'il a commencé en jouant de la guitare-basse au Golf Drouot et qu'il est sans doute le seul chanteur à pouvoir prendre la place du preneur de son dans un studio. Saluons enfin, au passage, mais cela devient une habitude, les arrangements vraiment formidables de Michel Colombier. — P. Ch.

**MONTY**  
Qui, après toi? Pas de problèmes. Quand on revoit sa mère. Je n'ai rien à t'offrir.  
BARCLAY 71.295 (45 t EP - 10 F)  
Le titre vedette de ce disque est pas mal programmé. C'est un bon titre auquel je reproche seulement de ressembler, de par sa construction et sa sonorité finale, de ressembler à pas mal de choses. Une sonorité à la mode. Donc, déjà en retard. — P. Ch.

**CLAUDE NOUGARO**  
Paris Mai. La pluie fait des claquettes.  
PHILIPS 370.747 F (45 t simple - 6,50 F)  
Cette chanson sur les événements du mois de Mai vient un peu tard, mais c'est bien la meilleure. Peut-être aussi la meilleure des chansons engagées jamais écrites et chantées en France. C'est un grand moment. Comme elle ne passera sans doute jamais sur les ondes singulièrement aseptisées, homogénéisées et guimauvisées depuis ces mêmes événements il faut absolument que vous couriez acheter ce disque, l'un des meilleurs de Nounou depuis longtemps. Vous apprécierez sûrement ce formidable accompagnement à la batterie de Daniel Humair. D'ailleurs, il faut tous les citer: Maurice Vander (piano), Eddy Louiss (orgue) et Luigi Trussardi (basse). La face B, plus classique est aussi très bonne et fait découvrir, redécouvrir, un poète sensible, un parolier tendre et humain qui ne tombe jamais dans la mièvrerie ou les pleurs désolants et qui a nom

## donovan

**DONOVAN IN CONCERT.** Isle of Islay. Young girl blues. There is a mountain. Poor cow. Celeste. The fat angel. Guinevre. Widow with shawl. Preachin' love. The lullaby of spring. Writer in the sun. Pebble and the man. Rules and regulations. Mellow yellow. EPIC BN 26.286 (30 cm - 26,90 F)  
Enregistré à Los Angeles dans une atmosphère où dominant l'humour et la gentillesse de Donovan, cet artiste au charme constant prouve qu'il est bien loin le temps où on ne le considérerait que comme une pâle imitation de Bob Dylan. Au début de l'album, le speaker présente Donald Leitch, le père de Donovan qui, à son tour, annonce son fils. Donovan démarre avec « Isle of Islay », un morceau dans lequel sa voix et le son de sa guitare se mêlent parfaitement pour décrire la tranquillité de la vie d'Islay. Puis c'est l'histoire d'une jeune fille vivant seule à Londres (Young girl blues). Le piano est particulièrement mis en évidence et accentue cette sensation d'isolement que l'on peut éprouver dans une capitale. « There is a mountain » rappelle un peu le rythme Ska, tout comme le « Ob la di, ob la da » des Beatles ou le « Hellule hel-lule » des Tremoloes. Ce qui laisse présumer que ce rythme jamaïcain pourrait prendre en 1969. Dans « Poor cow », notre ami devient un voyageur joyeux, plein d'espérance (In my green country) et de rêves. Cette version publique est supérieure à celle effectuée en studio et parue au verso de « Jennifer Juniper ». Le jeu de guitare de Donovan est très applaudi dans « Celeste », une mélodie typique de son style et dans le même esprit que son dernier succès « Lalena ». On y entend de très bonnes notes de flûtes de la part

d'Harold McNair. L'amour universel est le thème de « Fat angel », la première face se terminant par « Guinevre ». La deuxième débute par un très joli poème (Widow with a shawl). Il faut s'imaginer que l'on est au 18<sup>e</sup> siècle. Une jeune femme attend son mari marin qui est parti depuis très longtemps, elle pense même être veuve. Et voici sa chanson, annonce Donovan. Une chanson qui aurait très bien pu être interprétée par Joan Baez ou Judy Collins. Le summum pour moi c'est « Preachin' love » de par le texte, de par la mélodie et de par l'orchestration pleine de swing. D'ailleurs à la fin de la plage, Donovan remercie son batteur (Tony Carr) et son saxophoniste (Harold McNair). Un titre qui s'il était moins long devrait être très programmé en radio. « The lullaby of spring » est un retour à son style initial, style qui par moments devient monotone à mon gré. Peut-être parce que je n'ai pas toujours la patience (ou le temps) d'écouter attentivement le texte. Le sujet de « Writer of sun » est un auteur qui a pris sa retraite au soleil. La flûte et la guitare sont de nouveau au premier plan dans l'orchestration. Suit une improvisation que Donovan baptise au moment de ce concert « Pebble and the man », série d'observations, mais aussi de questions. « Rules and regulations », une suite tout à fait logique rappelant le style des chanteurs américains d'avant-guerre; mais aussi l'ambiance des pubs anglais. Ambiance qui se poursuit dans « Mellow yellow » que tout le monde a envie de reprendre en chœur avec Donovan, et vous aussi j'en suis sûr. — JACQUES BAR-SAMIAN.



Claude Nougaro. Qui, si les choses étaient aussi simples que ça, devrait être la plus grande vedette de la chanson en France. — P. Ch.

**OHIO EXPRESS**  
Chewy Chewy. Firebird.  
BUDDAH 610.017 (45 t simple - 6,50 F)

C'est joli sans être beau, c'est rythmé sans être musclé, c'est bien trop gentil. « Chewy Chewy » est une de ces chansons qui font irrésistiblement penser à des rondes de bambins aux joues roses et aux genoux un peu écorchés. « Firebird » est plus intéressant en dépit de la voix assez désagréable du chanteur. Un disque qui n'enverra personne au plafond. — Ph. P.

**PIERRE PERRET**  
A L'OLYMPIA. Non tu serais trop contente. La Bérésina. La corrida. Ghislaine de la Bourboule. Elle m'a dit, rendez-vous à cinq heures. Tonton Cristobal. Elle cherche des puces à son chat. Cuisses de mouche. Non, je n'irai pas chez ma tante. Blanche. Les seins. Les baisers.  
VOGUE CLD 724 (30 cm - 26,90 F)

Perret fait toujours « un tabac » monstre sur scène. Cet enregistrement essaie de restituer l'ambiance de son dernier passage à Paris. On y retrouve aussi les principaux succès de ce bon vivant, et surtout ces deux titres qui m'enchantent particulièrement: « Elle m'a dit, rendez-vous à cinq heures » et « Elle cherche des puces à son chat », espiègles et en chanteurs. — P. Ch.

**WILSON PICKETT**  
A man and a half. People make the world.  
ATLANTIC 650.125 (45 t simple - 6,50 F)

Ce disque n'est pas sans rappeler « Funky Broadway », ce qui n'est pas une si mauvaise référence. Toute pudeur rentrée, Pickett joue les surhommes pendant que le guitariste joue (bien) de la guitare et tous les autres de divers instruments. C'est bon, mais ça n'est pas dans ce disque que Wilson Pickett est un homme et demi: c'est dans le suivant. La face B est un slow de consommation courante. Sau-tons vite à la ligne...

**WILSON PICKETT**  
Hey Jude.  
ATLANTIC 650.132 (45 t simple - 6,50 F)  
A paraître vers la mi-janvier et à ne pas rater — manteau couleur de muraille et lunettes

à verres fumés, ai pu me glisser bureau Barclay — trouvé souple dernier Pickett — fabuleux « Hey Jude », dingue, voix d'airain et cuivres mordants comme chiens enragés — à acheter — répète: à acheter — aucun renseignement face B — aucune importance, A suffit amplement à bonheur. — Ph. P.

**THE POP TOPS**  
That woman. Adagio Cardinal.  
PRINCESS 645.010 (45 t simple - 6,50 F)  
Cet adagio-là va-t-il connaître le même destin que le Canon de Pachelbel? La mélodie est agréable, et si la promotion est bien faite cela pourrait bien être un nouveau tube, bien qu'il ne règne pas ici la même atmosphère que dans « Rain and Tears ». La face A est sans grand intérêt. — P. Ch.

**ELVIS PRESLEY**  
Almost in love. A little less talking.  
RCA 45.634 (45 t simple - 6,50 F)  
Une semi-déception de plus, à ajouter à toutes celles auxquelles Elvis Presley nous a habitués depuis un bon moment. Deux morceaux extraits du film « Live a little, love a little », déjà, cela inspire la méfiance. « Almost in love » confirme et plus toutes les craintes. C'est vraiment la « tarte aux violons » (comme dirait Kurt) et au super-sirop. La face B est bien meilleure, sans pour autant être étourdissante. Et, une fois encore, on se prend à rêver à ce que donnerait cette fameuse (et très hypothétique) séance qui réunirait Presley et McCartney. — Ph. P.

**DON PRESTON**  
« BLUSE »  
Baby it's you. Standing in my tears. You don't know what you got. 99 1/2 won't do. Morning train. Lookin' for my baby. Something you've got. Farther up the road. It's only a tear.  
POLYDOR 212.043 (30 cm - 22,90 F)  
(USA & M. Records)

Don Preston est un chanteur-guitariste que je vous conseille de faire entendre à vos amis en blindfold-test. Chacun s'extasiera, soupirera que « là » il y a quelque chose, un coup de gosier, un sens atavique du blues que les blancs n'attraperont jamais; alors, vous sortez la pochette et faites admirer la bouille de Don Preston, qui ressemble davantage à Errol Flynn qu'à

Armstrong.... Il reste que ce chanteur n'est pas très personnel, et qu'il évoque alternativement B.B. King, Bobby « Blue » Bland et Jimmy Reed. Si l'on considère que Jimmy Reed est précisément l'un des bluesmen dont l'accent de terroir est le plus spécifiquement noir, la façon dont Preston s'en rapproche dans « Lookin' for my baby » est hallucinante. Et le petit orchestre qui l'accompagne est parfaitement dans la note. — B. N.

**RICARDO RAY**  
Nitty. gritty. Mony. Mony.  
VOGUE VR 195.038 (45 t simple - 6,50 F)  
Ce Ray-là chauffe et se bat avec tous les moyens classiques du R'n'B, section rythmique renforcée par un bongo, chœurs de filles et cuivres déchainés auxquels on a donné, pour changer un peu, une sonorité quelque peu afrocubaine. Très bon disque pour danser. — P. Ch.

**DICK RIVERS**  
Un homme est mort. Même. Tu ne sais rien. Cet air-là.  
PATHÉ EG 1.098 (45 t EP - 10 F)  
On aurait tort d'oublier Dick pour ne plus penser qu'à Eddy ou Johnny. Dick n'est pas encore un chanteur maudit, et je sais qu'il a encore ses supporters. Ils doivent être ravis par ce nouveau disque bien réalisé. Les autres devraient vaincre leurs préjugés et se donner la peine d'écouter ces quatre nouveaux titres. C'est nettement au-dessus de la production générale française. — P. Ch.

**BARRY RYAN**  
Eloise. Love I almost found you.  
MGM 61.620 (45 t simple - 6,50 F)  
Barry Ryan, fils de la célèbre chanteuse Maryon Ryan interprète une chanson de Paul Ryan, son frère, mais aussi son ancien partenaire (ils se produisirent ensemble). Ce, il le fait avec beaucoup de conviction. L'orchestration de Johnny Arthley est superbe. La première place qu'a obtenue ce disque au hit-parade anglais n'était donc pas usurpée. — J. B.

**RYTHMES DE L'INDE**  
MAHAPURUSH MISRA  
Roopah tal. Slow Tin tal.  
« Dadra » tal « Kaharwa » tal. Jhap tal.  
PHILIPS 844.534 PY (30 cm - 19,95 F)  
Le succès du sitar, des sonorités indiennes, par la pop-music d'abord puis par Ravi

Shankar a attiré l'attention sur cette musique étrange et envoûtante. Pas de sitar dans ce disque plus spécialement consacré au tabla. Le tabla c'est deux tambours aux sonorités particulières et qui en général accompagnent le joueur de sitar. Le verso de la pochette comporte un excellent texte du critique et musicologue américain Nat Hentoff, avec même un découpage précis des différentes plages. Et, même si la musique indienne ne vous intéresse pas outre mesure, ce disque vous plongera dans un climat très agréable, quasiment érotique. Les deux conceptions ne sont pas incompatibles. — P. Ch.

**SAM & DAVE**  
Everybody got to believe in somebody. If I didn't have a girl like you.  
ATLANTIC 650.121 (45 t simple - 6,50 F)  
Pour commencer, ils auraient pu raccourcir les titres; quelque chose comme « Got to believe » et « A girl like you ». Et puis allonger les morceaux car on ne se lasse pas de Sam & Dave, même s'ils ne se renouvellent pas trop, trop souvent. Questions qui claquent contre les cuivres, réponses qui n'en finissent pas de mourir dans les gosiers, parfait numéro de corde raide vocale qui n'exclut pourtant pas la sensibilité. Le R'n'B possède des interprètes de très grand talent. La pop-music des compositeurs idem. Il serait temps qu'ils se mélangent un peu plus, car, jusqu'à présent, les tentatives ont été plutôt rares. Pickett remet ça avec « Hey Jude », Conley avec « Obladi-oblada ». A quand le tour de Sam & Dave avec « Revolution 9 »? — Ph. P.

**SCAFFOLD**  
Lily the pink. Buttons of your mind.  
ODEON FO 133 (45 t simple - 6,50 F)  
Ces trois compères dont deux sont très sérieux: Michael McGear et Roger McGough, John Gorman étant le clown du groupe, font des chansons plutôt humoristiques. Peut-être est-ce un défaut? Quoi qu'il en soit c'est entraînant et anti pop. — Jo. B.

**PERCY SLEDGE**  
You're all around me. Self preservation.  
ATLANTIC 650.124 (45 t simple - 6,50 F)  
Et deux slows pour monsieur Sledge, deux de plus. Il serait intéressant de calculer le nombre d'hommes et de femmes qui lui doivent d'avoir découvert

des bonheurs fugaces (un peu moins de trois minutes en moyenne) ou éternels dans les bras les uns des autres, de Tombouctou à Carpentras. Ne serait-ce que pour cela, Percy Sledge est un bienfaiteur de l'humanité. Idéal pour couples aux yeux humides qui piétinent les confettis au temps des réveillons finissants. — Ph. P.

**TEN YEARS AFTER**  
UNDEAD. I may be wrong but I won't be wrong always. At the woodchoppers' ball. Spider in my web. Summertime. I'm going home.  
DERAM 140.003 (30 cm - 26,90 F)  
Dans une récente interview, John Mayall déclarait: « ce que je reproche à tous ces nouveaux groupes de blues blanc, c'est qu'ils re-crèent le blues au lieu de le créer ». Paroles éminemment sensées et qui pourraient parfaitement s'appliquer aux Ten Years After. L'éblouissante technique d'un Alvin Lee ne jettera sa poudre qu'aux yeux de ceux pour qui le blues est né en 1967 (en Angleterre, bien sûr). Les autres s'apercevront sans peine que le groupe s'en tient au blues noir américain des années cinquante et ne manqueront pas de faire d'intéressantes comparaisons. Celles-ci ne seront pas à l'avantage des petits anglais, même si aucun guitariste de blues authentique ne possède la folle dextérité d'Alvin Lee. Faut-il ajouter que ce dernier est bien mal secondé par un organiste sans envergure et un batteur qui ferait aussi bien en s'abstenant de prendre des soli. Les Cream ou les Canned Heat ont montré que des Blancs pouvaient parfaitement jouer le blues. Ils ont aussi montré que pour réussir il fallait aller un tout petit peu plus loin que le simple plagiat. — Ph. P.

**TRAFFIC**  
You can all join in. Withering tree.  
FONTANA 260.163 MF (45 t simple - 6,50 F)  
Deux titres extraits d'un album dont nous reparlerons le mois prochain. De quoi se faire, en attendant, une opinion sur la qualité de ce groupe hélas défunt. Stevie Winwood, Chris Wood et Jim Capaldi faisaient de l'excellente musique. Et ils avaient l'avantage d'être, en plus de bons rythmiciciens, un peu poètes sur les bords. Ce simple, illustre bien ces deux

aspects de leur talent. « You can all join in » est le meilleur des deux morceaux, grâce au jeu de guitare sans effets de Winwood et aux ponctuations rageuses du ténor. — Ph. P.

**WHO**  
Magic bus. Armenia city in the sky.  
POLYDOR 421.407 (45 t simple - 6,50 F)  
Impossible de ne pas penser à Bo Diddley en écoutant « Magic bus »: même rythme, mêmes chœurs, exactement. Avec, tout de même, en plus la personnalité assez particulière des Who, grands donneurs de promesses rarement tenues. Eux-mêmes ne se sont pas déclarés enchantés du LP dont est extrait ce simple. Fini le style « I'm a boy », selon Pete Townshend

## grateful dead

**GRATEFUL DEAD**  
ANTHEM OF THE SUN  
That's it for the other one. Cryptical envelopment. Quadlibet for tenderfeet. The faster we go, the rounder we get. New potatocaboose. Born cross-eyed. Alligator. Caution (do not stop on tracks).  
VOGUE (WARNER BROS) CLPW 1549 (30 cm - 22,90 F).  
Un orchestre de rock dans une prison. Sur les marches de l'Hôtel de Ville. Accompagnant en musique des manifestations politiques. Je me pince. Je ne rêve pas. Le Grateful Dead est partout. Partout où la poussée révolutionnaire des jeunes américains se manifeste. Il n'y a pas vraiment de quoi s'étonner: la musique, pop, jazz ou autre, est à tel point devenue partie de notre univers quotidien qu'il faut plutôt se demander pourquoi on ne la voit pas surgir dans tous les domaines de la vie. La vibration sonore est un conditionnement comme un autre — comme les images publicitaires ou les affiches politiques. Libre à nous, dès lors, de nous en servir comme bon nous semble. Arme dangereuse, laissée en France aux mains d'irresponsables besogneux parlant « Bizeness ». Arme terriblement efficace aussi, lorsque utilisée à des fins de subversion, volontairement ou non. Qui trouve-t-on, en Amérique, derrière les mouvements de jeunes — et les autres? La musique.

qui promet un prochain album formidable (« Deaf, dumb and blind boy »), uniquement basé sur des perceptions sensorielles. Tout un programme. Attendons donc le renouveau des Who. Pour en revenir à ce disque, la face B, ne serait-ce que par son titre, plaira beaucoup à Jacques Barsamian. Mais Dieu! qu'elle était jolie, cette attachée de presse de Polydor... — Ph. P.

**NANCY WILSON**  
Peace of mind. Out of this world.  
CAPITOL CLF 520 (45 t simple - 6,50 F)  
(U.S. Capitol)  
Brillamment enlevé, aspirateur, nettoyé par le vide. Quelle technique! Oui, mais qu'on n'en reparle plus! Si c'est ça le show-business! — K. M.

Ainsi Grateful Dead. Depuis l'éclosion des mouvements dits « hips », puis « Yip », ils sont toujours à la pointe. Vus un jour dans la cour du pénitencier de Saint-Quentin, jouant pour les prisonniers en révolte. Vus un autre jour orchestrant une manifestation contre les brutalités de la police. Lorsque l'État réagit, ils sont les premières victimes: descentes dans les appartements, fouilles, vexations habituelles. Loin d'être de ces idoles à consommer tenues à l'écart de leurs chers copains, ils vont à la rencontre de leur public, participent à son action, se font un avec lui. Leurs vibrations sont bien loin de la France. Pourtant, vous pourriez, vous devez en recevoir un bon paquet en vous procurant ce disque (leur second, le premier (WB 1689) n'étant hélas pas disponible en France). Ils s'affirment ici comme, à mon avis, le meilleur des meilleurs groupes de pop-music. Ce LP est une œuvre complète en deux parties à écouter de bout en bout.

La musique pénètre loin au fond de l'esprit, bien plus loin que les joliessees habituelles de nos amis anglosaxons. On ne peut rien dire d'un tel chef-d'œuvre, on ne peut que l'écouter. Faites le vide en vous-même et remplissez-vous de cette onde puissante qui vous rafraîchira. — ALAIN DISTER.

**TOUTES LES PARTITIONS**  
DE RHYTHM & BLUES ET DE POP-MUSIQUE QUE VOUS CHERCHEZ EN EXCLUSIVITÉ  
CHEZ: MUSIC CENTER  
50, RUE DE DOUAI, PARIS-9<sup>e</sup>

IMPORTÉ DES U.S.A., L'ALBUM COMPLET DES BEATLES AVEC 144 CHANSONS (de la 1<sup>re</sup> à « Lady Madonna »). — Une collection de photos en couleur: 35 F. L'ALBUM.



**NOUVEAU: TOUTES LES CHANSONS DES 2 33 tours RÉCENTS DES BEATLES: BACK IN THE USSR, etc. TOUTES LES CHANSONS DES 2 DISQUES POUR 50 F.**

album hendrix: axis bold: 15 F.  
album hendrix: are you experien.: 15 F.  
album cream: disreali gears: 25 F.  
album cream: wheels of fire: 25 F.  
dylan: blonde on blonde, john wesley: 25 F. chacun.  
album otis redding: 15 F.

**LES ENVOIS SE FONT: contre remboursement + frais P.T.T.**

**DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉANT (4 TIMBRES)**

**BON DE COMMANDE: JE DÉSIRE RECEVOIR:**

**NOM:**

**ADRESSE:**

**VILLE:**



• A vendre Ampli Wen 40 cv. état neuf pour Guitare basse 1 200 frs. Crédit possible. Bouron, route de Melun, 77-Ponthierry. Tél. 437.73.06.

• Vend Ampli Fender de luxe. Reverb neuf : 1 000 F. Guitare Welson 1/2 caisse : 400 F. Tél. TRO. 25.63.

• Vend Orgue Farfisa compact, neuf, sous garantie. Valeur 5 100 F. Vendu 3 900 F. Crédit possible. Tél. entre 15 h et 17 h à M. Bouchet. Tél. OPE. 14.84.

• Urgent : vds sono Bouyer 70 w. 12 H.P. Guitares : Höfner, Welson, Framus 1/2 c. 2 mic. Distorsion. Prix à débattre. Crédit. Tél. MOL. 32.68 de 16 à 22 h.

• V. tête AC 50 vox ét. neuf, garantie : 1 300 F + guitare Welson. Tél. 352.67.30.

• Production artistique Gaillard recherche éléments ou groupe pop féminin pour galas. Tél. 425.17.91.

• Si vous aimez le Rock ou le Blues, commandez dès maintenant les deux luxueux disques 30 cm de Screaming Jay Hawkins et de Carl Perkins qu'édite C.B.S. en exclusivité pour le Club Buddy Holly. Ecrire à : Georges Collange, 10, av. Paul-Dehorme, 69-Sathonay Camp.

• Vd Ampli 60 w. + Baffle 30 w. : 800 Frs. Ecrire : Laurent Martres, 2, rue E.-Connoy, 93 - St-Denis.

• Jeunes auteurs compositeurs ch. batteur et organiste p. groupe style anglais. Ecr. C. Malherbe, 16, rue Ferrer, 94 - L'Hay-les-Roses.

• Batteur poss. batterie cherche entrer dans groupe. Ecr. J.-P. Loyer, 10, av. P.-Brossolette, 92 - Plessis-Robinson.

• A vendre nombreux disques français, anglais. Très bon état, liste contre enveloppe timbrée. Ecr. Heymes Frédéric, Bloc 4 Bruch, 57-Forbach.

Association Musicale Parisienne, 9, rue Crespin-du-Gast, Paris-XI<sup>e</sup>, demande d'urgence CHANTEUSES et jeunes musiciens dans le vent (20/30 ans). Travail assuré sur le Territoire Français. Tél. Bureau : 023.64.07 l'après-midi ou 208.68.38 qui transmettra.

• Enregistrement - Maquette - Gravure - Pressage - mono - stéréo - compatible. Prix - Qualité - Délais. Documentation gratuite. C.N.A.I., 19, rue Coysevox, 75 - Paris-18<sup>e</sup>. Tél. : 228-05-91.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance), Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instruments et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29, Saint-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27-15.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 19 bis, 20, 21, 22 et 23 de « Rock & Folk ». Envoyez le bulletin ci-dessous aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>. C.C.P. Paris 1964-22.

#### SOMMAIRES

Articles parus dans le n° 10 : Eric Charden, Easy Beats, les Troubadours, la Rose de France d'Antibes, Small Faces, Alain de Sédouy, Saint-Tropez blues, Bob Dylan, Dick Rivers, Elvis Presley II, Marie Laforêt, les Beatles, le LSD, Percy Sledge I et Louis Armstrong.

Articles parus dans le n° 11 : Festival Pop de Monterey, Herbert Léonard, Le Kingset, Gil Now, Miles Davis, Sarah Vaughan, Festival de folk de Cambridge, La « postermania », Patricia, Brian Epstein, Les Hippies (1<sup>o</sup> Les grandes vacances), Peter, Paul et Mary, James Brown, Elvis

Presley III, Gene Vincent, Percy Sledge II, Pierre Perret, Monty, Jean-Christophe Averty, B.B. King et Jackie Wilson.

Articles parus dans le n° 12 : Scott McKenzie, Procol Harum, le dossier du 45 t simple, les Bee Gees, Anne Vanderlove, Johnny Burnette, Les Mothers of Invention I, le show de James Brown, Johnny Hallyday, le vrai folk US, Eric Burdon et les Animals, Nana Mouskouri, les Hippies (2<sup>e</sup> Mais qui a tué Hippie?), Elvis Presley IV et Little Richard.

Articles parus dans le n° 13 : Stevie Wonder et Vigon, Sam and Dave, Linda Carr, Little Charles, Arthur Conley, Sonny Terry et Brownie McGhee, Dillard Crume, Koko Taylor, Long John Baldry, The Sandy Coast, Noël Deschamps, Les Bee-Gees, Joan Baez, Scott McKenzie, Gene Vincent, Les Soft Machine, La Musique Hippie, Klein, Paris Jazz Festival, Archie Shepp, Françoise Hardy, Les Mothers of Invention, Boris Vian.

Articles parus dans le n° 14 : Hugues Aufray, Ronnie Hawkins, Traffic, Les Haricots Rouges, Le Midem, Sam and Dave, Les Beatles, Pink Floyd, Johnny Hallyday et le spectacle total, Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg, Panorama Pop 68, Les Bee-Gees, Tom Paxton, Golf Drouot Story (1) et Michel Polnareff.

Articles parus dans le n° 15 : Résultats du référendum R & F 68, Peter, Paul & Mary, David McWilliams, Les Bee-Gees, James Royal, Ciné-Pop, Ella Fitzgerald, Bob Dylan, Show Bardot-Gainsbourg, Julie Driscoll, Ritchie Valens, Scaffold, Un été hip en Angleterre, Les Cream, Otis Redding, Inventaire 68 (Nino Ferrer, Eric Charden et Stone, Les Fleurs de Pavot, Ronnie Bird, Antoine, Joe Dassin, Les Charlots, Dick Rivers, Saint-Preux, Stella, Dani), Une petite Américaine, Ringo Starr, France Gall, Golf Drouot Story (2), Jimi Hendrix, John Mayall, Les Rolling Stones.

Articles parus dans le n° 16 : seconds résultats du référendum R & F 68, B.B. King, Joe Dassin + Régine, Les Love Affair, Barbara, Burt Blanca, Carl Perkins, Beatles business, Reggiani à Bobino, Herbert Léonard, les Variations, Jules Beaucarne, Les Posters, Burdon contre Hendrix, le Midem. Un été hip en Angleterre (2), Dylan dit tout, Wilson Pickett en scène, Chronique Nouillorkaise, Nicoletta, Brenda Holloway, Roy Redmond, Joan Baez, Moody Blues.

Articles parus dans le numéro 17 : Moody Blues, John Fred, Rock Revival, Don Partridge, Vigon, Jelly Rolls, Aretha Franklin, Les Charlots, Eddy Mitchell, Herbert Léonard, Phil Ochs, Serge Reggiani, Cinema beatnick, Eddie Cochran, Golf Drouot, Electric Prunes, Doors, Julie Driscoll, Traffic.

Articles parus dans le numéro 18 : Sylvie Vartan, Lettre d'Amérique, Ronnie Bird, Lee Hazlewood, Julie Driscoll, Eric Charden, Pink Floyd, Eddie Cochran, Jean Ferrat, Happenings, Arthur Conley, Golf Drouot, Eddy Mitchell.

Articles parus dans le numéro 19 : Tommy Brown, Ten Years After, Aretha Franklin, Julie Driscoll, Donovan, Guy Marchand, Jimi Hendrix, Nicole Croisille, Bill Haley, Alan Stivell, Glenmor, Jacques Bertin, Golf Drouot 6, La nouvelle Amérique par Alain Dister et Claude Villers.

Articles parus dans le numéro 19 bis spécial rhythm and blues : Rolling Stones, Aretha Franklin, Ike et Tina Turner, Albert King, Rhythm and Blues 68, Fats Domino, rhythm and blues et rock and roll, blues toujours.

Articles parus dans le n° 20 : Radios Pirates, Jacqueline Dulac, Cisco Houston, Rolling Stones, Zurich, Baschung, Sandie Shaw, Gilles Dreux, Claude Nougaro, Elvis Presley, Félix Leclerc, San Francisco, Michel Polnareff, Californie, John Mayall, Golf Drouot, Art et Contestation.

## L'ELECTRONIQUE... DANS LES INSTRUMENTS A VENT!



HENRI  
SELMER  
PARIS

CELLULE MICROPHONIQUE pour instrument à vent : Saxophones - Clarinettes - Flûtes. Tout en respectant scrupuleusement le timbre de chaque instrument et sans période d'adaptation spéciale, ce nouveau procédé d'amplification mis au point par SELMER apporte une amélioration importante et indiscutable quant aux moyens d'expression des instruments à vent. Le plus important des nombreux avantages apportés est l'autonomie de la sonorisation. L'instrumentiste n'est plus tributaire du micro ou de la qualité d'une installation inconnue, et, en ayant soin de se placer entre l'amplificateur et le public, l'artiste est le premier à être informé du résultat de son interprétation. Cette cellule microphonique, munie d'un câble et d'une fiche standard « type américain » se branche sur n'importe quel ampli ; il est toutefois recommandé d'utiliser un ampli d'une certaine puissance comportant des contrôles de timbres, réverbération et trémolo.

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

**INSTRUMENTS HENRI SELMER**

78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI<sup>e</sup>

Tél. 023-09-74

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à compter du n° ..... pour un an soit onze numéros et recevoir en prime spéciale de fin d'année les quatre n°s suivants :

ou les trois prochains « Le Métier » (1).

FRANCE : 1 an : 22,50 F. F.  
BELGIQUE : 1 an : 275 F. B.  
SUISSE : 1 an : 27,50 F. S.  
AUTRES PAYS : 1 an : 32,50 F. F.

## BON DE COMMANDE

Nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 9 F prise à nos bureaux. Joindre 2 F par exemplaire pour frais d'envoi.



Je verse la somme de : .....

aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire (1) ; par virement ou versement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1).

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

(1) Rayez les mentions inutiles.

Veuillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F. F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F. F. pour l'étranger).